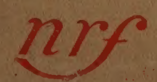
ANNÉE N° 309 1er JUIN 1939

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

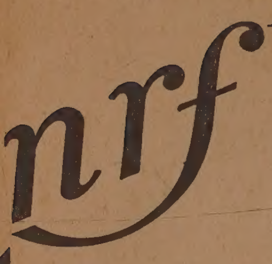


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

NOUVEAUTÉS

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

SOUVENIRS

ROMANS, NOUVELLES

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

POÉSIE

PAUL ELUARD

LES CLASSIQUES RUSSES

NICOLAS LESKOV

BIOGRAPHIE

DOCUMENTS

TRACTS

PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-OCTAVO

COLLECTION DU BONHEUR

LIVRES RELIÉS

RAPPEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

SOUSCRIPTIONS

OPINIONS DE LA CRITIQUE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. 240 et 241

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

COLLOQUE

(Pièce ancienne,
composée pour être mise en musique)

A

D'une rose mourante
L'ennui penche vers nous ;
Tu n'es pas différente
Dans ton silence doux
De cette fleur mourante ;
Elle se meurt pour nous...
Tu me sembles pareille
A celle dont l'oreille
Etait sur mes genoux,
A celle dont l'oreille
Ne m'écoutait jamais !
Tu me sembles pareille
A l'autre que j'aimais :
Mais de celle ancienne
Sa bouche était la mienne.

B

Que me compares-tu
Quelque rose fanée ?
L'amour n'a de vertu
Que fraîche et spontanée...
Mon regard dans le tien
Ne trouve que son bien :
Je m'y vois toute nue !
Mes yeux effaceront
Tes larmes qui seront
D'un souvenir venues...
Si ton désir naquit
Qu'il meure sur ma couche,
Et sur mes lèvres qui
T'emporteront la bouche...

1920

PAUL VALÉRY

DABIT A MANOSQUE

Dabit m'écrivit longtemps avant de faire paraître *Hôtel du Nord*. Je reçus de lui une lettre longue de plusieurs pages couvertes de sa petite écriture. Il me disait qu'il était peintre mais qu'il avait une grande envie d'écrire. Il me racontait sa vie, me décrivait sa chambre et tout l'entourage des toits de Paris qui, devant sa fenêtre s'effondraient jusqu'à la lointaine Seine couverte de tramways, d'autobus, de taxis, de bateaux-lavoirs, de piscines et de brumes ; le seul mot qui me toucha : de brumes d'été presque vertes à cause des arbres des quais, et de brumes d'hiver presque bleues à cause sans doute des visages humains bleuis de froid et de pluie qu'elles recouvraient. Il avait l'air d'aimer Paris. Je parle de sa première lettre car il n'y a pas de doute qu'il l'aimait, la suite de sa correspondance me l'apprit. Cela nous séparait. Je ne comprenais pas qu'on puisse aimer cette ville. Je ne le comprends toujours pas d'ailleurs. Il y avait en lui trop de racinage de trottoir, de métro, de boulevard, de concierges, d'affiches, de néon, de bruit et en moi trop de racinage paysan un peu effaré. Mais j'étais extrêmement heureux pour lui qu'il pût aimer ce triste enfer obligatoire car dès ses premières lettres, j'avais affectueusement désiré son bonheur. D'après ce qu'il me disait, ce bonheur semblait être à la portée de sa main ; on se demandait pourquoi il ne s'en saisissait pas tout de suite. Cela paraissait être d'abord un jeu, ou une aristocratie de la patience et de la mesure. Mais

à chaque lettre il était toujours là, un peu plus souffrant, n'ayant pas encore envoyé la main sur ce qu'il désirait. Je commençais à comprendre que c'était une sorte de malédiction et j'en souffris en même temps que lui. Je lui répondais de courtes lettres. Parfois je ne répondais pas. Je n'aime pas écrire des lettres. Dès que j'ai fini mon travail et que j'ai quitté le porte-plume, le reprendre est au-dessus de mes forces. Je suis fidèle et ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui fera quelque chose à l'affaire. C'est ce que je lui écrivis, et c'est ce qu'il préférait, me dit-il.

Je ne l'avais pas encore vu et sa toute petite écriture trompait. Mais dans une ou deux de ses lettres il mit de petits morceaux de papier Canson, de très beaux dessins humains et profonds, et je compris que je pouvais me composer le visage de cet ami lointain d'après ce qu'il m'envoyait là. Quand je le vis, je retrouvai dans certaines lueurs de son regard et dans le mouvement silencieux de sa bouche pendant qu'il écoutait ce qu'on disait, presque toutes les lignes pures de ses dessins. Je vis sa peinture plus tard : des marines ; des petits ports de pêcheurs ; et c'était son portrait aussi.

Il était venu à Manosque en plein été juste au moment où on ne pouvait plus y respirer, où le soleil frappait tous les jours de plus en plus fort sur les grands champs de cuivre. Je le revois avec Béatrice Dabit sous le petit plaqueminier qui me donnait tout seul une ombre étouffante. Il était venu un peu au hasard ; peut-être pour y passer quelques jours, dit-il. Mais il regardait tout autour de nous l'effroyable incendie blanc. Il me demanda où on pouvait aller nager. Je lui dis qu'on ne pouvait pas nager du tout dans toutes ces collines, que la Durance même était sèche à ce moment de l'année et qu'il y avait tout juste assez d'eau dans les puits pour se laver une fois par jour avec énormément de discrétion. Alors là, il fut vraiment accablé. La

chaleur était telle qu'on avait envie de faire n'importe quoi plutôt que de rester assommé dans cet étouffement de mort. C'était une révolte physique comme celle d'un animal vivant sur un gril. Nous étions pourtant contents d'être ensemble. Il était vêtu d'un petit tricot de marin sans manches et largement coupé autour du col et d'un pantalon de toile. Tout ça un peu trop léger pour le terrible soleil gris. Il lui aurait fallu une chemise de flanelle comme la mienne. Il me dit qu'il voulait quand même connaître toutes ces collines et je m'arrangeai pour choisir un itinéraire qui, se glissant de vallons en vallons, pouvait profiter de l'ombre des rochers. Bien entendu il n'y avait pas d'arbres frais mais seulement ces oliviers et ces pins minces comme de la soie qui dès la première chaleur sont pareils à des tisons de braise. Nous fîmes, lui et moi, une longue promenade tout à fait désespérante. Il n'y avait pas autour de nous une seule possibilité de joie. Le ciel blanc tout plâtré de soleil vous murait l'œil et la chaleur vous bouchait le nez d'un gros tampon hermétique. Nous essayions bien de parler, mais chaque mot était une peine. Je me disais en moi-même que tout ça était parfaitement idiot et qu'on n'avait vraiment pas de chance de se voir par un temps pareil. Il n'était pas possible de se mettre à l'ombre, sauf dans cette sorte d'ombre que portaient les lames de schiste noir. Mais si on s'allongeait dans ces failles, on avait tout de suite la gorge embourbée par une odeur de terre qui effrayait le cœur, on se dressait subitement et on s'en allait à grands pas, comme Lazare. Bien entendu, après deux heures de cette chasse quasi muette, Dabit avait les deux épaules rongées par un énorme coup de soleil. Il me parla encore timidement d'eau et de nage, me disant qu'il ne pourrait pas habiter un pays où il n'y avait pas d'eau, me demandant comment je faisais. Je lui répondis que je ne savais pas nager. A ce moment-là, la pleine

terre nous entourait comme un océan où les malices sont inutiles. Vers les sept heures du soir, il nous arriva un peu d'air. Il était toujours brûlant, mais il bougeait; il s'en allait à travers le ciel vers le gouffre rouge que le soleil couchant creusait derrière les collines. Le sang s'arrêta de boucher nos oreilles avec son tambour. Mais nous étions quand même naufragés, Dabit et moi, désemparés, harassés et sur le petit radeau d'ombre qui flottait sous un genévrier au sommet de la colline d'Espel nous eûmes juste la force de nous sourire timidement.

Je rencontrai encore une fois Dabit chez Poulaille où nous déjeunâmes avec Johan Bojer; mais je rencontrai encore une fois Dabit seul un an après. C'était chez un marchand de souliers, boulevard Saint-Michel. (Ce sont quand même des rencontres de Manosque. Je n'ai jamais été à Paris vraiment ; y étant toujours comme une bête prise au piège.) Cette fois, de Johan Bojer justement, Dabit me raccompagna de la rue de Vanves à la rue du Dragon et sur la plate-forme de l'autobus, pendant que nous glissions presqu'à ras de ce beurre de rue noir de pluie entre deux interminables rangées d'hommes et de femmes noirs sous des parapluies noirs, Dabit me dit : « Tu as les yeux trop bleus pour ici, mon vieux. »

— J'étais chez le marchand de souliers. Il n'avait pas ce que je voulais. Mais j'avais été assis et déchaussé par un magnifique vendeur aimable, correct et suprêmement élégant, auquel il était inutile de résister. Il m'essayait, avec une force douce, des modèles de souliers pratiquement invendables et que je sentais bien être obligé d'acheter à la fin. Je faisais face à la porte ouverte du magasin. Dabit dut passer sur le trottoir par hasard à ce moment-là. Je le vis brusquement entrer avec beaucoup d'assurance. Moi, je le regardais un peu hagard d'en bas, dessous, de ma position inférieure, avec mon pied en chaussette, sur le tapis. Il tira une

chaise et s'assit près de moi. Il me gronda de ne pas l'avoir prévenu de mon passage à Paris. Il me demanda ce que je faisais ce soir. Il s'excusa de ne pouvoir passer toute l'après-midi avec moi. Il me demanda si j'avais lu un certain livre. Il me dit qu'il avait commencé à aimer la campagne et les arbres. Il me parla de la mer et de Majorque. Le vendeur était à genoux devant moi et m'avait ouvert le cœur manifestement en carton d'une nouvelle paire de souliers exactement faits pour capataz des cargadores de Djibouti. Dabit regarda tout ça avec son œil tendre. Non, dit-il très gentiment (avec cette aimable pesanteur que sa voix avait parfois), non, nous n'achetons pas de chaussures. Tout le monde parut heureux dans le magasin : le vendeur, la caissière et le petit inspecteur en jaquette. Ils avaient l'air de dire : « Hé bien, voilà la vérité ! » Moi j'enfilai vite mon vieux soulier, et Dabit m'entraîna délivré.

Je revis Dabit une autre fois au début de 1936 et ce fut la dernière. Je rentrais d'une longue promenade froide et boueuse dans les collines. Césarine me dit : « Un monsieur est venu vous demander. — Il vous a dit son nom ? — Oui : David ! (J'ai été ensuite bouleversé de cette erreur de la jeune Césarine. David a été le seul ami de toute mon enfance, et a été tué à la guerre et depuis il est toujours à côté de moi.) — David ? dis-je. Je ne connais pas de David. Comment est-il ? » Elle me le décrivit, mais les descriptions de Césarine !... Il va revenir, dit-elle. Je montais chez moi et je fis un grand bon feu de cheminée avec des bûches de chêne. Le froid et la pluie m'avaient graissé et amolli. La chaleur maintenant entrait avec tendresse dans mon corps vivant. Le tabac était parfait, fort et souple ; ma pipe avait cette odeur patiente et très rare de noisette grillée. La fatigue elle-même avait bon goût. Il me restait dans les yeux des images de bois rouillés qui se superposaient aux flammes et dansaient encore devant moi

comme dans du vent et de la pluie. Avec presque le même bruit dans le grand silence des champs qui enfermait la maison. Comme chaque fois, le nom de David m'avait douloureusement touché. C'était pour moi le nom même de la mort. Mort idiote : il avait été tué en pleine jeunesse pour des imbécillités. Alors que tout a tant de goût quand on est vivant ! J'avais autour de moi tous ces solides bonheurs. Lui n'avait plus rien de ce avec quoi je pouvais établir des comparaisons. Il avait été tué par le social. Et chaque fois que le social tue, c'est avec des imbécillités. Il y avait vraiment de grands motifs de colère et de révolte en songeant qu'on l'avait tué pour une imbécillité sociale. Je serrais mon poing sur ma pipe. Ce sont des choses qu'on ne peut pas pardonner, à personne, jamais. Un type vivant, qui aurait pu arriver ici dedans, et s'asseoir près de moi en face du feu, avec les mêmes moyens que moi pour trouver le bonheur ; sa pipe, ses jambes mouillées devant le feu, son souvenir des bois rouillés qui aurait haleté dans la flamme. Pouvoir s'imaginer le bonheur de ceux qu'on aime et pouvoir en jouir également soi-même, sans rien dire. Ah, je sais tout ce que pourront reprendre à ces petites phrases aigrement humaines les discoureurs patentés des nouveaux patriotismes d'idées. Mais je pense que s'ils étaient des hommes au lieu d'être des machines à partis, ils cesseraient d'emmerder le monde. C'est ce que je me disais, là, près du feu, dans ce rendez-vous avec un de leurs morts. Césarine frappa à la porte : « Voilà le monsieur », dit-elle. C'était Dabit.

Il entra avec un gros beau pardessus, ses cheveux coupés à la moine, ses yeux aimables, ses mots qu'il écrasait lentement et sensuellement entre ses lèvres sensibles. Il allait, me dit-il, à Marseille faire une conférence sur la peinture à la maison de la culture. (Depuis, de nombreux camarades de là-bas m'ont parlé de Dabit

et il reste avec eux ; ils se souviendront toujours de lui.) — Alors, assieds-toi là, avec moi, dis-je et je me tirai pour lui faire place devant la cheminée. Il y avait au moins trois ans que nous ne nous étions pas vus, ni écrit ; séparés par le travail et la vie. Il avait l'air d'avoir saisi d'importantes parcelles de bonheur. Mais il n'avait pas guéri son inquiétude et cet état de bataille contre lui-même. Il me parla de la mer et des joies de l'eau. Il avait fait connaissance avec une grande partie de la nature, avec toutes les grandes aspérités de la nature. Il n'y avait pas trouvé la joie. Même quand il me parlait des voluptés de l'eau et de cette jouissance aquatique du nageur en mer, il y avait sur lui je ne sais quelle amertume comme s'il s'était trop chargé de saumure et que sa langue trouvât chaque fois des dépôts de sel au coin de ses lèvres. De toute évidence, il n'avait pas fait communion avec ce qu'on peut appeler nature, mais qui est le monde. Il s'était arrêté dès les rencontres de grand format, il n'était pas descendu dans le plus petit que l'humain où véritablement nous attendent des découvertes de si grande envergure. Il emportait perpétuellement la pauvre terre de son malheureux racinage citadin. Et je le pris aux épaules pour l'embrasser et essayer de lui donner ma foi dans ce qu'on a appelé les vanités. Je le sentis froid et raide et au moment où je le lâchai, je compris avec terreur qu'il se sentait directement menacé par l'ombre volante de l'Archange.

— On voudrait bien pouvoir vivre, me dit-il.

Il y avait dans sa voix une profonde détresse. Il appelait au secours, de rivages d'où l'on ne pouvait déjà plus l'entendre. Je mis à cet instant-là mon émotion sur le compte de ces souvenirs mortels qui avaient précédé son entrée, sur le compte de cette place de fantôme que j'avais réservée près de moi. C'est seulement à la nouvelle de sa mort que je fus de nouveau secoué du terrifiant frisson. Mais, sur le moment je m'attachais

de nouveau à ses yeux qui savaient, il s'attacha lui-même à mes yeux qui ne savaient pas et nous pûmes parler comme deux personnes vivantes. Il me dit encore une fois qu' « on aimerait bien vivre », puis ces appels désespérés cessèrent comme si là-bas, sur les rivages infernaux, la mort avait cessé d'aiguiser bruyamment sa faux, remettait la pierre à l'étui et s'éloignait dans ses herbes d'ombre, le laissant lui encore un instant en repos.

J'avais brusquement envie de lui parler de tout. Il me semblait qu'il méritait brusquement et plus que jamais l'abondance totale des biens terrestres. Je commençais à ce moment-là à me passionner pour les recherches astronomiques sur les nébuleuses d'Herschel et grâce à un de mes amis, je possédais les clichés de quelques magnifiques nébuleuses extra-galactiques. Nous les regardâmes devant une lampe, ayant couvert la plaque de verre avec un papier légèrement bleuté. Nous perdions en vérité scientifique mais nous gagnions magnifiquement en beauté nocturne. Nous avions l'impression de nous enfoncer véritablement dans les gouffres sableux de la nuit. Et je le vis se gonfler d'une respiration surhumaine ; dans le petit espace de son fauteuil, il arrondissait de ses bras les éléments de gestes immenses ; il était porté en avant et en haut avec une force dont l'ivresse illuminait et bouleversait le fond de ses yeux. Il avait l'air de vouloir fuir là-haut loin de notre plage menacée. Il revint plusieurs fois dans la conversation qui suivit, sur la beauté et la paix des espaces interstellaires. Il regardait du côté de la boîte aux plaques. J'eus immédiatement le désir de lui en donner une et je le fis tout de suite sans penser qu'elles n'étaient pas à moi, nous l'enveloppâmes dans du papier de soie et il la garda soigneusement dans ses mains, comme une possibilité de secours extrêmement précieuse. Au moment de s'en aller il m'annonça son voyage prochain

pour l'U. R. S. S. ; et il me demanda si je ne me déciderais pas un jour à y aller moi aussi. Je lui dis : « Non, je n'irai pas. Ce n'est pas nécessaire. » Je lui dis que j'avais répondu la même chose à André Gide l'année d'avant, dans une prairie haute du Trièves. Ce n'est pas sans raison que je rapproche ici les trois noms de Dabit, d'André Gide et d'U. R. S. S. Il était debout près de la porte. Il l'ouvrit. C'était dehors la nuit noire. Je l'entends me dire au revoir, je vois son visage, puis sa main dans l'ombre. J'entends son pas, puis plus rien.

C'était même moins nécessaire que ce que je croyais.

Il doit y avoir encore dans ses papiers ce morceau de verre qui porte l'image fabuleuse et magique d'un être énorme au fond du ciel vers lequel sont allés peut-être ses derniers espoirs.

JEAN GIONO

GRAND'PEUR ET MISÈRES DU TROISIÈME REICH

EN GUISE DE PRÉFACE

Lorsqu'au bout de cinq ans révolus, ce gaillard
Persuadé — dit-il — que Dieu l'a envoyé,
Se sent prêt à la guerre et puissamment armé
En tanks, artillerie, vaisseaux de guerre, hangars
Où dorment des avions en tas si colossal
Que lorsqu'ils prendront l'air ensemble à son signal
Leur nombre sur l'Europe obscurcira la nue,
Nous formons le dessein de passer en revue
Quelle sorte de peuple, englobant quelles gens
Mus par quels idéals et par quels sentiments
Il mobilisera sous le nom d'Allemands.

LE LIBÉRÉ

Voici venir les tourmentés,
Ceux qui, toute la nuit, ont subi la question,
Ceux qu'on a torturés avec application,
A coups de fouet, à coup de pied.

Ils se sont tus toute la nuit.
Et pourtant leurs amis, leur femme, leurs parents,
Quand ils leur sont rendus, demeurent méfiants.
Au petit matin, qu'ont-ils dit ?

(Cuisine de travailleurs. Dimanche matin. Un homme et sa femme. On entend au loin une musique militaire).

L'HOMME. — Il va être là dans un instant.

LA FEMME. — En fait, vous n'avez rien de certain contre lui.

L'HOMME. — Nous savons seulement qu'il a été libéré du camp de concentration.

LA FEMME. — Pourquoi, alors, ne pas avoir confiance en lui ?

L'HOMME. — Il est arrivé trop de choses. On leur bourre trop le crâne là-bas.

LA FEMME. — Alors comment doit-il se comporter maintenant ?

L'HOMME. — Nous arriverons bien à établir avec qui il marche.

LA FEMME. — Mais ça peut durer.

L'HOMME. — Oui.

LA FEMME. — Avec ça, il peut être le meilleur des camarades.

L'HOMME. — Il peut, oui.

LA FEMME. — Alors ça doit être terrible pour lui de voir que tout le monde se méfie.

L'HOMME. — Il sait que c'est nécessaire.

LA FEMME. — Tout de même.

L'HOMME. — J'entends quelque chose. Ne sors pas pendant que nous parlons.

(On sonne. L'homme ouvrel a porte. Entre le libéré).

L'HOMME. — Bonjour, Max.

(Le libéré serre en silence la main de l'homme et de la femme).

LA FEMME. — Vous prendrez bien une tasse de café avec nous ? Nous en buvons justement.

LE LIBÉRÉ. — Si ça ne doit pas vous donner de l'ouvrage.

Silence).

LE LIBÉRÉ. — Vous avez une armoire neuve.

LA FEMME. — En fait c'est une vieille, pour onze marks cinquante. L'autre tombait en morceaux.

LE LIBÉRÉ. — Aha.

L'HOMME. — Qu'est-ce qui se passe en ville ?

LE LIBÉRÉ. — Ils sont en train de quêter pour les chômeurs.

LA FEMME. — Nous pourrions très bien, nous aussi, avoir besoin d'un vêtement pour Willi.

L'HOMME. — Mais j'ai du travail, moi.

LA FEMME. — Ça n'empêche pas que nous pourrions avoir besoin d'un vêtement pour toi.

L'HOMME. — Ne dis donc pas de bêtises.

LE LIBÉRÉ. — Travail ou pas, tout le monde peut avoir besoin de quelque chose.

L'HOMME. — Tu as déjà du travail ?

LE LIBÉRÉ. — Je dois en recevoir.

L'HOMME. — Chez Siemens ?

LE LIBÉRÉ. — Oui, ou quelque part ailleurs.

L'HOMME. — Ça n'est plus si difficile.

LE LIBÉRÉ. — Non.

(Silence).

L'HOMME. — Combien de temps as-tu passé là-bas cette fois ?

LE LIBÉRÉ. — Six mois.

L'HOMME. — Tu as rencontré quelqu'un là-bas ?

LE LIBÉRÉ. — Je ne connaissais personne. (*Silence*). Maintenant ils les envoient toujours dans des camps très différents. On peut aussi bien aller en Bavière.

L'HOMME. — Aha.

LE LIBÉRÉ. — Ici dehors, il n'y a pas beaucoup de changement.

L'HOMME. — Rien d'extraordinaire.

LA FEMME. — Vous savez, nous vivons très tranquilles entre nous. Willi ne rencontre presque plus aucun de ses anciens collègues, pas, Willi ?

L'HOMME. — Oui. Nous avons peu de relations.

LE LIBÉRÉ. — Vous n'avez pas encore réussi à expulser les boîtes à ordures du palier ?

LA FEMME. — Ah, vous vous rappelez encore ? Oui, il dit qu'il n'a pas d'autre endroit pour les mettre.

LE LIBÉRÉ (*à qui la femme verse une tasse de café*). — Une gorgée seulement. Je ne reste pas longtemps.

L'HOMME. — Tu as à faire ?

LE LIBÉRÉ. — Selma m'a dit que vous aviez pris de ses nouvelles quand elle était couchée. Je vous remercie bien.

LA FEMME. — Il n'y a pas de quoi. Nous lui aurions bien dit de venir plus souvent passer la soirée, mais nous n'avons même pas la radio.

L'HOMME. — Ce qu'on entend, c'est aussi dans le journal.

LE LIBÉRÉ. — Il n'y en pas lourd dans la *Mottenpost*.

LA FEMME. — Il n'y en pas moins que dans le *Voelkischen*.

LE LIBÉRÉ. — Et dans le *Voelkischen*, il y en a juste autant que dans la *Mottenpost*, pas vrai ?

L'HOMME. — Le soir, je ne lis plus guère. Trop fatigué.

LA FEMME. — Mais qu'est-ce que vous avez donc à la main ? La voilà toute mutilée avec deux doigts en moins !

LE LIBÉRÉ. — Je suis tombé.

L'HOMME. — C'est bon que ce soit la gauche.

LE LIBÉRÉ. — Oui, c'est encore une chance. Je t'aurais dit volontiers un mot. Rien de mal, Madame Mahn.

LA FEMME. — Oui, sûrement. C'est que j'aurais encore à ranger le fourneau.

(Elle s'affaire au fourneau. Le libéré la regarde, un léger sourire aux lèvres).

L'HOMME. — Nous voulions sortir tout de suite après le déjeuner. Selma est de nouveau bien ?

LE LIBÉRÉ. — Toujours mal aux reins. Elle ne supporte pas la lessive. Dites un peu...

(Il s'interrompt et les regarde tous deux. Ils le regardent. Il ne continue pas).

L'HOMME (*d'une voix étranglée*). — Et si on allait jus-

qu'à l'Alexanderplatz avant déjeuner ? A cause de la bousculade pour la distribution du pain blanc.

LA FEMME. — Oui, on pourrait, n'est-ce pas ?

LE LIBÉRÉ. — Sûrement. (*Silence*). Dis donc Willi, je suis toujours le vieux copain.

L'HOMME. — Bien sûr. Peut-être qu'ils font de la musique sur l'Alexanderplatz. Prépare-toi, Anna. Nous avons bu le café. Je vais me donner un petit coup de peigne.

(Ils vont dans la chambre à côté. Le libéré reste assis. Il a pris son chapeau. Il sifflote. Le couple rentre habillé pour sortir).

L'HOMME. — Tu viens, Max ?

LE LIBÉRÉ. — Parfait. Je voudrais seulement te dire quelque chose : je trouve ça très juste.

L'HOMME. — Oui, alors on s'en va ?

(Ils sortent ensemble).

L'HEURE DE L'OUVRIER

Et maintenant, voici la presse,
Voici la propagande et voici la radio
Qui sème les bobards et ment à pleins tuyaux,
Qui assourdit et qui oppresse.

Mais ils ne se fient pas, les frères,
Au peuple d'ouvriers qui trime et se rebiffe ;
Ils restent aux aguets et disposent leurs griffes
Entre le micro et les lèvres.

(Bureau du directeur de l'usine. Un speaker de radio au microphone. Ses interlocuteurs un vieil ouvrier, un ouvrier d'âge moyen et une ouvrière. A l'arrière. plan un monsieur de bureau et un personnage en uniforme de S. A.).

LE SPEAKER. — Mes chers auditeurs, nous voici en plein milieu des volants et des courroies de transmission, entourés du peuple laborieux et inlassable des camarades qui font de leur mieux pour que notre chère patrie soit

pourvue de tout ce dont elle peut avoir besoin. Ce matin, nous sommes dans les établissements Fuchs, société anonyme, filatures. Et, bien que le travail soit dur, bien que chaque muscle soit tendu, nous ne contemplons autour de nous que des visages satisfaits et joyeux. Mais nous allons laisser la parole à nos camarades du peuple eux-mêmes. (*Au vieux travailleur*). Vous êtes bien depuis 21 ans dans l'usine, Monsieur...

LE VIEIL OUVRIER. — Sedelmayer.

LE SPEAKER. — Monsieur Sedelmayer. Eh bien, Monsieur Sedelmayer, comment se fait-il que nous voyons ici sur tous les visages respirer le contentement et la gaîté, hein ?

LE VIEIL OUVRIER (*après un temps de réflexion*). — Il y aura toujours des blagueurs.

LE SPEAKER. — Voilà. Et toutes ces blagues, tous ces mots d'esprit donnent du courage au travail, pas vrai, hein ? Ce que vous pensez, c'est que le national socialisme ne connaît pas le pessimisme ennemi de la vie, n'est-ce pas ? Auparavant ce n'était pas comme ça, hein ?

LE VIEIL OUVRIER. — Non, non.

LE SPEAKER. — Au temps du Système de Weimar, les ouvriers n'avaient pas lieu de rire, c'est ça que vous voulez dire ? On se demandait : pourquoi travaillons-nous ?

LE VIEIL OUVRIER. — Oui, oui, il y en a bien qui disent ça.

LE SPEAKER. — Vous dites ? Ah oui, vous voulez parler de ces rouspéteurs perpétuels — il y en a toujours — mais leur nombre diminue constamment parce qu'ils se rendent bien compte que tout cela ne sert à rien, et que tout prend un nouvel essor dans le III[e] Reich, depuis que nous avons de nouveau une main forte. (*A l'ouvrière*) Sûrement c'est ce que vous voulez dire aussi, Mademoiselle...

L'OUVRIÈRE. — Schmidt.

LE SPEAKER. — Mademoiselle Schmidt. Et auquel de nos géants d'acier travaillez-vous, Mademoiselle Schmidt?

L'OUVRIÈRE (*par cœur*). — Il y a aussi du travail pour orner les salles de travail, et ce travail nous donne bien de la joie. Nous nous sommes procuré le portrait du Führer par une cotisation volontaire et nous en sommes très fiers. Comme aussi des pieds de géranium qui introduisent leur couleur miraculeuse dans le gris des salles de travail, idée ingénieuse de Mlle Kinze.

LE SPEAKER. — Ainsi vous ornez les métropoles du travail avec des fleurs, avec les adorables filles des champs ! Et donc tout a bien changé dans le labeur, depuis que le destin de l'Allemagne a tourné ?

LE MONSIEUR DU BUREAU (*à mi-voix*). — Les lavabos.

L'OUVRIÈRE. — Les lavabos sont dus à une généreuse pensée de M. le Directeur Bäuschle personnellement, ce pourquoi nous désirons lui adresser nos plus chaleureux remerciements. Tous ceux qui veulent peuvent se laver dans ces jolis lavabos, à condition naturellement qu'il n'y en ait pas trop à la fois.

LE SPEAKER. — Bien sûr, n'est-ce pas, chacun veut être le premier, et cela fait un joyeux hourvari, hein ?

L'OUVRIÈRE (*déferrée*). — Eh bien, c'est qu'il n'y a que six robinets pour 552 ouvriers. Ça fait toujours une bousculade et il y en a qui sont vraiment brutaux.

LE SPEAKER. — Mais tout se fait dans une belle et joyeuse humeur. Et maintenant, je vois là quelqu'un d'autre qui a certainement quelque chose à nous dire. Monsieur... quel est donc votre nom ?

LE JEUNE OUVRIER. — Mahn.

LE SPEAKER. — Soit, Monsieur Mahn. Eh bien, Monsieur Mahn, toutes ces installations modernes de l'usine, toutes ces nouveautés ont-elles agi sur l'esprit de vos camarades de travail ?

LE JEUNE OUVRIER. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

LE SPEAKER. — Voyons, est-ce que vous vous réjouis-

sez de voir de nouveau tourner tous les rouages, tous les bras avoir du travail ?

LE JEUNE OUVRIER. — Bien sûr.

LE SPEAKER. — Et que désormais, à la fin de la semaine, chacun peut ramener sa paye à la maison. N'oublions pas ça non plus, hein ?

LE JEUNE OUVRIER. — Non.

LE SPEAKER. — Eh, c'est que ça n'a pas toujours été comme ça, hein ? Au temps du Système, plus d'un compagnon devait prendre le chemin amer du bureau de bienfaisance et se contenter d'une aumône, n'est-ce pas ?

LE JEUNE OUVRIER. — 18 marks cinquante. Sans retenues.

LE SPEAKER (*rit artificiellement*). — Ha ha ha ! Voilà une plaisanterie fameuse ! En effet, là-dessus on ne pouvait pas beaucoup retenir.

LE JEUNE OUVRIER. — Non. Maintenant on peut mieux.

Le Monsieur du Bureau s'avance nerveusement.
Le S. A. lui emboîte le pas.

LE SPEAKER. — Oui, oui, le IIIe Reich procure de nouveau du travail et du pain à chacun, n'est-ce pas ? Vous avez mille fois raison, Monsieur, — ah, quel est donc votre nom ? Aucun rouage ne demeure immobile, aucun bras n'est réduit au chômage dans l'Allemagne d'Adolf Hitler. (*Il repousse brutalement le jeune ouvrier du microphone*). Ainsi, mes chers auditeurs, les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels s'emploient dans un concert joyeux à la régénération de notre chère patrie allemande. Heil Hitler.

ON APPREND A LA CASERNE LE BOMBARDEMENT D'ALMERIKA

Et voici le tour des soldats,
Beaux gars bien astiqués, bien vêtus, bien nourris,
Qu'on régale avec soin de fayots, de rôtis,
De pommes de terre et de rata.

Dame ! soignons les militaires !
Evitons que le jour de la déclaration
Ils aillent demander avec indiscrétion,
Pour qui, pour quoi, Il fait la guerre.

(Couloir de caserne. Deux jeunes garçons emportent chacun quelque chose d'empaqueté dans du papier en jetant autour d'eux des regards inquiets).

LE PREMIER GARÇON. — Ils sont nerveux aujourd'hui, tu ne trouves pas ?

LE SECOND GARÇON. — Ils disent, parce qu'il peut y avoir la guerre. A cause de l'Espagne.

LE PREMIER GARÇON. — Ils sont blancs comme du fromage mou, quelques-uns.

LE SECOND GARÇON. — Parce que nous avons bombardé Almerika. Hier soir.

LE PREMIER GARÇON. — Où est-ce que c'est ?

LE SECOND GARÇON. — En Espagne, voyons. Hitler a télégraphié là-bas en bas qu'un navire de guerre allemand doit tout de suite bombarder Almerika. Comme punition. Parce que ce sont des Rouges et que les Rouges, le troisième Reich doit leur lâcher des crottes sur la tête. Et maintenant la guerre peut venir.

LE PREMIER GARÇON. — Et maintenant c'est eux qui sont dans la crotte.

LE SECOND GARÇON. — Oui, ils sont plutôt foireux.

LE PREMIER GARÇON. — Alors pourquoi, tout pâles et foireux qu'ils sont, crient-ils si fort qu'il va y avoir la guerre ?

LE SECOND GARÇON. — Mais voyons, s'ils ont fait du boucan, c'est parce que c'est Hitler qui la veut.

LE PREMIER GARÇON. — Pourtant ce qu'Hitler veut, ils le veulent aussi. Ils sont tous pour Hitler. Tu sais bien que c'est lui qui a organisé la jeune armée.

LE SECOND GARÇON. — Justement. (*Silence*).

LE PREMIER GARÇON. — Tu crois qu'on peut les mettre ?

LE SECOND GARÇON. — Attends un peu. Sans ça on va encore tomber sur un adjudant qui nous barbotera tout et ils seront fourrés dedans.

LE PREMIER GARÇON. — Ils sont chics de nous laisser venir tous les jours.

LE SECOND GARÇON. — Bah. Ce ne sont pas non plus des millionnaires, chez eux. Ils savent bien. Ma vieille n'a que dix marks par semaine et nous sommes trois. Ça veut dire de la pomme de terre à tous les menus.

LE PREMIER GARÇON. — Ici ils sont bien nourris. Aujourd'hui du hachis.

LE SECOND GARÇON. — Combien t'en ont-ils donné ?

LE PREMIER GARÇON. — Un pochon. Comme toujours. Pourquoi ?

LE SECOND GARÇON. — Moi j'en ai eu deux pochons aujourd'hui.

LE PREMIER GARÇON. — Fais voir. Je n'en ai qu'un pochon.

(Le second lui montre).

LE PREMIER GARÇON. — Tu leur as dit quelque chose ?

LE SECOND GARÇON. — Non. « Bonjour. » Comme chaque fois.

LE PREMIER GARÇON. — Comprends pas. Moi aussi, j'ai dit comme toujours : « Heil Hitler ».

LE SECOND GARÇON. — C'est rigolo. Ils m'en ont donné deux pochons.

LE PREMIER GARÇON. — Pourquoi tout d'un coup ? Je ne peux pas comprendre.

LE SECOND GARÇON. — Moi non plus. Ça y est, on peut calter.

(Ils se sauvent en courant).

BERTOLT BRECHT

(*adaptation de* PIERRE ABRAHAM)

B. Brecht, aujourd'hui émigré, est l'auteur de *l'Opéra de quat'sous* et des *Sept péchés capitaux*. Les trois petites pièces que l'on vient de lire sont extraites de son dernier livre.

PARIS[1]

(Notes d'un Vaudois. Fragments)

IV

On ne voit pas d'abord les dimensions de Paris, à cause de ses proportions. Le Louvre est-il petit ou grand ?

Je me souviens d'avoir traversé la Concorde avec une jeune fille qui venait pour la première fois à Paris et elle me disait : « Je croyais que c'était plus grand que ça. »

Or c'est très grand, la Concorde, c'est qualitativement et absolument très grand, mais ça ne paraît pas très grand, parce que ça ne veut pas paraître très grand.

Et c'est qu'il y a deux espèces de grandeurs, l'une matérielle, l'autre spirituelle, et c'est que Paris a opté pour la seconde, à cause de quoi il se refuse à étonner par ses seules dimensions qu'il s'occupe à masquer d'abord sous une « échelle ».

A Paris, c'est l'échelle qui est grande, il faut longtemps pour s'en apercevoir. Et, à l'intérieur de cette échelle, tout est au contraire « mesuré » (le mot pour une fois est ici à sa place) ; c'est-à-dire que tout y est rapport entre les mesures et qu'à une grande masse correspond un grand vide qui s'équilibrent l'un par l'autre.

La Concorde (on le sait pourtant) est une immense place, il suffit de l'avoir traversée pour s'en rendre compte ; mais tout le souci de ses architectes, au service d'une tradition, a été justement qu'elle ne parût pas

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er Avril et 1er Mars.

immense, mais au contraire qu'elle eût des mesures et, au-dessus de ces mesures, par leur juste mise en place, de la mesure, en quoi elle rassure l'esprit.

Les palais Gabriel, les jardins des Tuileries, la Seine et au delà de la Seine le Palais-Bourbon, sans compter tant de larges avenues qui y aboutissent en étoile, lui composent un encadrement qui la diminue en superficie, mais en augmente la signification.

L'effet n'est pas immédiat, rien ici n'est fait pour frapper. Et on comprend les jeunes gens qui cherchent à s'imaginer une ville de quatre millions d'habitants en s'aidant de leurs souvenirs de cinéma ; ils ne peuvent l'imaginer que *colossale.* Ils sont dans le chiffre brut. On leur montre, sortant des eaux, quelque gigantesque New-York où tout est opposition, avec des *buildings* de trois cents mètres surgissant du milieu de constructions à deux ou trois étages, par une brusque poussée, et c'est ce qu'ils jugent grand. Ils ne connaissent que la grandeur matérielle qu'ils ne trouvent pas à Paris, si bien qu'ils sont peut-être vaguement déçus par Paris. Ils ne veulent pas voir que Paris est composé comme une œuvre d'art et que seules les proportions y sont déterminantes. Paris forme un tout dans le temps comme dans l'espace, grâce à la persistance d'une même volonté qui s'impose aux circonstances extérieures et se les soumet, au lieu d'y obéir. Il y a eu des rois à Paris, il y a eu des rois pendant mille ans. Ici, ce sont les rois ou leurs commissaires qui ont décidé ; ailleurs, c'est les affaires qui décident. On voit New-York n'être, il y a trois siècles, qu'un ramassis de huttes basses où peu à peu se bâtissent quelques églises, puis des maisons de toute apparence, puisque ceux qui les construisent viennent eux-mêmes d'un peu partout : tout à coup elles se haussent, puis elles pyramident, c'est que le terrain augmente de valeur. C'est que la spéculation s'en empare et qu'il faut compenser l'exiguïté de la surface par le nombre des étages. Une ville

comme New-York est faite de morceaux qui sont contradictoires entre eux par leurs dimensions, leur aspect, et leurs styles empruntés, du moins pour la plupart, aux différents pays d'Europe (n'a-t-on pas vu jusque sur de récents buildings toute une floraison de gothique ?) mais dont chacun représente un moment de son histoire, parce que son histoire s'est faite du dehors. Paris a été au service d'un prestige, qui est le prestige royal. Mais, comme ce prestige était universellement reconnu et la permanence de la dynastie assurée, il n'y a eu nullement besoin d'éblouir par l'énormité de ses plans, l'idée de majesté intervenant ici contradictoirement à celle de surprise. Et puis Paris, j'y reviens, est encore une ville à la taille de l'homme, et j'entends l'homme sans machines ou l'homme d'avant la machine, qui serait ici l'ascenseur. On peut monter sans trop de peine à l'aide de ses jambes seules jusque sur les tours de Notre-Dame. Ni le Louvre, ni le Palais-Bourbon, ni le Luxembourg ne dépassent de beaucoup en hauteur une maison de sept ou huit étages. Et il y a bien la tour Eiffel, mais voyez le miracle (car on avait crié au sacrilège et le sacrilège ne s'est pas produit), c'est qu'elle est transparente ; ce n'est pas une construction de pierre opaque, elle est comme une fumée qui monte tout droit dans les airs. C'est la fumée du feu d'Abel ; on voit au travers le soleil rougir et descendre. C'est un tricotage, c'est un ouvrage de vannerie, c'est fait de mailles lâches, de nœuds qui ne sont reliés entre eux que par des fils presque invisibles ; ce n'est plus un ouvrage terrestre, c'est un ouvrage aérien.

Je dois confesser que je n'y suis monté que tout à la fin de mon séjour à Paris et je le regrette. Rien n'explique mieux Paris que de le contempler du haut de la tour.

Je recommande au visiteur cette ascension, car c'en est une. Qu'il se fasse porter ou se porte soi-même, dès les premiers jours de son arrivée, à cette haute plate-forme

d'où on domine un immense horizon. Car vous voilà à la montagne. Vous voilà comme sur une de ces pointes verticales qui surmontent certaines arêtes, et qu'on appelle des gendarmes, à part que l'œil ici, porté à plat, ne rencontre rien, si ce n'est l'air lui-même ou, à l'extrême limite de la vue, quelques collines indistinctes noyées dans la brume du lointain. Ici, vous êtes dans le vent qui chantonne tour à tour et siffle entre les madriers de fer comme dans la montagne au tranchant de la roche, venu de loin et vous enveloppant ; qui court autour de vous en toute liberté, qui ne connaît aucun obstacle, qui joue dans vos cheveux, qui vous chuchote des choses à l'oreille ; et parfois on balance comme au sommet d'un arbre, quelquefois toute la construction au-dessous de vous est ébranlée et vacille, comme il arrive dans les hautes Alpes justement, sur une de ces élévations téméraires où on ne se hisse qu'à la corde ; — de sorte qu'à la pointe de cette construction artificielle, la plus artificielle de toutes les constructions puisqu'elle n'est même pas faite de pierre (la pierre qui préexiste à l'homme), mais d'une matière de son invention, on se trouve transporté quand même en pleine nature et tout à coup on se trouve livré aux seules forces de la nature, dans un silence où on croirait qu'il n'y a que des bruits de la nature, ce qui est faux, mais ils ne vous arrivent que transformés par l'air et rendus ronds par lui comme dans la haute montagne.

Car, là-haut, ce qu'on entend, c'est les sonnailles des troupeaux qui viennent de très loin au-dessous de vous ou bien dans la « huchée » d'un berger quand il porte ses mains de chaque côté de sa bouche et il appelle en renversant la tête par-dessus les ravines ceux qui sont de l'autre côté : sons doux, intermittents, qui doivent au vide qui les entoure d'être comme tout chargés de tendresse ; ici, c'est la trompe d'une auto, le cri d'un rempailleur de chaises, la sirène d'un chaland, mais eux aussi complètement métamorphosés, méconnaissables, et

omme pourvus d'un sens nouveau par leur complète ıutilité. Et de nouveau c'est le vent qui passe, de nou-eau une main experte touche en passant les cordes de instrument qui sont de grosseur inégale ; de sorte qu'elles roduisent diverses notes qui s'accordent comme celles e l'orgue ; et qui n'a écouté une fois, là-haut, sur les ıontagnes, les grandes orgues des rochers ?

Et puis, c'est encore qu'on est seul ; la foule s'arrête u premier ou au second étage. Peu de visiteurs se isquent sur l'escalier raide qui se guinde jusqu'à l'ex-rême pointe sous le drapeau (où on me dit d'ailleurs u'on ne va plus). On est seul sur cette étroite plate-orme en plein ciel, qu'un garde-fou entoure, mais où l n'y a qu'à se pencher. Et on redescend alors sur la erre. On quitte l'air, l'espace, le vide, les lointains hori-ons, on quitte la nature pour l'homme. On n'est plus lans la montagne, on est sur un belvédère fait exprès oar l'homme pour qu'il puisse se considérer lui-même lans toute l'étendue de son œuvre : cette capitale qui st à vos pieds, distribuée de telle sorte que, si on n'est oas exactement à son centre, elle ne vous entoure pas noins de tout côté et qu'aucune de ses parties ne vous st cachée. Elle se montre tout entière autour de vous ; ous êtes au milieu et vous êtes au-dessus. On voit d'abord qu'elle est faite de lignes droites et de lignes courbes ; es lignes droites sont de l'homme, les lignes courbes de la ıature. La grande ligne courbe qui la divise en deux par-ies, et plus que courbe, sinueuse, légèrement infléchie d'abord du sud au nord, puis vers le couchant, puis vers e sud, puis soudain déviée en plein nord et même au nord-est, large et verte, d'un vert sombre de pierre trouble, c'est la Seine, et il y a de drôles de choses posées dessus qui bougent et de drôles de choses posées en travers qui ne bougent pas. De drôles de petites choses comme des pépins de courge qui sont les bateaux, et ces traits clairs comme des biffures qui sont les ponts, qu'on

ne voit d'abord que de dessus, si bien qu'ils semblent posés à plat sur l'eau même ; puis, à mesure que l'œil s'éloigne, là-bas vers le levant, se haussent, se bombent, laissent voir leur élévation, dévoilent leur dessous, le cintre de leurs arches. La nature ne va pas droit, l'homme cherche à aller droit. L'homme prétend à aller droit. L'homme prétend à aller de plus en plus droit et à mesure qu'il avance à projeter devant lui, à l'intention d'une vitesse qu'il accroît sans mesure, des lignes de plus longue portée : la nature a tout le temps, on voit que l'homme au contraire est avare de son temps ; l'homme est pressé, la nature paresseuse. Oh ! comme cette Seine apparaît nonchalante vue du haut de nos trois cents mètres, avec les méandres de son cours à quoi l'homme n'a rien pu changer, et il la laisse aller, et il va de son côté. L'homme évadé de la nature, l'homme qui s'en évade de plus en plus. Car, là-bas, dans les vieux quartiers, dont on distingue tout juste la contexture, il est encore tout près d'elle, enchevêtrant ses petites rues tortueuses qui se coupaient selon les angles les plus divers ; puis il échappe à son emprise, et voilà toutes ces avenues droites ou en étoiles dont le dessin, et le dessein en même temps, s'inscrit là sous vos yeux comme sur un plan d'architecte, avec la majesté d'une tragédie, car Paris est une ville classique, une ville en alexandrins. Ce qui se voit d'ici c'est son propos et sa tenue ; c'est monotone et grand, car la grandeur ne s'obtient guère sans monotonie, car la grandeur se rit du pittoresque, de l'inattendu, d'une variété facile, de tout ce qui n'est qu'anecdotique, de votre naturelle curiosité. Plus on se rapproche des quartiers modernes, au centre desquels on se trouve posté, plus les vides se multiplient, plus les taches vertes s'élargissent, poussées vers vous par la houle des toits dont le monstrueux moutonnement remplit comme une mer l'espace oriental, juxtaposés, serrés les uns contre les autres, gris, noirs, avec des taches de

rouille, luisants de soleil, ou dévernis par l'ombre, rompus à peine de-ci de-là par une faille et par un brusque éboulement ; puis qui se soulèvent devant vous, c'est-à-dire vers le nord, jusqu'à projeter hors d'eux-mêmes tout en haut de l'épaulement et comme au sommet d'une vague, une incertaine forme blanche, pareille à un corps de sirène.

Et on voit tout d'abord que c'est vieux : ça a déjà terriblement servi. Dix siècles d'histoire sont écrits au-dessous de vous, il suffit de se pencher un peu par-dessus le parapet pour les lire. Dix siècles avec leurs intentions et leurs projets qu'ils se sont transmis l'un à l'autre, les réalisant peu à peu, car ils ont voulu une cathédrale et il y a eu Notre-Dame ; ils ont voulu une demeure pour le roi : ils ont construit un Louvre, puis un autre Louvre. Chaque siècle se présente à vous avec son apport, à quoi le siècle suivant ajoute ; ils se superposent dans le temps, ils se juxtaposent dans l'espace. La Sainte-Chapelle, la tour Saint-Jacques, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Étienne-du-Mont, le Panthéon, la Madeleine : ce qui est consacré à Dieu, et Dieu, est-ce que c'est le passé ? Les clochers, les tours, les dômes dépassent, mais il y a les monuments d'État qui sont carrés, il y a les Invalides qui brillent de beaucoup d'or avec leurs vastes ailes et leur importante toiture, il y a la colonnade du Palais-Bourbon ; et on voit partout une civilisation qui se développe et se continue, venant peu à peu vous rejoindre, et battre les quatre arches géantes qui vous supportent dans les airs. C'est vieux. C'est tout noirci par l'âge. Paris vous apparaît comme une ville immergée dans le temps, toute croûteuse de dépôts marins à sa base, comme il arrive aux murs qui ont longtemps séjourné sous les eaux ; et il y a de l'air entre vous et elle qui ajoute encore à l'illusion : car elle repose pour vous sous les airs, là dans le fond, noirâtre, d'autant plus noirâtre qu'on se rapproche davantage de ces fonds où elle séjourne, faut-il dire de ces bas-fonds ?

Et il y a encore que l'air est trouble ; l'air lui-même est envahi par la vase en suspension. Je me rappelle que le ciel était bleu, ce jour-là, mais parcouru par de grands nuages blancs paresseux ; ils passaient en jetant une ombre sur la ville, comme celle de l'aigle sur l'étendue des éboulis. Ils continuaient à fuir, ces nuages, ils étaient déjà disparus : mais, de partout entre ces toits, comme quand on dérange le fond d'une mare avec une baguette, de petits tourbillons de couleur jaune ou noire montaient lentement à perte de vue, puis restaient suspendus, ayant fini par s'étaler à plat, entre vous et le lieu d'où ils étaient provenus : mille fumées, et puis plus loin de hautes vapeurs claires comme des arbres, et jusqu'aux remorqueurs sur la Seine qui déroulaient au bout de leurs cheminées des tresses de crin détordu. Parfois tous ces nuages et ces brumes se rejoignaient, faisant au-dessus de Paris une espèce de dais blondi par le soleil et par lui doré sur ses bords : puis il était déchiré par un souffle d'air et les lambeaux en étaient dispersés ; mais à nouveau, de ce foyer inépuisable, l'homme recommençait à envahir aériennement l'espace, l'homme qui a besoin de se chauffer, l'homme fabricateur, l'homme forgeur de fer, l'homme qui utilise non plus seulement ses propres forces, mais celles que son génie a su tirer de la matière inerte ; l'homme, qui noircit, qui use, qui salit, mais sans cesse aussi remet à neuf, et sans cesse invente à nouveau, sans cesse se répare lui-même.

Alors on voit que ces salissures mêmes et ces fumées expriment la vie, et c'est comme si l'avenir sortait du passé.

On distingue qu'en même temps qu'il détruit, l'homme reconstruit ; que dix siècles ne suffisent pas, quelles que soient les apparences qu'elle puisse présenter d'abord, à faire d'une ville vivante une ville morte ; et que le nom de celle-ci n'est pas cessation, mais continuité.

Et ce n'est pas mon amitié pour elle qui a commencé

du haut de la tour, parce qu'elle datait de longtemps auparavant, mais bien une connaissance d'elle, une vue d'ensemble et panoramique, ce jour-là qu'il faisait du vent, et la tour penchait et craquait comme un mât de navire. Justement on a comparé Paris à un navire et il est écrit sur ses armes : *Fluctuat nec mergitur*. Et d'ici on le voit bien, le navire : cette île dont la proue acérée surgit tournée vers nous au milieu du fleuve dont elle semble se laisser porter par le courant : *fluctuat ;* mais elle a débordé ses rives, elle s'est couverte de mâtures : c'était une flottille, c'est maintenant toute une grande flotte chargée d'hommes, de richesses, d'inventions, de choses produites et à produire. C'est une grande flotte à présent, toute claquante de voilures, lourde de richesses et d'idées, lourde de choses à produire, qui sans cesse appareille, mais pour l'avenir. *Nec mergitur.*

Je n'avais distingué d'abord que la continuité de Paris dans l'espace, je la reconnaissais maintenant dans le temps.

Le premier malaise passé et cette première prise de contact où on n'est sensible qu'aux différences, j'avais vu que Paris, c'est beaucoup de villages mis ensemble, et en vérité tous les villages et toutes les provinces de France, avec quelque chose de plus qui est le résultat de leur rapprochement ; c'étaient aussi toutes les langues, tous les dialectes et les patois de France, oc et oïl, avec quelque chose aussi que Paris y ajoute ; parce que Paris fait parler les hommes plus vite et plus net, en les douant de son prestige et en les élevant en quelque sorte à l'universel ; — ce que je voyais à présent du haut de la tour, c'est que cette même force de rapprochement et cette même continuité opéraient aussi à travers les siècles.

C. F. RAMUZ

PÉRIL EN MER[1]

CHAPITRE VI

I

Ce conflit de souffles fantasques, sans aucun signe d'apaisement, continua pendant une demi-heure. Chaque rafale s'annonçait de loin par un hurlement qui montait crescendo jusqu'à la minute où il vous atteignait, et qui parfois était double ou triple, venant en même temps de deux ou trois directions différentes. Tout le monde devina bientôt que là se bornerait le « calme » tant espéré.

L'obscurité était totale.

Pourtant la besogne était faite — une rude besogne ! Buxton et Dick Watchett, leurs lampes fixées à la ceinture, avaient travaillé seuls à l'écoutille d'avant, tandis que Foster, le second lieutenant, s'arrangeait pour leur fournir des matériaux.

A l'écoutille d'arrière était le médecin qui, par miracle, avait avec lui trois Chinois, plus ou moins d'attaque. Là, le travail n'avançait pas vite : car le Dr Frangcon était un homme âgé : il n'avait pas assez de force, et pas assez d'entraînement, bien qu'il eût assez de courage. Le capitaine Edwardes, gardant sous son égide M. Rabb, vint en personne lui donner un coup de main ; mais cela

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er Avril et 1er Mai 1939.

n'avança pas les choses, à cause des Chinois. Ceux-ci considéraient comme un tel honneur de travailler manche à manche avec le capitaine, qu'ils se transformaient instantanément de matelots en larbins : dès que celui-ci mettait la main à l'ouvrage, six pattes jaunes abandonnaient leur besogne utile, pour tirer ou pour pousser à sa place. Tout ce qu'il entreprenait, les Chinois l'empêchaient de le faire, et le désordre régnait.

Edwardes finit par abandonner la partie, alla remplacer Buxton à l'avant, et renvoya ce personnage — un tantinet moins auguste que lui — à l'arrière.

Buxton tomba sur Rabb assis dans l'encadrement de la porte.

« Vous allez à l'avant, maintenant, monsieur Rabb, et vous seconderez le capitaine à l'écoutille nº 2. »

Rabb fulmina, saisi d'une rage subite.

« Pourquoi venez-vous m'asticoter ? Ce bateau n'est pas le mien. Vous me persécutez, vous me donnez tout le travail... Est-ce que je ne peux pas avoir la paix un instant ? »

Rabb était réellement furieux. Voyons ! n'avait-il pas peiné toute la journée, et toute la nuit, d'une façon surhumaine, sans cesse empoisonné par le premier lieutenant ? Néanmoins, il se leva pour partir. Il avait l'intention réelle d'aller à l'avant : mais en chemin, il retrouva ces abominables nuages noirs qui lui obscurcissaient la cervelle — la peur le reprit. Il se dit alors qu'il allait, pour commencer, se reposer un instant ; et descendant l'échelle de dunette, il se trouva parmi les Chinois. On aurait dit des chiots aveugles, tassés les uns contre les autres pour se préserver du froid. Rabb resta un instant à les considérer : sa peur se renforçait de leur peur collective. Alors, il se creusa un terrier, sous eux, comme pour se rendre invisible.

II

Une fois les panneaux fixés, le capitaine s'en fut à la recherche du steward, pour voir s'il ne pourrait pas servir un repas. Alors seulement il apprit qu'il n'y avait à compter sur presque rien, pas grand'chose à manger, et rien du tout à boire, pas une goutte d'eau. Le steward et lui procédèrent au partage du peu que l'on possédait, et à la lueur de la lampe du carré, firent une distribution générale. Faisant suite à dix-sept heures de jeûne, la pitance était maigre : pas plus d'un ou deux biscuits par personne, et une minuscule portion de fromage de Hollande. Les Anglais firent contre fortune bon cœur ; mais les Chinois se montrèrent grincheux, et s'en allèrent chercher de l'argent qu'ils offrirent en secret au second, pour obtenir de lui des rations supplémentaires. Buxton ne parvint pas à les convaincre qu'il n'y avait réellement plus de vivres, pour personne : que tout le monde avait eu part égale. Ils ne voulaient pas le croire ; ils étaient si sûrs que le capitaine et lui avaient par devers eux une réserve personnelle, dont ils seraient peut-être disposés à abandonner une partie, moyennant un ou deux dollars !

Le manque d'eau était encore plus grave que le manque de nourriture. Les citernes, je l'ai déjà dit, étaient accessibles par des trous d'homme percés dans le plancher de la chambre des machines. Mais ce plancher n'était plus qu'un marécage, envahi par l'eau de mer : ouvrir une citerne, c'eût été simplement perdre tout son contenu. Un seul des réservoirs d'eau douce avait son orifice placé de telle sorte qu'il se trouvait protégé de l'inondation ; mais par malheur, ce réservoir était vide. Vide, au moins techniquement parlant : aussi vide que les pompes avaient pu le vider. Mais nécessairement les pompes laissent un résidu de quelques pouces d'eau. De sorte que Gaston et le steward dévissèrent le cou-

vercle du trou d'homme, et que l'on descendit Gaston à l'intérieur, armé de cruches et de cuillers à pot, pour recueillir tout ce qu'il pourrait. Ce ne fut pas grand-chose, mais assez cependant pour fournir à chacun une lampée d'eau qui devait suffire jusqu'à la fin de la tourmente : il n'y avait rien de plus à espérer. Aussi, avant de refermer le couvercle, on laissa l'eau de mer se précipiter dans le réservoir, comme ballast.

C'est pendant que tout cela se passait, que l'*Archimède* franchit le centre du cyclone. Le second acte allait commencer. Du moins tout le monde le croyait.

Lorsque l'on se rapproche du centre d'un cyclone, le vent (la plupart du temps) souffle d'un seul côté. Une fois ce centre dépassé, le vent, naturellement, souffle du côté opposé. Lorsque l'*Archimède* fut sorti du centre, le vent souffla encore assez régulièrement dans un même rhumb de la boussole. Mais à bord, il semblait que sa direction n'eût pas changé.

Le bâtiment avait donc fait demi-tour ? Edwardes examina la boussole. Non, il avait gardé, à peu de chose près, la même orientation. Mais alors, le centre n'était pas franchi, c'était impossible. L'*Archimède* s'en était approché, et puis avait glissé insensiblement. Il était retombé dans le même demi-cercle qu'auparavant.

Le cyclone ne passait donc pas au-dessus de lui : il l'aspirait et l'entraînait à sa suite !

Dix-sept heures à espérer le salut ; cela semble long. Subitement, ce temps parut se réduire, devenir quelque chose de très court, d'infiniment digne de regret. Car à présent le capitaine se rendait compte qu'on ne pouvait absolument pas s'attendre à sortir de là, même en dix-sept autres heures ; qu'on ne pouvait s'attendre à s'en tirer, tant que le pouvoir d'aspiration du cyclone continuerait de s'exercer. En un mot, il devenait impossible de compter sur quoi que ce soit.

L'aube vint, puis le jour : mais les choses n'en furent

pas pour cela plus visibles. L'embrun — l'Océan pulvérisé — cachait tout. On avait devant soi des ténèbres blanches, au lieu de ténèbres noires. Simplement.

Personne n'avait dormi ; mais un seul homme, un seul, au cours des longues heures qui précèdent le matin, avait continué à travailler. C'était le radio-télégraphiste.

Non seulement son antenne avait été emportée ; mais il avait des quantités d'autres ennuis. Son courant électrique principal, comme sur tout le bateau, était coupé. Mais à la partie supérieure de la cabine, il existe une dynamo de secours alimentée à la paraffine, en vue de semblables éventualités. Seulement en ce moment même, un mât de charge était occupé à la pilonner et à la mettre en pièces, la dynamo alimentée à l'huile de paraffine. Très bien ; mais il y avait des batteries de secours, qui peuvent marcher cinquante minutes de suite, et cette fois dans l'intérieur même du poste. Oui, mais les dalots du poste étaient engagés, et celui-ci rempli d'eau de mer ; et quand le radio-télégraphiste eut sorti les batteries, et les eut examinées, il s'aperçut qu'elles aussi étaient trempées d'eau de mer. Il dut donc consacrer six heures à les sécher, au moyen d'un chalumeau. Ensuite, il dut sécher, par le même moyen, les parties essentielles de la cabine, avant de pouvoir faire fonctionner l'appareil de secours, avec une antenne de fortune.

Toutefois, vers les neuf heures du matin, il était venu à bout de son entreprise. Une belle et puissante étincelle jaillit, le moteur se mit à ronronner.

Toutes les heures, entre la quinzième et la dix-huitième minute, il y a un intervalle de temps réservé aux messages des bateaux en mer : intervalle durant lequel seuls les signaux de détresse peuvent être lancés. Vers 9 h. 16, « Sparks » avait réussi à alerter le signal automatique d'alarme sur un bâtiment qui se trouvait à cinquante ou soixante milles de distance ; était entré en communication avec lui ; avait appris de lui quel temps

il avait, *lui*. Ce bâtiment subissait un vent violent ; assez violent pour faire supposer (si l'on n'avait pas été au mois de novembre) qu'il se pouvait qu'il y eût un cyclone quelque part à proximité — dans le nord-est. Alors l'*Archimède* lui apprit qu'il y avait effectivement un cyclone, non pas dans le nord-est, mais dans le sud-ouest.

« Comprends rien au temps que vous me décrivez », répondit le sans-filiste lointain, avec une certaine mauvaise grâce ; et avant que l'*Archimède* pût s'expliquer, l'appareil de fortune cessa de fonctionner. La cabine était noyée encore une fois ; tout s'arrêta court.

Il était alors neuf heures trente. Enfin le monde extérieur savait qu'ils étaient en difficulté ; le monde étranger au cyclone savait qu'il y avait un cyclone. Les armateurs, là-bas, à Bristol, allaient être informés sous peu. Et ils seraient bien embêtés. Quel dommage qu'Edwardes ne pût leur lancer un message rassurant, et leur dire comme l'*Archimède* tenait le coup ! Mais il n'y avait aucun espoir de remettre en marche la radio, tant que l'on serait ainsi noyé par l'embrun. On était coupé de tout, et il fallait combattre uniquement par ses propres moyens (et renoncer à réconforter les armateurs).

Mais le simple fait d'avoir communiqué avec un autre bateau rendait courage à tous. Les panneaux si péniblement réparés avaient été emportés de nouveau. Eh ! bien, quoi ? La réparation avait tenu pendant au moins deux heures. L'eau avait pénétré pendant deux heures de moins. Le bateau coulerait deux heures plus tard — et cela pouvait faire une différence. Après tout, si l'on se rapprochait de nouveau du centre, on pourrait les raccommoder encore une fois ; et gagner peut-être deux autres heures. Peut-être.

III

Une fois les foyers éteints, personne ne s'était plus beaucoup préoccupé des machines ; mais maintenant, on commençait à y penser. De la vapeur... A présent que la brèche était bouchée, si l'on pouvait arriver à se procurer de nouveau de la vapeur pour actionner les pompes, on se moquerait bien de cette poussière d'eau qui envahissait les écoutilles. Il fallait donc, par un moyen ou par un autre, se procurer de la vapeur : telle était l'opinion du Pont.

Le capitaine, en conséquence, donna à M. Mac Donald l'ordre de rallumer les feux.

Ce n'est pas une besogne facile, que de remettre en marche des foyers refroidis : même quand on est dans le bassin, avec une cheminée en bon état. Il faut d'abord échauffer le mazout au moyen du chalumeau — et cela prend pas mal de temps. Ensuite, avec la pompe à main, il faut le faire pénétrer sous pression dans les injecteurs. De plus, tant que l'on n'a pas assez de vapeur pour actionner les ventilateurs tournants, on ne peut compter que sur le tirage de la cheminée. Or, sans l'ombre de cheminée, le personnel de la machine savait bien qu'on ne pouvait pas rallumer les feux. Mais le capitaine fut inflexible, il fallait les rallumer ; et M. Mac Donald transmit l'ordre, comme si c'était la chose du monde la plus facile à exécuter ; et les mécaniciens se mirent à la besogne, exactement comme si elle était faisable. Dire au chef qu'elle ne l'était pas, ce n'était pas leur affaire ; il en savait là-dessus aussi long qu'eux. Dire au capitaine qu'elle ne l'était pas, ce n'était pas l'affaire du premier officier-mécanicien : c'était l'affaire des chaudières. *Elles*, elles allaient parler, et parler net.

Quant aux Chinois occupés aux machines, pour une

raison ignorée, ils n'avaient pas été en proie à la peur comme leurs congénères du pont. Ils se contentaient d'être fortement ulcérés, parce que le second semblait exiger d'eux, pour dégorger une partie de ses provisions personnelles, un prix supérieur à celui qu'ils pouvaient offrir. Mais cela ne faisait que renforcer leur fidélité envers leurs propres officiers. M. Mac Donald, ils en étaient sûrs, se serait contenté, lui, d'un prix raisonnable, proportionné à leurs moyens. Si cela devenait nécessaire par la suite (c'est-à-dire si le second se montrait par trop intéressé), ils se mutineraient, voilà, et exigeraient d'être nourris ; mais le moment n'était pas encore venu, et en attendant, ils obéissaient aux ordres reçus exactement comme en temps ordinaire. Gaston leur avait ordonné d'allumer les chalumeaux pour chauffer le mazout, afin de pouvoir ensuite allumer les feux. Pensaient-ils, eux, que la tâche était impossible ? Ils ne manifestèrent aucune opinion, ni dans un sens ni dans l'autre, mais se mirent simplement en devoir d'allumer les chalumeaux : dans l'obscurité, ballottés par le tangage et le roulis, les pieds dans l'eau — le plancher de la chambre des machines étant inondé par un flot quelque peu nauséabond, qui montait et qui descendait à chaque mouvement du navire.

Il fallut plusieurs heures pour chauffer le mazout. Enfin, le chef donna l'ordre de rallumer un des foyers. Il y eut un retour de flamme, comme tout le monde s'y attendait — puis une explosion. M. Mac Donald fit demander au capitaine de venir voir ; et le capitaine vint voir. Personne ne dit un mot. Tous laissèrent la parole au foyer, qu'on alluma et ralluma indéfiniment pour son édification ; tant et si bien que le mazout brûlant finissait par dégouliner sur le plancher de la chambre des machines.

IV

M. Mac Donald avait changé de costume, pour de bon, cette fois-ci : il était de nouveau tout à son devoir. Les gens âgés s'adaptent moins vite que les jeunes ; ils finissent tout de même par s'adapter. La solide expérience de M. Mac Donald, son obstination, et par-dessus tout l'attachement presque physique, le lien quasi-conjugal qui l'unissaient à ses machines, le poussaient au combat contre le cyclone avec une force sans cesse croissante. Impulsion de l'âme si énergique, que désormais, s'il survenait une possibilité de détente et de repos, il allait être incapable d'en profiter. Le capitaine s'en alla, et Mac Donald se tourna vers Soutar :

« L'auxiliaire », dit-il.

La chaudière auxiliaire est un petit appareil de secours, dont on se sert pour obtenir la vapeur nécessaire à toutes sortes de menus travaux qui s'exécutent dans le port — la manœuvre des treuils, par exemple — et qui ne valent pas la peine qu'on allume les chaudières principales. Cette auxiliaire habite seule dans un petit compartiment situé au-dessus de la chambre des machines, près du « Fiddley ». Elle a sa cheminée spéciale — un simple tuyau de poêle si on la compare à la cheminée principale — à laquelle d'ailleurs elle est accolée pour plus de sécurité. Ainsi dépendante de la grande, la petite cheminée, naturellement, avait été emportée aussi. Toutefois, il en restait quelques pieds de hauteur. D'autre part, le foyer de cette chaudière n'a pas besoin des ventilateurs pour tirer, le tirage naturel lui suffit ; et l'unique tronçon du tuyau restant *pouvait*, à la rigueur, permettre la combustion.

Aussi lorsque Soutar appela les autres mécaniciens, et leur dit de quitter les foyers principaux pour allumer

la chaudière auxiliaire, ils bondirent sur cette idée. Ça, voilà, c'était quelque chose que l'on pouvait croire possible. Si ça réussissait, ma foi ! on aurait toujours bien de la vapeur pour les pompes. On en aurait même peut-être pour les ventilateurs, et alors on pourrait rallumer les grands foyers, avec ou sans cheminée principale. Le bateau redeviendrait vivant.

Gaston était crevé de fatigue, mais il se mit au travail, manœuvrant la pompe à main (pour obtenir la pression nécessaire à vaporiser le mazout, lors de son passage à travers l'injecteur). Il pompait comme par plaisir, comme d'autres rament pour faire triompher Oxford ou Cambridge — et en même temps comme s'il était prêt à pomper la journée entière en cas de besoin. Le chef-mécanicien n'avait pas mis le capitaine au courant de ce qu'il tentait : la machine agissait pour son compte à présent, préparant un joli cadeau de fête au Pont.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque la chaudière auxiliaire fut prête à être allumée. Les chalumeaux avaient fait de bonne besogne. Gaston avait obtenu sa pression. M. Mac Donald lança l'ordre ; le robinet d'adduction fut ouvert ; un allumoir enflammé introduit dans l'antre rouillé du foyer.

Ma foi, pour commencer, il y eut un retour de flamme, comme dans les foyers principaux. Mais on n'allait pas se décourager pour si peu. Encore une sale blague du vent, sans doute ? C'était à recommencer. Quelques explosions peuvent être excellentes, mettre le foyer en train, contribuer à établir le tirage.

Peut-être une de ces explosions endommagea-t-elle les injecteurs, dont le canal intérieur n'est pas direct, mais comporte une vis médiane autour de laquelle le mazout doit cheminer, pour progresser avec une vitesse de plus en plus grande à mesure qu'il approche de l'orifice, gagnant en impétuosité. Peut-être cette vis se brisa-t-elle ? Ou bien quelque impureté passa, malgré le fil-

trage, et obstrua le conduit ? ou peut-être, tout simplement, le tirage était-il insuffisant ? Au lieu de sortir vaporisé, ou plus exactement pulvérisé, le mazout coulait goutte à goutte, à l'état liquide. Bien que suffisamment chauffé, cependant, pour s'enflammer.

Mais cela ne suffit pas à décourager les mécaniciens. Le mazout brûlant s'échappait par l'ouverture du foyer, et se répandait sur le plancher de la chambre auxiliaire : ils n'en continuaient pas moins leurs essais. Lorsque l'huile répandue se mit à flamber, pour commencer ils le remarquèrent à peine. Si bien qu'en peu de minutes, toute la pièce fut envahie d'un feu liquide, au sein duquel les mécaniciens (heureusement encore trop mouillés pour s'enflammer eux-mêmes) bondissaient comme des gamins, en train de jouer quelque abominable partie de « snapdragon »[1].

Ballotté par le roulis, le feu se hissait le long des cloisons de fer ; lancé à la volée, comme de l'eau, il franchissait le bord surélevé de la porte. Et le mazout continuait à s'étaler. Si la flamme gagnait, — si elle dépassait les limites de cette chambre — eh ! bien, alors, le Pont la recevrait, sa surprise ! D'ici à quelques minutes dans cet espace confiné, avec cette chaleur sans cesse croissante, le mazout et l'air allaient former un mélange explosif. Une sorte de lassitude paralysa la volonté de Gaston. A quoi bon, à quoi bon tout ça ? La fin était proche. Pourquoi continuer la lutte, lorsque chaque nouvel effort ne fait que créer un nouveau danger ?

Mais le chef-mécanicien lui, lançait ses hommes à la recherche des extincteurs : comme la foudre. Et la lassitude de Gaston disparut. Tous ensemble, courageusement, ils luttaient contre l'incendie, tâchant de noyer la flamme sous des flots de « mousse artificielle brevetée ». Malheureusement, pour l'entretenir, il arrivait de plus

1. Snapdragon, jeu anglais qui consiste à saisir vivement des raisins secs, plongés dans un bol de punch enflammé.

en plus de mazout. Le feu gagnait du terrain, se haussait lentement le long des murs ; d'ici un instant, il aurait définitivement franchi le seuil. Les hommes n'en poursuivaient pas moins la lutte avec méthode, sans rien laisser au hasard : ils coupaient le feu, le subdivisaient en foyers réduits, dont ils rognaient peu à peu les bords ; menant finalement chaque flamme dans une encoignure, les étouffant toutes l'une après l'autre. A la longue, ils furent vainqueurs.

Gaston, l'extincteur à la main, se retourna par hasard, et vit dans l'encadrement de la porte le capitaine en observation. Eh bien ! maintenant, le Pont était au courant. La machine ne pouvait plus *rien*. Désormais, si quelqu'un devait faire quelque chose, c'était le Pont.

« Tout va bien, dit Edwardes. Montez là-haut, on répare encore une fois toutes les écoutilles. Nous sommes dans le centre à présent, sûr et certain. »

La dernière flamme de l'incendie était éteinte ; et en écoutant le capitaine, les mécaniciens reprirent contact avec le monde extérieur qu'ils avaient totalement oublié dans leur fournaise. Ils s'aperçurent tout à coup que le rugissement de la tempête avait cessé : remplacé par un enveloppant silence. Toutefois, dans ce calme, il y avait quelque chose qui inquiétait : on était encore obligé de crier pour se faire entendre, comme au plus fort du tumulte. Le silence faisait l'effet d'une couverture ; pas d'une simple absence de bruit, mais de quelque chose qui amortissait le bruit, d'une chose épaisse et moelleuse — qui vous étouffait la voix dans la gorge et assourdissait vos pas.

Ces hommes ne se rendaient pas compte qu'il est impossible de vivre durant de longues heures, comme ils l'avaient fait, dans un tel vacarme, sans devenir sourd.

On respirait avec peine, l'air était raréfié comme en haut d'une montagne, mais bien loin d'être vivifiant, il était au contraire humide et déprimant, et d'une chaleur

presque intolérable, même pour des mécaniciens. De grosses gouttes de sueur, qui n'arrivaient pas à s'évaporer dans cette atmosphère saturée d'eau, roulaient, chaudes et salées, de leur front à leurs lèvres.

Pour la première fois depuis le paroxysme de la tempête, on apercevait le bateau de bout en bout : le cratère béant laissé par l'arrachement de la cheminée, les mâts de charge fracassés, les cordages emmêlés ; la timonerie, toute pareille à une serre chaude foudroyée. Ce que l'on voyait bien aussi, c'était l'inclinaison du navire ; cette chose-là, du moins, on l'avait sentie. Mais à mesure qu'on s'y était accoutumé, on avait fini par n'y plus penser : tandis qu'à présent, on voyait l'horizon penché, tout de travers ; l'Océan tout entier dressé en pente abrupte et comme sur le point de passer par-dessus le bord du monde ; le plan de l'eau si oblique, qu'elle semblait se dresser au-dessus de la partie du pont sous le vent. Une mer, par-dessus le marché, toute pleine de requins qui vous regardaient nez à nez — sur le même plan que vous, ou même, semblait-il, de plus haut que vous.

Mais les requins n'étaient pas avec les hommes les seuls êtres vivants, à cette minute. La dévastation totale du pont et des superstructures était toute couverte de créatures vivantes. Vivantes, mais immobiles. Des oiseaux, et des papillons, et même de grandes sauterelles ailées. Tout le ciel tourmenté se sillonnait d'éclairs, et de chaque tête de mât, de chaque pointe de mât de charge, ruisselait un flot de lumière, comme la décharge d'une chevelure électrisée. Néanmoins, de grands oiseaux noirs y restaient perchés, immobiles.

Là-haut, sur la boussole-étalon, s'étaient posées trois buses d'Amérique. Un gros oiseau qui ressemblait à une grue, et dont les ailes repliées paraissaient trop longues pour lui, avait pris pied sur un bateau de sauvetage, et regardait autour de lui sans voir, d'un œil vide. Il y avait même des hérons, qui tentaient de se retenir

aux lisses, presque complètement submergées ; et les requins les cueillaient comme des fruits. Il y avait d'autres oiseaux qui ressemblaient à des hirondelles, massés comme pour une migration. On en voyait sur chaque étai, tout le long des mains courantes. Mais ce n'étaient pas des migrateurs. Lorsqu'un matelot cherchait à s'agripper, pour reprendre l'équilibre, au barreau de fer où ils perchaient, les malheureux ne bougeaient même pas : il fallait les balayer d'un revers de main ; et alors, tout simplement, ils tombaient.

Les ponts étaient couverts d'une matière grasse, noire et gluante, qui devait avoir été rejetée par la cheminée. Tous ces oiseaux s'y prenaient les pattes, comme des mouches sur du papier collant. Les officiers avaient quitté leurs chaussures, et en marchant, ils ne cessaient de poser leurs pieds sur des êtres en vie — sans pouvoir l'éviter. Je ne tiens pas à m'attarder sur ces choses : mais il faut que je les dise comme elles étaient — et nous n'en parlerons plus. Vous aussi, vous les auriez sentis s'écraser sous vos pieds, ces squelettes fragiles : à peine si les ailes engluées avaient un dernier frémissement.

Moment de trêve ? Ce calme avait quelque chose de plus accablant que la tempête. De minute en minute, le nombre des oiseaux augmentait. Il en arrivait de très grands, tellement grands et en tel nombre que le capitaine, supputant en imagination (une imagination quelque peu délirante) ce poids supplémentaire sur les superstructures de son bateau, se mit à redouter qu'une telle invasion ne le fît pencher encore davantage : il les voyait, ces oiseaux innombrables, arriver, s'installer, et à la longue, sous l'action de leur poids incalculable, faire chavirer l'*Archimède* : et l'équipage tout entier glisser, le long des ponts obliques, vers les requins impatients.

De minuscules oiselets — entre autres des colibris —

ne cessaient de se poser sur sa tête, sur ses épaules, et sur ses bras étendus ; et, résistant à toutes les secousses, ils restaient là, les ailes vibrantes, accrochés par leurs petites griffes acérées comme des aiguilles, sur toute sa personne et jusqu'à ses oreilles.

Le travail seul pouvait faire oublier ces oiseaux. Heureusement, il y avait beaucoup de besogne, encore des panneaux à fixer et à recouvrir, avec la toile des velums du pont en guise de capots d'écoutille ; mais comment, même en travaillant, arriver à se libérer l'esprit, avec toutes ces bestioles perchées sur votre dos, et s'accrochant à vous pendant que vous êtes occupé ?

Tout le monde attendait avec impatience le retour du vent ; les réparations étaient terminées quand il revint, en sens inverse, balayant ces êtres ailés voués à la destruction.

Dieu merci, on n'en revit plus un seul.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VII

I

Le lendemain à midi, le capitaine et M. Buxton étaient ensemble sur la passerelle. Vendredi, oui, vendredi : le cyclone durait depuis le mercredi matin. C'était bien le jeudi, n'est-ce pas, le jeudi de bonne heure, qu'on avait eu quelque chose à manger — du biscuit ? avec un peu d'eau ? Quant à dormir, il n'en avait pas été question depuis deux nuits : pas même de s'allonger.

La tempête était de nouveau déchaînée ; elle n'avait pas diminué à vrai dire, depuis la disparition des oiseaux.

De temps à autre, le capitaine éprouvait dans le crâne

un élancement dû au manque de sommeil : il lui semblait qu'une personne armée de pinces délicates tiraillait sur son cerveau, pour en extirper par-ci par-là une seconde de lucidité. Si cette sensation s'aggravait il craignait fort de perdre l'équilibre et de tomber : en tout cas, chaque élancement le laissait un peu plus mal à son aise. Buxton aussi devait se sentir mal en point. Le capitaine se tourna vers lui :

« Vous feriez mieux d'aller vous reposer un peu. »

Buxton alla dans la timonerie, cala ses pieds contre l'habitacle, et son dos contre la paroi ; il se retint à la roue impuissante, et laissa retomber son menton sur sa poitrine.

Dix minutes plus tard il se réveilla, pour voir une vague surplombante se pencher au-dessus de lui, comme un arbre. En moins de rien il fut hors de sa retraite, en train de dégringoler sur le pont : criant à tout le monde de mettre les ceintures de sauvetage, parce que le bateau allait couler.

Ceux qui, dans le vacarme ininterrompu, ne l'entendirent pas, le comprirent tout de même.

Les pilotins le virent couper ses jambes de pantalons au-dessus du genou, pour mieux nager, et ils l'imitèrent.

La mer était épouvantable, pire que jamais. On voyait bien qu'on n'était pas en eau profonde : les vagues dont le fond est libre ne se cabrent pas si follement car une vague, pourvue d'un sommet, n'est pas dépourvue de base, comme on pourrait le croire au premier abord : sa forme et sa force existent aussi bien au-dessous qu'au-dessus de l'eau ; et lorsqu'elle est contrariée dans son élan, forcément il faut qu'elle déferle.

Le capitaine donna l'ordre de jeter la sonde, ce qui fut fait ; mais la sonde était entraînée, de biais, presque au ras de l'eau. Soixante toises, révéla-t-elle. Mais voyons, c'était absurde ! On n'avait pas ici soixante toises de fond. On devait être sur un banc. Lequel ? On ne pou-

vait que faire des hypothèses. Peut-être était-ce Serrana ; peut-être Serranilla ? En tout cas, comment savoir quel était le niveau normal de l'eau ? Près du centre d'un tel tourbillon, l'Océan devait se soulever, et former un énorme nœud, un froncement, au sommet duquel était perché l'*Archimède*. Qui sait ? peut-être en temps normal était-on ici sur la terre ferme ! Sur une caye, sur une île ; et eux, qui avaient la chance de passer dessus sans toucher, et qui se plaignaient de ce que la mer était dure !

Chaque lame avait, en vérité, la dimension et presque l'aspect d'un arbre — d'arbres énormes lancés au galop, se houspillant et se réduisant mutuellement en lambeaux, avec l'acharnement de ces enfants qui, au jeu des Rois et Reines, jouent à se fustiger à coup de brins de plantain.

Quelques-unes de ces lames s'abattant sur le pont, dont les écoutilles étaient de nouveau béantes, auraient vite fait de remplir le bateau ; et alors, il coulerait. Allez, allez ! Coupez vos jambes de pantalons, mettez vos ceintures de sauvetage ! Nous verrons bien comment vous vous en tirerez, de vos prouesses natatoires, au milieu de vagues pareilles ! Des lames qui vous tombent dessus de soixante-dix pieds de hauteur, avec un poids de cinq cents tonnes ! Et de quel côté pensez-vous aller, au nom du Christ ?

Une première lame s'était abattue, couvrant le pont tout entier, absolument comme un grand chêne qui s'effondre. Encore quelques-unes comme celle-ci, et cela suffirait pour perdre l'*Archimède*.

C'est justement alors qu'il en survint une autre, gigantesque. Elle s'abattit exactement au-dessus de l'orifice de la cheminée. Il devait faire encore très chaud là-dedans, car elle en rejaillit plus vite qu'elle n'y était entrée : rugissante, et noire de suie. En voyant cette vapeur, cette suie : « Au feu ! » se mirent à crier les hommes du pont. Mac Donald crut que quelque idiot avait essayé de rallumer la chaudière auxiliaire, et réellement, cette fois, pro-

voqué le sinistre. En les entendant crier : « Au feu ! » Buxton pensa aux barils d'alcool emmagasinés dans le gaillard d'avant : la seule denrée inflammable, hélas ! qui restât sur le cargo, à présent que tout le reste était trempé... mais quelle bêtise ! L'alcool ne dégagerait pas cette suie, cette noire fumée : à peine allumée, sa flamme monterait en rugissant jusqu'au ciel. Quelle bêtise de se figurer que l'alcool peut brûler de cette façon-là !

« Je dois être en train de perdre la tête. »

Il se mit donc à consacrer son attention à cette question primordiale : ne pas perdre la tête ; et en un rien de temps, il eut retrouvé sa lucidité et son sang-froid. Il regarda les vagues monstrueuses, ses jambes de pantalons si bêtement coupées, son absurde ceinture de sauvetage : et se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

Voilà ce qui arrive quand on se laisse aller à dormir, pensa-t-il.

De l'huile : il n'y avait plus d'autre ressource que de répandre de l'huile. Et vivement.

Aux deux extrémités du bateau se trouvaient les sentines : à l'avant, celles des chauffeurs et des matelots ; à l'arrière, celles destinées aux pèlerins : bâbord, côté des hommes ; tribord, côté des femmes. Les navires devraient posséder des aménagements spéciaux pour pouvoir projeter, avec la pompe à bras, de l'huile sur les eaux agitées ; mais ces aménagements n'existent pas, et les tuyaux de descente des sentines sont ce qui s'en rapproche le plus. Le seul ennui, c'est la chicane extérieure, qui empêche l'huile de descendre directement dans la mer.

Tout en haut de la chambre des machines, près de la porte, il y avait un réservoir de lubréfiant. Le capitaine le fit ouvrir, l'accès en était facile ; et les mécaniciens chinois remplirent cinq barils, contenant chacun cinq gallons, soit environ vingt-cinq litres, et firent rouler ces barils jusqu'à la partie découverte du pont, à l'avant et à

l'arrière. Ils ne consentirent pas à s'aventurer plus loin : les officiers du pont durent continuer le travail.

Watchett fut désigné pour les sentines d'avant.

C'est à ce moment que le jeune Bennett reparut, frais et dispos : un garçon mince, pas très vigoureux ; aussi l'envoya-t-on à l'arrière, dans la sentine des femmes, pour répandre l'huile, tandis que Buxton et Philipps, l'autre pilotin, plus résistant, se chargeraient de ravitailler l'arrière et l'avant. Bennett fut muni d'un paquet d'étoupe, à employer comme tampon, afin de régler la descente de l'huile, lentement et régulièrement, goutte à goutte, au lieu de la laisser se précipiter et former en pure perte une seule énorme flaque. En effet, pour calmer une mer agitée, il ne faut qu'une très petite quantité de lubréfiant ; même sur un aussi grand bâtiment que l'*Archimède*, un baril devait bien durer une heure ou deux.

Bennett prit son élan, et parvint à gagner le vaste emplacement de fer compartimenté, avec sa longue rangée de places pour s'accroupir. Un baril d'huile fut introduit derrière lui, et la porte de fer se referma hermétiquement. Il faisait noir comme dans un four, l'air était imprégné d'une odeur de citronnelle (les huiles essentielles ayant été entreposées là, pour éviter qu'elles n'infectassent la cale). L'inclinaison du bateau à tribord avait amené la sentine presque au niveau de la mer : un coup de roulis fit refluer l'eau tout le long du dalot de mer, et gargouillant comme au sortir d'une baignoire gigantesque, elle monta en tourbillonnant jusqu'aux genoux du pilotin. Épouvanté, il se précipita vers la porte, mais elle résista : la fermeture, à l'extérieur, était à contrepoids, et l'angle actuel du bateau maintenait le loquet dans la position fermée ; il était impossible de le bouger du dedans. L'*Archimède* n'aurait qu'à rouler un peu plus, la chambre se remplirait ; et lui, lui Bennett, serait noyé. Il arrive que des mineurs, dans un accident de mine, soient sauvés de la noyade par la pression de l'air : s'ils se

réfugient tout au fond de quelque galerie montante, l'eau ne peut pas arriver jusqu'à eux, parce que l'air qui ne trouve pas d'issue lui fait équilibre et l'en empêche. Mais les sentines sont ventilées, comme il se doit, et selon des règles strictes ; en vérité, comprises de manière à noyer toute personne qui s'y trouve emprisonnée, comme une souris prise au piège.

Enfin, n'importe ; pour le moment, l'eau ne semblait pas vouloir dépasser les genoux de Bennett, et seulement de loin en loin les atteignait. Il se mit donc à l'ouvrage. Fixa son tampon d'étoupe, ouvrit le baril, commença de répandre le liquide. Il ne pouvait pas dire si cela servait à quelque chose : seuls, les types qui étaient restés dehors le savaient.

Les types qui étaient restés dehors purent le constater : l'huile produisit un effet magique. Une mince pellicule — de quelques atomes d'épaisseur — une fois étalée vous fait tenir tranquilles des millions de tonnes d'eau. Des montagnes liquides, hautes comme des tours, se précipitaient sur le vaisseau, telles des cathédrales en démence ; et alors l'huile s'étalait : les vagues s'arrondissaient, elles s'aplanissaient, s'effaçaient, inoffensives comme un sein de femme. Ou si même elles se brisaient, n'étaient plus qu'une eau impuissante et morte.

En une heure et demie le baril de Bennett fut vide ; et personne ne pensa à lui en apporter un autre. Personne, car à ce moment-là, c'était impossible. La tempête en était venue au comble de la fureur. Un individu qui a les mains libres peut encore franchir, d'un bond formidable, un pont découvert ; mais pas quand il transporte un baril d'huile. Aussi les mécaniciens avaient-ils pris le parti d'en verser par-dessus bord, du milieu du navire, par seaux. Procédé ruineux, pensaient-ils, mais qui valait mieux que rien.

Ruineux, en effet, et bien moins efficace. Très vite *s'imposa* la nécessité de ravitailler Bennett, d'une façon

ou d'une autre. Buxton et Phillips consentirent à tenter la chance, et se tinrent prêts à saisir au vol l'occasion de passer : ce qui semblait du reste impossible. Lorsque le second prit son élan, Phillips regardait d'un autre côté ; quand il se retourna, Buxton avait disparu.

Disparu ? par-dessus bord, c'était fatal. Phillips lâcha son baril, et courut vers le carré. « Le second est passé par-dessus bord ! » hurla-t-il à la porte. Les quelques officiers mécaniciens présents écoutèrent avec politesse, mais sans consternation. Alors il fit demi-tour, reprit son baril et s'élança vers la dunette : c'était une obligation, puisque désormais il était seul à pouvoir le faire, mais il n'espérait guère s'en tirer.

Il s'en tira, cependant, et d'une poussée violente, ouvrit la porte de la sentine. Buxton s'écroula sur lui. Il en était sûr, pourtant, que le premier lieutenant était noyé ! l'émotion de le voir vivant faillit envoyer pour de bon le jeune garçon par-dessus bord.

Bennett avait maintenant deux barils : de quoi travailler presque jusqu'au soir. Il reprit sa besogne.

Tirer gloire de ce que l'on fait, et vouloir le faire parfaitement, c'est une chose bien humaine ; la gloire de perfectionner les moyens, et non pas simplement le désir d'aboutir, c'est un des ressorts principaux de toute entreprise difficile. Chez les artistes et les poètes, on trouve cela naturel ; on arrive aussi à le comprendre chez un habile artisan — un charpentier — ou chez un marin. Mais, en réalité, tout le monde ou presque l'éprouve — peu importe l'occupation. Le boueux est fier de la qualité des ordures qu'il ramasse. On pourrait croire que le travail de Bennett — faire couler de l'huile goutte à goutte par le trou d'une sentine à demi-submergée — lui paraissait monotone ? Pas le moins du monde. A mesure que les heures passaient, sa technique s'améliorait. Et ce progrès même était fascinant. Savoir au juste quelle quantité d'huile il fallait verser à la fois. Savoir jusqu'à

quelle hauteur, et avec quelle fréquence, il fallait remonter le tampon, pour le passage du liquide. Savoir exactement à quoi se cramponner, quand l'eau montait. Vous auriez cru que cela finirait par l'ennuyer ? Non : et le fait, c'est que ce garçon resta inébranlable à son poste, occupé à verser son huile, sans nourriture ni repos, pendant vingt heures d'affilée — jusqu'au samedi après-midi : et bien qu'à la fin il fût épuisé de fatigue au point de rêver tout éveillé, jamais il ne s'ennuya.

Il se croyait la plupart du temps dans une salle de conférences, où un morne conférencier ronronnait tout un discours sur l'art de répandre l'huile. Quelquefois, c'était lui-même qui était le conférencier : il exposait, en périodes élégantes, l'Art complet du Verseur d'huile, l'attaque, la façon de parer, la riposte, tandis qu'un auditoire extasié d'étudiants notait à la hâte les divisions, les subdivisions *a* et *b*, les annexes et les exceptions de son exposé.

Un soubresaut de sa pensée, et il se découvrait en train de faire réellement ce qu'il se croyait en train d'expliquer. Et alors une lente glissade de sa conscience le ramenait au moment précis où il se croyait en train d'expliquer ce qu'il était en train de faire.

Jamais, durant la totalité de ces vingt heures, il ne lui vint à l'idée d'abandonner son travail. Distinguer entre un héros et un artiste, c'est très difficile, parfois ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Bennett, en répandant son huile, sauva le bateau ce vendredi-là. C'est la ténacité de Bennett à l'arrière, et celle de Watchett à l'avant, qui rendirent l'expédient de l'huile si efficace. Cela ne fait aucun doute.

II

Peut-être était-il regrettable, en somme, d'avoir fait monter sur le pont les Chinois des machines. En bas, ils étaient bien tranquilles ; mais maintenant ils pouvaient

voir à quel point tout allait mal. Cela ne leur valait rien. Aussi ne tardèrent-ils pas à refuser de charrier l'huile même jusqu'au château-milieu, c'est-à-dire encore à l'abri. Ils ne tombèrent pas, comme les Chinois du pont, dans un état comateux ; mais ils se montrèrent assez disposés à faire du vilain. Ce n'était pas pour un travail pareil qu'ils avaient signé leur engagement. Si c'était ça qu'on s'attendait à leur voir faire, on aurait dû les prévenir. En les fourrant dans une pareille tempête, sans les avoir avertis, les Anglais avaient rompu le contrat : c'était aussi mal que de leur avoir menti. Tout cela, s'ajoutant à la question capitale de la nourriture (car ils commençaient à avoir très faim), c'était plus qu'ils ne devaient et ne pouvaient supporter. Ils ne manifestaient pas beaucoup ; mais tous, sans exception, étaient prêts à faire un sérieux grabuge, si la moindre étincelle mettait le feu aux poudres.

Non seulement M. Mac Donald était d'une grande sensibilité à l'égard de ses machines ; mais il était plus sensible encore en ce qui concernait ses hommes. Il s'aperçut tout de suite qu'il ne pouvait plus avoir confiance en eux. Cela ne lui fit pas de bien, à lui non plus. Il se mit à pivoter sur lui-même, brusquement, avec un éclair soudain dans ses yeux brûlants et rouges, comme s'il s'attendait à trouver à chaque instant un Chinois derrière son dos. Soutar, de son côté, était exaspéré. Il voyait que M. Mac Donald était inquiet, nerveux ; et cela l'irritait. Si les Chinois causaient des embêtements, le chef ne pouvait donc pas les boucler ? Ah ! bon Dieu, s'il avait le droit d'agir à sa place ! A quoi ça servait, de se laisser démonter comme ça ? Avoir *peur*, de ces gens-là ?

Deux Chinois au visage durci et mécontent se trouvèrent sur son passage. D'une bizarre voix de fausset, il leur lança un juron, accompagné d'un coup de pied — et les manqua. Ils filèrent. Mais M. Mac Donald, qui avait vu la scène, se tourna vers Soutar.

« Si vous n'avez pas confiance en eux, monsieur Soutar, dit-il, vous n'pourriez pas vous dominer, quand même, et ne rien dire ? »

Pas confiance, pas confiance ! Et pourquoi aurait-il eu confiance, quand le chef étalait une terreur abjecte ?

Une âpre colère surgit entre les deux hommes, qui se dévisageaient d'un œil étincelant : Mac Donald, la moitié de sa moustache grise brûlée, les yeux bordés de rouge et injectés de sang ; Soutar, le visage flasque et blême, fermé à bloc, noirâtre comme si de l'encre coulait dans ses veines, et ses maigres cils à peu près disparus sous ses paupières gonflées.

C'est alors que Gaston s'adressa tranquillement au premier officier mécanicien :

« J'ai découvert de l'eau, Monsieur, dit-il ; pas des flottes, mais de quoi s'humecter le gosier. »

De l'eau ! Pour la première fois depuis trente-six heures ! Rien que d'en entendre parler, on sentait ses glandes salivaires se contracter douloureusement.

« J'ai eu l'idée de dévisser les valves des treuils, expliqua Gaston. Il s'y condense toujours un peu d'eau : une tasse ou deux. »

Cela se pouvait, évidemment, à cause du refroidissement de la vapeur qui naguère les actionnait.

Il fallait s'occuper de cela tout de suite. On recueillit donc l'eau des treuils avec la scrupuleuse attention des chercheurs d'or dans les sables. Tout le monde eut de quoi s'humecter les lèvres. Tout le monde, excepté Watchett, qui versait de l'huile à l'avant, et Bennett qui versait de l'huile à l'arrière. Personne ne pensa à eux.

La nuit arriva : l'obscurité, une fois de plus, cessa d'être blanche et devint noire. La mer était encore follement agitée.

CHAPITRE VIII

I

La nuit suivante fut de celles qu'on n'oublie pas ; et en même temps de celles qu'on ne se rappelle jamais bien. Dick Watchett avait moins de peine que Bennett à se tenir éveillé : comme il n'avait pas dormi du tout, la couche protectrice de sa vigilance était encore intacte. Mais sous d'autres rapports sa situation était pire. Le gaillard d'avant était plus malmené que la poupe. Des lames plus fortes, portées par le vent, l'assaillaient. De plus, Watchett était dans une sentine encore récemment en usage. Du moins n'était-il pas prisonnier, comme Bennett ; sa porte avait été arrachée d'un coup.

Il avait mal à la tête ; et sa langue, au lieu d'être plate et humide dans sa bouche, lui semblait toute ronde et sèche. Par suite, elle ne cessait de chercher passage entre ses lèvres, s'amincissant à la manière d'un coin. Mais elle n'y parvenait pas, et chaque fois restait collée comme s'il avait eu la bouche enduite de la plus tenace des colles : il lui fallait alors la libérer avec précaution, sous peine d'emporter le morceau.

« Vous comprenez, disait-il à Sukie, il faut que je fasse attention. Une fois qu'elle aura réellement trouvé moyen d'adhérer, ma langue, elle arrachera tout. Il faut manœuvrer doucement, d'arrière en avant, d'avant en arrière — ça la décolle, et alors j'arrive à la rentrer.

Sukie ne répondait pas ; et pourtant, vrai, cela aurait dû l'intéresser. Elle regardait au delà de lui, tout en fredonnant un petit air. Elle restait indifférente. Aussi, par un effort d'esprit, il l'écarta de sa route : il l'écarta d'environ quatre pieds, un peu sur la gauche. Là, elle n'avait rien pour s'asseoir ; mais elle s'assit tout de même, car il la vit installée à l'entrée d'une grotte toute remplie de fougères. Alors, avec un frisson de plaisir, il ramassa son

baril d'huile, et pénétra dans la grotte, répandant son huile, tout en avançant (pour retrouver son chemin, se disait-il en lui-même).

« Vous comprenez, reprit-il, en la retrouvant quelque cent mètres plus loin, au fond de la grotte, l'huile qui est dans ce baril, je suis chargé de la répandre.

— Sûr ! » dit Sukie, et se penchant vers lui, elle le regarda dans les yeux, de tout près, approchant de lui son beau regard froid, jusqu'à toucher ses paupières, ses pauvres paupières gonflées et toutes brûlées par le sel.

« Ah ! pour sûr ! » répéta-t-elle ; et faisant demi-tour, elle s'éloigna en sautillant, en sautillant sur ses longs pieds démesurément allongés, pliant et dépliant nerveusement ses oreilles. Alors il saisit le paquet d'étoupe, au fond de la grotte, et le souleva, laissant couler, cette fois-ci, une quantité d'huile d'un seul coup.

« Il faut que je prenne garde, pensa-t-il. Mon baril sera trop vite fini si je continue de ce train-là. »

Mais le baril n'était encore qu'à moitié vide ; et justement Buxton et Phillips arrivaient avec deux nouveaux barils. . . . .

II

La route qui va de la ville à la gare de Fakenham longe une prairie bordée de saules. Une fois passés les saules, il y a une imprimerie ; puis, la ville.

Sur la place du marché se trouve une pharmacie ; et le pharmacien est un de ces types établis depuis longtemps, qui connaissent les vieux noms des drogues. Celui-ci, par exemple, sait que le *Sal prunella* n'est que du salpêtre privé de son eau. Et ce genre de savoir peut être utile : car la mère de Dick ayant découvert par hasard un vieux livre de recettes culinaires, écrites de mains différentes, mais datant toutes d'au moins deux cents ans, voulut en essayer une, et préparer des jambons de Westphalie à

la façon de Mrs. Estrigge. Elle recopia donc sur un bout de papier les noms bizarres des ingrédients nécessaires, et envoya Dick, à bicyclette, les chercher chez le pharmacien.

Il était trop heureux, Dick, à cette époque, d'avoir une bonne raison de sortir sa machine : car c'était la première, et toute neuve, encore. Grand-père avait toujours refusé de lui en donner une avant ses onze ans, parce que cela pourrait fatiguer son cœur ; mais depuis l'âge de cinq ans il en avait toujours eu une envie folle.

Plus tard, des années après la mort de son bon papa, Dick avait découvert, au fond d'un hangar, son antique vélocipède. La peinture verte était encore de premier ordre. Mais les bandages étaient défunts. Ils consistaient en longues et minces lanières de caoutchouc — comme celles qu'on voit aux voitures d'enfant — qui s'étaient beaucoup distendues et tombaient au premier mouvement. Dick fut obligé de les rattacher aux roues par des fils de fer.

Mais quand il essaya de se servir de cet outil, il s'aperçut que c'était presque impossible ; il pénétra en zig-zag, et non sans contusions, dans l'arrière-cour. Miséricorde ! et c'était là-dessus que grand-père jadis avait parcouru tout le pays ! Tout en se frottant les tibias, Dick réfléchissait et se disait qu'après tout, le vieillard n'avait pas toujours été vieux ; qu'il devait même avoir été, autrefois, leste et agile, comme son petit-fils aujourd'hui. Il décida de mater la machine.

Cela représentait un long et secret apprentissage ; à la fin, bien entendu, il réussit.

Vint le jour du match de cricket, où tout le monde était très excité, et très enclin aux improvisations drolatiques. Dick fit un saut jusque chez lui et revêtit le vieil accoutrement ultra-démodé de son grand-père défunt. Ensuite, il sortit le vélocipède, et ne tarda pas à l'utiliser pour exécuter un intermède véritablement comique : prenant

des attitudes burlesques, il fit, perché dessus, le tour de la place du Marché, tandis que les deux équipes applaudissaient et se tordaient. Il se considérait comme un type épatant : ce qu'il avait pu les faire rire ! Mais il se sentit bien moins épatant, un instant après, lorsqu'il s'aperçut que sa mère était présente, et le regardait tourner en ridicule le cher vieux papa qu'elle avait aimé, et qui avait toujours eu tant de tendresse pour son petit-fils. Ce ne fut pas un moment agréable.

Presque aussi affreux que cet autre jour, où il crut qu'elle l'avait entendu se vanter de ce qu'il avait fait à la Sainte Communion. Il était en train de raconter que le dimanche précédent, il avait bu tout le vin à lui seul, le recteur tirant sur la Sainte Coupe, et lui s'y cramponnant. Ce n'était pas vrai ; en réalité, il se comportait toujours avec décence à l'église, et il était très pieux et très croyant — particulièrement en ce qui concerne la présence du Saint-Esprit dans la Sainte Communion. Mais à ce moment-là, il se vantait, dans une minute d'égarement, pour éblouir les méchants gamins qui l'écoutaient — et tout à coup, en se retournant, il avait vu sa mère derrière lui. Que faire ? Peut-être n'avait-elle rien entendu ? Il ne pouvait donc pas la prendre à part, et lui confesser son mensonge. Il était obligé d'attendre qu'elle fît le premier pas. Mais elle n'en fit aucun : elle ne reparla jamais de l'affaire. Est-ce donc qu'elle ne l'avait pas entendu ? ou qu'elle avait été trop choquée pour pouvoir aborder le sujet ? Cette incertitude eut pour résultat de l'éloigner d'elle, et pour la première fois il verrouilla sa porte, pendant qu'il prenait son bain.

L'année de leur Confirmation, la plupart des garçons inclinent vers une dévotion décente. Celle de Dick dépassa vraiment la moyenne. C'était le résultat de ses expériences enfantines. Il avait découvert, en effet, quand il était encore tout petit, que lorsqu'il priait pour obtenir quelque chose dont il avait bien, bien envie,

presque toujours il était exaucé. Ou bien, s'il ne devait pas l'être, Dieu ne le laissait pas dans l'incertitude : il l'avertissait tout de suite, au moment même de sa prière — mais en général, il l'exauçait. Et lui, de son côté, n'adressait jamais à Dieu de requêtes par trop déraisonnables — il ne demandait pas, par exemple, une bicyclette prématurée, Dieu et son grand-père ayant trop de côtés communs. Il considérait Dieu, somme toute, comme un excellent copain, toujours prêt, toujours présent, quand on l'appelait au secours, dans les sombres circonstances et les escaliers obscurs.

Je ne veux pas dire que cet enfant vivait sans cesse en étroite communion avec Dieu ; n'éprouvait jamais de doutes, n'avait jamais de moments où l'image divine s'affaiblissait en lui. Les enfants n'ont une croyance implicite que dans ce qu'ils ont tiré de toutes pièces de leur imagination : un camarade de jeu supposé, un lion dans les bosquets du jardin. Toute existence, celle de Dieu par exemple, dont la notion leur vient du dehors, ne peut être à leurs yeux que plus incertaine. Sa mère lui avait affirmé que Dieu existe ; et la parole de sa mère était confirmée par le témoignage de ses propres prières, exaucées toutes, et de cette présence perçue dans l'ombre. Mais une preuve, ce n'est pas la même chose qu'une expérience directe. Dieu ne peut pas être aussi réel, pour un enfant, qu'une bicyclette imaginaire.

Mais avec le temps, ces alternatives de foi et de doute en arrivèrent au point décisif. Ce fut à propos de sa montre. Il avait alors dix ans, et était externe. Il allait tout seul en classe. Une partie du trajet se faisait par un chemin privé, barré, au bout, d'une perche fixée à deux supports, afin d'empêcher la circulation des voitures. Dick avait l'habitude d'utiliser cette barre, à l'aller et au retour, pour faire quelques minutes de gymnastique. Avant d'exécuter ses rétablissements, il déposait soigneusement sa montre à terre.

Un soir, en se couchant, il s'aperçut qu'il ne l'avait pas dans son gousset. Comme à la lueur d'un éclair, il se rappela qu'en revenant de l'école, l'après-midi, il ne l'avait pas ramassée après sa séance de gymnastique : il y avait de cela des heures. Il passait beaucoup de monde sur ce chemin : impossible de croire que la montre n'était pas déjà découverte, et empochée. Et pourtant... Mais était-ce la peine d'essayer ? Il se leva, et se mit à genoux au pied de son lit.

Avant de parler de la montre, il avoua franchement à Dieu qu'à plusieurs reprises, ces temps derniers, il en était venu à douter même de son existence. Il avait besoin d'être fixé. Le cas présent allait servir de pierre de touche.

Je vous ai déjà dit qu'un scrupule religieux avait toujours empêché l'enfant de demander quelque chose de trop difficile, quelque chose qui eût l'air d'être un miracle. Si bien que le succès de toutes ses prières pouvait n'être qu'une coïncidence. Mais cette fois-ci ce serait tout différent : il allait demander quelque chose de vraiment miraculeux, puisque sa prière aurait à agir à reculons. Il allait demander à Dieu de veiller sur sa montre durant toutes ces heures déjà passées ! Comme vérification, c'était vraiment parfait ; d'ailleurs, il était prêt à faire une promesse. Si Dieu, contre toute vraisemblance, voulait bien veiller sur sa montre, la cacher à tous les regards passés, présents et futurs, de façon qu'il la retrouvât le lendemain à la même place en allant à l'école — eh ! bien, lui, il consentait à faire une promesse irrévocable : celle de ne plus jamais douter, jamais de sa vie, de l'existence de Dieu. Telle fut sa prière.

Le lendemain matin, il retrouva sa montre, au bord du chemin, à l'endroit même où il l'avait mise. De sorte que désormais il fut engagé, pour le reste de ses jours, à croire en Dieu.

Il est assez étonnant qu'ayant accompli par la prière un miracle, il ne cherchât jamais à en susciter un autre.

Mais le même scrupule religieux continuait à le retenir. Ce miracle, c'était un miracle spécial, nécessaire pour affermir sa foi. D'autres à la suite — si certain qu'il fût de pouvoir les obtenir par la prière — ne se justifieraient pas. Je passe sur diverses tentations, comme celle qui lui vint un jour où toute la classe était claquemurée à cause du mauvais temps, de se mettre à voler lentement d'un bout à l'autre de la salle d'étude. C'était une tentation nettement répréhensible : donc il était facile d'y résister. Mais il en vint une autre, où la résistance fut plus difficile.

Un jour, en sortant de la poste, précédant sa mère de quelque peu, il se trouva tout près d'une sorte de chariot, plat comme une table, sur lequel une petite fille était étendue, enveloppée comme dans un lit. Il l'avait déjà aperçue de loin, quand on la promenait dans la rue ; et sa mère lui avait dit qu'elle avait une maladie de la colonne vertébrale, et qu'elle ne pourrait jamais marcher, ni s'asseoir ; mais il ne s'était pas encore trouvé si près d'elle. Elle avait le visage pâle et moite, et un air assez distant.

Subitement, il fut envahi tout entier par une seule pensée. Il n'avait qu'à étendre la main et à la toucher, et elle serait guérie. Il leva la main, se préparant à la tendre vers elle. Et alors le scrupule parla. Cette chose-là, il pouvait la faire ; mais il n'avait pas le droit de la faire. Et le scrupule ne fut pas seul à parler. S'il guérissait la malade, que se passerait-il ensuite ? Un petit garçon, qui, un beau jour, dans une rue remplie de gens, a accompli un miracle, ne peut pas tourner le dos, s'en aller, et reprendre la vie des autres petits garçons. Plus de bonbons, plus de flèches en papier garnies d'encre. Désormais, il serait un être à part, condamné à la plus parfaite sainteté, obligé de se consacrer au salut du monde. Il n'y a pas que le Démon qui achète les âmes. Si Dieu lui accordait ce miracle, son âme en serait le prix, serait vendue à Dieu ; et tous ses

instants à venir, voués à se consumer dans les ardeurs de la dévotion.

Pourrait-il vider ce calice ?

Il abaissa la main, et poursuivit sa route, le cœur bien gros, car il savait qu'il abandonnait la petite fille à des années de souffrance : et, pour finir, à la mort. Peut-être qu'il faisait bien ; mais il était une espèce de meurtrier, et il le savait.

Et si elle se doutait de sa puissance ! si elle savait qu'il refusait délibérément de la sauver !

Mais sa mère l'avait rejoint. Elle allait maintenant chez la marchande de journaux, où elle lui acheta un quart de ces bonbons à la liqueur qu'il préférait à tous les autres.

III

Cette promesse qu'il avait faite à Dieu semblait assez facile à tenir, pour un enfant de dix ans. Mais le malheur, c'est que Dick ne resta pas éternellement âgé de dix ans ; il grandit. A mesure qu'on se développe, il semble que l'idée que l'on se fait de Dieu doive se développer aussi. Mais ce que Dick, bien entendu, n'avait pas pu prévoir, c'est que le Dieu auquel il promettait de croire à jamais était le Dieu d'un enfant.

Lorsqu'à l'âge de quinze ans, il se prépara à la Confirmation, la notion de Dieu qui lui fut alors présentée comme article de foi était toute nouvelle pour lui : une sorte d'Omnipotence impersonnelle, qui ne s'immisçait pas dans la science humaine (non que Dieu en fût incapable, mais parce qu'il était au-dessus de cela, et trouvait que c'était à nous d'apprendre les lois de Boyle, et le reste) ; une sorte de Perfection vague et sans limites, qui préférait, bien entendu, l'Église d'Angleterre à toutes les autres, mais qui, à défaut, admettait aussi les Éléments supérieurs de toutes les religions (en particulier le boud-

dhisme et l'islamisme). Bref, nullement le genre de Dieu auquel on demande de petits services matériels, comme de veiller sur votre montre, ou de vous aider à gagner un match de football. En somme, un Dieu tout à fait différent. Et — c'est là que gît la difficulté — un Dieu qui n'était *plus* celui auquel il s'était engagé à croire, parce qu'il n'était pas celui dont l'existence s'était un jour si nettement affirmée, par un témoignage inoubliable.

Que pouvait-il donc faire ? Tout le monde semblait convaincu qu'il lui était impossible, à son âge, de croire encore au Dieu de ses jeunes années. Une semblable foi, c'était très bon pour un mioche, mais ce n'était pas du tout ce qu'il faut à un jeune garçon intelligent et instruit. En vérité, s'il prétendait en rester là toute sa vie, les personnes les plus religieuses — à commencer par le bon vieillard dont il suivait l'enseignement — le désapprouveraient tout à fait, et considéreraient comme une des formes les plus grossières, pour ne pas dire les plus blâmables, de la superstition, sa persistance à croire que Dieu était son allié. Dieu, disait-on, n'est l'allié de personne.

Oui... évidemment : on devait savoir tout ça mieux que lui. Et contre son instinct, il s'efforçait consciencieusement de croire ce qu'on lui enseignait ; de croire à ce Dieu nouveau, à qui l'on ne pouvait décemment demander, semblait-il, que la Grâce. Il n'implorait donc que la Grâce. Mais il obtenait peu de résultats.

IV

Il faisait noir. Il y avait maintenant dix heures que Dick répandait de l'huile, et il en était malade. Il travaillait d'une manière automatique, qui n'absorbait pas sa pensée. Et cette pensée se fixait sur les minces plaques d'acier qui seules le séparaient de la fureur des flots. De nouveau, il avait peur. Quelle épaisse outrecuidance, tout

de même, que de construire des vaisseaux, et de considérer comme certain qu'ils vont flotter, quand bien même ils seraient perchés sur des milles et des milles carrés d'eau de mer ! C'est uniquement, on le sait, une question de pesanteur. On dit que le poids d'un vaisseau fait exactement équilibre au poids du volume d'eau qu'il déplace. Mais dans l'esprit de Dick, en proie pour le moment à un tel vertige, l'équilibre à lui tout seul cessa de paraître rassurant. L'équilibre, cela se perd. Si, par exemple, le bâtiment devenait plus lourd, ou l'eau plus légère ? Il coulerait comme un caillou. Que les gens sont donc imbéciles, de continuer à construire de grands vaisseaux, et de les envoyer courir les mers ! Se croyant assurés qu'ils vont flotter, parce qu'il y en a un qui a flotté.

En vérité, son imagination délirante ne voyait guère de raisons pour que l'*Archimède* ne renonçât pas à flotter, à n'importe quelle minute de n'importe quel voyage — même en l'absence de toute tempête.

La tempête ? Son esprit se mit à vaciller, et changea de direction. Mais oui, c'était la tempête qui constituait le danger — toute cette histoire d'équilibre n'était que fichaise. Mais la tempête, voilà qui n'est pas de la fichaise. Il crut s'apercevoir soudain que la sentine où il était enfermé changeait de forme. Les cloisons se rapprochaient. Comme le fer se courbe sous les coups du marteau, de même ces parois de fer s'aplatissaient sous le pilonnement de la mer, et commençaient à s'infléchir vers l'intérieur.

Depuis bien des années, Dick n'avait pas prié pour obtenir de Dieu des biens matériels, parce qu'il pensait que c'était mal. Mais dans le secret de son cœur, il croyait toujours qu'en les demandant, il les obtiendrait : seulement, n'est-ce pas, quand on est un homme, on n'a que faire de prier pour obtenir ces choses-là. Car Dieu, tout en vous exauçant, s'arrangerait de manière à ce que ça tournât mal pour vous ; il vous donnerait de bonnes rai-

sons de regretter votre prière. La grâce, et d'une façon générale, le bien-être spirituel, voilà tout ce que l'on est censé avoir à implorer. Mais doux Jésus ! ce n'était pas de bien-être spirituel qu'il avait besoin à cette minute : il avait diantrement besoin de ne pas mourir noyé à vingt et un ans.

Il se mit à genoux, les bras autour d'un pilier de fer, et dans cette sentine de tribord avant, il pria jusqu'à en avoir la sueur au front :

« O mon Dieu, j'ai été bête de me faire marin ! O mon Dieu, fais que je rentre chez moi sain et sauf ! O mon Dieu, je me repens de tout mon cœur des années que j'ai gaspillées, et des choses auxquelles j'ai pensé au lieu de penser à Toi, quand j'étais enfermé dans ma cabine... Ne m'en tiens pas rigueur, ô mon Dieu ! ne me noie pas pour cela. O mon Dieu, je t'en supplie, protège-moi de la mer ! »

Mais des craintes vinrent l'assaillir. A supposer que Dieu le sauvât, lui accordât la seule chose qu'il demandait, cela allait-il tourner contre lui ? Serait-il sauvé de la noyade uniquement pour périr demain dans un incendie, ou pour être pendu ? Comment présenter mieux sa requête ? De vagues réminiscences de son instruction religieuse commencèrent à réapparaître.

« O Seigneur, continua-t-il, comprends ce que je Te demande ; ne me préserve d'être noyé que si c'est d'ores et déjà Ta volonté ; fais en tout cas, si Tu me sauves, que ce ne soit pas pour mon malheur ; et si Tu m'accordes la vie, fais qu'elle soit employée tout entière selon Ton propos, et non comme elle l'a été jusqu'ici. »

C'était apparemment la prière voulue : car à l'instant même, il eut la sensation distincte, et pénétrante comme un dard, d'une promesse toute pareille à celles dont il se souvenait si bien, celle d'avoir, miséricordieusement, la vie sauve.

Pour mieux prier, il écrasa ses paupières sous les articulations de ses doigts. Souffrance presque intolérable,

tant ses yeux étaient irrités et enflammés, ses mains souillées de mazout et de saumure.

V

Ensuite, il se remit à l'ouvrage, et en peu d'instants, l'héroïsme de son rôle commença de lui apparaître : il répandait l'huile du salut, livrant pour son vaisseau un combat singulier contre la fureur déchaînée de l'Océan. Il refaisait clair, à présent, ce devait être le matin : une lueur grisâtre envahissait la sentine. Il était à son poste depuis le début de la précédente après-midi, sans avoir pris aucun repos depuis bientôt vingt-quatre heures. En réalité, il avait été de service, comme les autres, sans répit ni sommeil, depuis quatre jours entiers et quatre nuits (trois, peut-être ?)

Si seulement Sukie le voyait, aujourd'hui ! Pas en grande tenue à boutons de cuivre, comme quand on descend à terre ; pas pareil à un mannequin à la devanture d'un tailleur ; mais opiniâtre et nu, résistant comme l'acier, combattant la tempête avec une force surhumaine, inflexiblement fidèle au devoir. Heure après heure, heure après heure. Infatigable. Sûrement, si elle le voyait ainsi, elle l'aimerait de toute son âme ?

Et encore, je ne sais pas. L'aurait-elle aimé ? Elle avait trouvé assez agréable de s'asseoir sur les genoux de son uniforme de parade, et de se frotter la joue contre sa joue rose et lisse. Aurait-elle réellement préféré s'asseoir sur les genoux de cette souquenille bleue, grasse et humide, la joue contre cette mâchoire endolorie et pas rasée ?

Le visage de Dick n'avait pas acquis, comme il se le figurait, la maigreur, l'austérité, l'aspect léonin qu'on attend de la part d'un héros invincible. Car sur la face d'un héros, l'effet immédiat de l'effort indéfiniment renouvelé est rarement romantique ; plus souvent, on dirait qu'il a une crise de foie. Vous connaissez cette

noble expression de franchise, de sagesse et de ténacité qu'on observe sur le visage d'un grand explorateur ? Cette expression, ce n'est pas dans le désert qu'elle lui est venue. Le désert l'a peut-être fait naître, mais elle ne s'est développée que plus tard, dans la sécurité et le confort. Dans le désert, il avait l'air tantôt brutal, tantôt agité, tantôt effrayé : jamais noble.

Si Sukie avait entendu raconter plus tard cette aventure, sous une forme pittoresque lui permettant de se représenter la scène à sa manière, alors, en vérité elle aurait peut-être été attirée vers Dick. Mais pas si elle avait été présente.

En effet, tirons Dick, pour quelques instants, du lieu et des circonstances où il est et considérons le tel quel. Les effets immédiats de l'héroïsme sont difficiles à distinguer de ceux de l'intempérance. Sans autre guide que son aspect extérieur, on l'aurait probablement pris pour une épave de la vie, un de ces individus pris de boisson qui ont passé la nuit sur un tas d'ordures. Il avait la figure sale, gonflée, boursouflée, un air de faiblesse ; en fait, il était laid et assez abject. Et son odeur, répugnante.

CHAPITRE IX

I

L'*Archimède* avait un grand nombre d'officiers mécaniciens, plus de mécaniciens que d'officiers du pont ; et pour le moment, ils n'avaient que fort peu de chose à faire. Au début de la tempête, ils s'étaient rassemblés dans le carré : mais à mesure que la bataille devenait plus dure, ils en étaient sortis l'un après l'autre, et s'étaient réunis sur le parquet de la machine. Les officiers du pont n'y comprenaient rien ; ils n'arrivaient pas à concevoir pourquoi, alors que le bateau était en péril, les

officiers mécaniciens préféraient se claquemurer en bas, où ils n'avaient aucune chance de salut ; où ils ne s'apercevraient même pas qu'on coulait — si cela devait arriver — avant que ce ne fût chose faite. Les mécaniciens, de leur côté, ne comprenaient pas davantage pourquoi les officiers du pont préféraient rester là haut, exposés presque directement à la tempête.

Je pense qu'en réalité, ils étaient tous guidés par la même raison. Tous désiraient rester dans un endroit familier. Un petit enfant, la nuit, se sent tout à fait tranquille pourvu qu'il soit dans son lit ; il serait plutôt disposé à faire face au lion, du fond de son lit (sans aucune chance de se sauver), qu'à rester nu-pieds près de la porte avec la possibilité de s'enfuir par le corridor, au moment où la bête féroce prendrait son élan.

C'est pour cette raison que les mécaniciens, d'un commun accord, s'étaient groupés près de leurs machines en sommeil ; et de fait, M. Mac Donald ne s'en était jamais éloigné.

Il s'était fait apporter un matelas sur place, mais cela ne signifie pas qu'il y passa une bonne nuit. Il ne put pas fermer l'œil. Je ne veux pas dire simplement qu'il fut incapable de dormir : à la lettre, il ne put fermer les yeux. Il avait l'impression que ses paupières étaient écartées comme par de petits étançons. Il essayait de les rapprocher avec ses doigts, mais elles ne voulaient pas rester jointes ; sitôt libres, elles remontaient tout doucement, laissant à découvert le globe de l'œil.

La plus grande partie de la nuit, il s'efforça de concentrer son esprit sur la question de l'eau, de l'eau qu'il boirait s'il en avait : mais la seule chose qu'il vit — c'était du feu. Des flammes jaillissaient des foyers éteints (comme quand le tirage se renverse) ; et chaque flamme était un Chinois. Des Chinois de feu léchaient ses genoux, essayaient de les envelopper. Des explosions de Chinois sortaient par les portes de tous les foyers ; ou couraient en

bande sur les planchers, en poussant des cris aigus, comme des rats à fond de cale. Certains s'emparaient de longues mèches de coton de rebut, et les entortillaient autour des drosses du gouvernail, les introduisaient dans les rouages des machines, de crainte qu'on ne vînt à s'en resservir ; d'autres, qui volaient trois par trois en bourdonnant, venaient se poser sur les turbines et les engrenages de vitesse, et sortant des tire-bouchons cachés dans leurs pantalons, ils s'en servaient pour extraire les parties vitales du mécanisme, qui devenaient molles et succulentes entre leurs mains ; et ils les dévoraient irrémédiablement.

Ne vous figurez pas que M. Mac Donald était endormi. Je vous ai dit que le pauvre diable ne pouvait même pas fermer les yeux. Il voyait tout cela les yeux ouverts, longtemps après avoir quitté son matelas, et tout en faisant indéfiniment les cent pas. Il en parla à Soutar. Mais Soutar était bien trop énervé pour s'inquiéter de savoir si son supérieur était fou, ou sain d'esprit. Lui aussi avait de la méfiance, et toute la nuit ils continuèrent leur ronde interminable, par précaution contre ce que les Chinois pourraient inventer, dans leur colère et leur perfidie, pour nuire aux machines.

Gaston dormait, d'un sommeil harassé. M. Mac Donald le secoua pour l'éveiller.

« Va me chercher une tasse d'eau », ordonna le chef. Mais quand Gaston se fut rendormi sans répondre, il le laissa tranquille. D'autant plus qu'il apercevait une cascade d'eau potable, jaillissant de l'appareil télégraphique de la chambre des machines. Mais le temps d'en approcher, un Chinois avait tout bu.

M. Mac Donald possédait une petite villa aux abords de Cirencester, où il résidait quand il était en congé ; il possédait également une femme, au visage couperosé, avec des cheveux gris tirés par-devant, et roulés sur un crêpon brunâtre en forme de saucisson. Ce qui ne les empêchait

pas d'avoir trois enfants en âge d'aller à l'école : ils s'étaient mariés tard. Le nuage des Chinois se dissipant, et son esprit redevenant plus lucide, c'est à cela qu'il se mit à penser, et particulièrement à ses trois enfants, son orgueil quand ils revenaient de classe en gambadant, avec de confortables vêtements de dessus, de chauds vêtements de dessous, bien nourris, et persuadés que le monde était fait pour eux ; le visage rayonnant d'inintelligence et de vie sexuelle encore ignorée. Quel sentiment douloureux et profond il avait de leur sécurité, alors que lui, leur père, attendait de couler à pic au fond de l'eau ! Car jamais ils ne comprendraient que le prix de chacun de leurs modestes assortiments de combinaisons d'hiver pure laine représentait une heure de cet enfer. Ils se figuraient que cela ne représentait que de l'argent : mais non, c'était sa vie, et ils la lui suçaient, l'extirpaient de ses vieux os ; et il ne pouvait pas bouger ni se sauver, pas plus que le sol ne se libère des racines enchevêtrées de l'arbre qu'il nourrit.

« J'en vaux dix, pourtant, de ces gosses, » remarqua-t-il soudain, tout haut, avec sentiment.

Mais oui, bien sûr, c'était vrai. Il y avait en lui tellement plus de choses qu'en eux ! Car, en dernière analyse, si l'on veut dire de quoi se compose un individu, on ne peut que mesurer sa mémoire. Plus il a de souvenirs, plus il existe. A ce compte, les vieilles gens ont souvent beaucoup plus d'importance que les jeunes, et ceux-ci, en dépit de toute leur vanité, ne sont que des moucherons. Car sûrement, une personnalité, c'est tout le contenu d'un esprit. Et il y a très peu de chose, en somme, dans notre esprit, en dehors des souvenirs : la mémoire compte pour les neuf dixièmes dans notre intelligence, exactement comme l'eau compte pour les neuf dixièmes dans une méduse.

Tous les vieillards, d'une façon plus ou moins consciente, savent ces choses. M. Mac Donald les savait ; et il

les retournait dans son esprit, tout en arpentant la chambre des machines. Brusquement, une idée imprévue le frappa. La mort était-elle réellement la fin de tout ?

Il avait été toute sa vie un homme religieux ; qui croyait en Dieu ; qui croyait au Péché. Mais croyait-il à une vie future ? Il n'avait jamais pris la peine d'y réfléchir. Il croyait au Ciel et à l'Enfer, naturellement. Mais était-ce là une véritable vie future, ou n'était-ce simplement qu'une façon de parler, comme on parle des Sanctions ? Oui, la question était entièrement nouvelle. Quand son corps descendrait au fond de la mer, son âme l'abandonnerait-elle, pour remonter comme une bulle à la surface des eaux ? Son âme, mais non pas une âme impersonnelle — mais lui, lui-même, essentiellement lui, son moi, le seul et unique William Ramsay Mac Donald ? Bon Dieu ! s'il y avait réellement quelque espoir d'une pareille possibilité, les choses n'étaient pas à beaucoup près aussi sombres qu'elles en avaient l'air, il s'en fallait ! Pour la première fois de sa vie, Mac Donald se mit à se demander ce que c'était au juste que le Ciel, au fait.

« Monsieur Soutar, dit-il avec son accent guttural et sourd, lorsque les deux sentinelles se croisèrent, Monsieur Soutar, dites-moi, croyez-vous à une vie future ? »

M. Soutar fit une pause, et réfléchit prudemment avant de répondre.

« Oui-dà », dit-il d'un ton brusque ; et il continua sa ronde.

Mais à la seconde rencontre, c'est lui qui interpella M. Mac Donald.

« Ce n'est pas si aisé que ça à dire : le sujet est bourré de difficultés. C'est à une vie future *personnelle* que vous pensez, à ce que je comprends ? Moi, William Edgar Soutar, et vous, William Ramsay Mac Donald ?

— Certainement, dit M. Mac Donald.

— Une vie future pour tout homme né de la femme ?

— Pour tout chrétien, corrigea M. Mac Donald.

— Eh ! bien, non, je ne vois pas ça ! Sommes-nous prêts à admettre qu'un chrétien, c'est un composé de trois parties : son corps, son esprit, son âme ?

Mac Donald répondit par un grognement.

— Le corps, il meurt ? l'âme, elle survit ?

Mac Donald fit entendre un nouveau grognement.

— Eh ! ben, alors, et l'esprit ? qui n'est ni l'âme, ni le corps. Il est joliment lié au corps, pourtant ! Une maladie corporelle peut anéantir l'esprit. L'esprit, comme le corps, vieillit et décline. La mort du corps, alors, est-ce également celle de l'esprit ?

— Ça peut se soutenir, dit Mac Donald.

— La vie future, dans ce cas-là, ne peut guère être personnelle, voilà une façon de penser : mon âme, privée de mon esprit, ça serait quelque chose de bien mollasse, quelque chose de bien imbécile ; rien de commun avec William Soutar. »

Il reprit ses allées et venues ; pendant une bonne heure, ils restèrent silencieux quand ils se croisaient. Enfin Mac Donald arrêta Soutar, en lui mettant la main sur l'épaule.

« Monsieur Soutar, dit-il, l'esprit humain est soumis à la raison : ce qui dépasse la raison, la raison ne peut le comprendre. P't'être bien que dans l'autre monde, nous rejetterons la raison, comme un gosse qui grandit se débarrasse de ses langes. »

Soutar se dégagea rudement, et continua sa route. C'est seulement quand ils se croisèrent de nouveau qu'il se sentit capable de parler ; et même alors, les mots jaillirent avec colère :

« Le Tout-Puissant nous a donné la Raison, comme la seule parcelle de sa divinité qui soit en nous, et non pour la mépriser ! Homme, tu ne parles pas comme quelqu'un de chez nous ! »

Une fois de plus, ils se dévisagèrent avec une haine apoplectique ; puis passèrent l'un près de l'autre sans se parler, poursuivant leur interminable ronde.

II

Aussitôt qu'il refit clair, le capitaine Edwardes vit avec soulagement qu'on était de nouveau en eau profonde. Cela se reconnaissait à la teinte de la mer, et à l'aspect plus normal des vagues. Néanmoins, il jugea prudent de continuer à verser de l'huile. Car il estimait qu'à l'heure présente, il n'avait pas dû pénétrer, par les écoutilles, moins de mille tonnes de liquide ; et mettant toutes choses bout à bout, il ne croyait pas se tromper en estimant que l'*Archimède* contenait dans ses flancs environ douze cents tonnes d'eau de mer. La marge de sécurité devenait bien petite.

En outre, les grands fonds pourraient bien ne pas durer. Les bancs de Sarrana et de Sarranilla ne sont que les avant-postes sud-est (en comptant Quito Sueno et Baxo Nuevo) d'une longue ligne de bancs et de cayes qui s'étend directement du cap Gracias à Dios, en Amérique centrale, aux côtes de la Jamaïque. Et quand même ces bancs seraient déjà franchis, vers quoi s'en allait-on à la dérive ? Le Canal de Yucatan ne dépasse guère en largeur une cinquantaine de milles. Quel espoir avait-on d'y aboutir, et de gagner ainsi les eaux libres du golfe du Mexique, sans être rejetés par la tempête sur la côte du Yucatan ou sur celle de Cuba ?

Toutefois, c'était voir les choses de trop loin. En gros, pour le moment, où était-on ? Sans doute à deux cent cinquante milles à l'est du cap Gracias, l'*Archimède* entraîné de plus en plus, si la tempête ne diminuait pas, vers les faibles profondeurs ; et elle ne diminuait pas. C'était le quatrième jour qu'elle durait !

De même que les mécaniciens étaient attirés par la chambre des machines, le capitaine Edwardes et M. Buxton se retrouvaient sur la passerelle.

M. Buxton compulsait dans sa tête les chiffres propo-

sés par le capitaine : que l'*Archimède* eût embarqué un millier de tonnes d'eau de mer, et qu'il ne pût en embarquer plus de douze cents, d'accord. Mais ses réflexions le conduisaient à constater un fait assez curieux. L'inclinaison du navire était à présent un petit peu moins accentuée. Cela s'expliquait par le poids de l'eau contenue à fond de cale, poids qui tendait à compenser celui du chargement saturé d'eau placé au-dessus. Mais si dès le début les pompes avaient fonctionné ? C'est l'eau libre qui emplissait le fond du bateau qui aurait été pompée la première. Et rien ne contrebalançant le poids supérieur, l'*Archimède* aurait bel et bien fait la culbute. Quelle erreur c'eût été, que d'avoir trop largement recours aux pompes ! Mais quelle erreur facile à commettre !

Le capitaine, les doigts passés entre son ventre et sa ceinture, était précisément en train de chercher une manière à lui d'arpenter la passerelle. Son menton gris ressemblait à un champ couvert d'éteules, ses joues pendaient ; mais son œil était vif, et brillant comme l'œil d'un oiseau. Buxton remarqua ses pantalons, presque les seuls de tout l'équipage qui ne fussent pas coupés au genou ; et se rappelant que lui-même avait, par son propre exemple, déchaîné cet accoutrement imbécile, il rougit de nouveau dans son for intérieur.

Sur quoi donc reposait la confiance de cet homme ? Voilà ce qui intriguait Buxton.

En présence du danger, peu de gens conservent tous leurs moyens. C'était là une des précieuses qualités du second. Excellent officier dans les heures difficiles, comme en temps de sécurité ; si pénétré de ses fonctions que ni l'une ni l'autre occurrence ne pouvait diminuer ses capacités. Mais tel n'était pas tout à fait le cas du capitaine Edwardes.

La plupart des hommes sont affaiblis par le danger : quand ils agissent sous sa contrainte, ils ressemblent à des coureurs trop chargés : ils se fatiguent vite. Mais il y

en a quelques-uns que le danger exalte au contraire, dont l'esprit et le corps ne peuvent travailler à plein rendement que sous son action stimulante. La plupart des gens, mis à l'improviste en face d'un fusil chargé et sachant qu'il leur faut mentir, mentir instantanément, pour avoir la vie sauve, le font avec moins d'assurance et plus d'hésitation que dans un fumoir. Mais il y en a quelques-uns qui mentiront sur l'heure et avec brio, déployant une faculté d'invention qui ne leur est pas coutumière. Tel était le cas du capitaine. En général, il était bon capitaine ; mais stimulé par le danger... un peu plus que cela.

Buxton avait toujours eu de l'amitié pour lui ; mais il n'avait encore jamais deviné le géant caché dans cet homme.

La chaleur de cœur du second devait être communicative : car au même instant, le capitaine le regarda, et s'arrêta ; il libéra péniblement sa main droite de la tâche de soutenir son abdomen fatigué, qui s'affaissait inconfortablement contre le devant de sa culotte, et saisissant la main de Buxton, il la serra.

« Allez leur dire de continuer, pour l'huile, encore un certain temps », dit-il. Et il le regarda s'éloigner. C'était un lieutenant hors ligne : froid, calme, intrépide... (en sa pensée, Edwardes rédigeait déjà son rapport aux armateurs).

Tandis qu'il gagnait l'arrière, une nouvelle question se posa dans le cerveau de Buxton. Et si la cheminée n'était pas partie, à l'heure où elle était partie ? Et si les haubans avaient résisté au delà de leur force théorique ? On a déjà vu un voilier couché sur le flanc, sans avoir fourni d'autre prise au vent que ses mâts totalement nus. La résistance de l'énorme cheminée aurait été, en proportion, bien supérieure à celle des mâts ! Si elle n'avait, en disparaissant, soulagé le bateau, n'aurait-il pas déjà chaviré ?

Buxton avait déjà constaté, avec horreur, que chaque

tentative pour le salut commun n'avait fait que créer un nouveau danger. Il lui apparaissait maintenant, par contre, que jusqu'à ce moment c'étaient leurs pires désastres qui les avaient sauvés.

III

Heureux, heureux, heureux ! Nom d'un nom ! le capitaine était heureux comme un gosse ! S'il avait su, dès le début, ce que le sort lui réservait, aurait-il pu rester jusqu'au bout aussi heureux, aussi confiant ? Peut-être que non. Peut-être personne n'aurait-il pu supporter pareille prescience. Mais comme il passait, au contraire de l'instant connu à l'instant à connaître, son bonheur ne cessait de le porter.

Le bateau et sa cargaison représentaient environ un million de livres dont il avait à répondre. Plus quatre-vingt vies humaines. C'était l'énormité même de cette responsabilité qui lui rendait le cœur si léger.

IV

A midi, l'on se retrouva au cœur du cyclone. Mais cette fois-ci, sans oiseaux.

Le ciel aussi avait changé. Au lieu d'être d'un noir orageux, il était d'un gris lumineux et uniforme, d'un ton d'argent éblouissant. Mais la chaleur et la ténuité de l'air étaient déprimantes autant que jamais. On se serait volontiers assis pour pleurer, si l'on n'avait eu les yeux si secs.

Pas un être vivant à l'horizon. Pas d'oiseaux. Pas de requins. L'eau prisonnière de l'huile frémissait comme le Styx. Plongeant le regard dans ces ténèbres mouvantes à la surface irisée, Buxton aurait accueilli avec joie le rictus blanc d'un requin, comme preuve que le monde existait encore.

Ils étaient tous réunis sur le pont, même les verseurs d'huile, qui prenaient enfin un instant de repos. On faisait ce qu'on pouvait pour réparer les panneaux d'écoutille. Mais on travaillait comme dans un rêve ; on manquait de courage dans cette atmosphère ; et le bois de charpente commençait à faire défaut.

C'était vraiment bien curieux, quand tant de choses avaient passé en miettes par-dessus bord, que plusieurs bateaux de sauvetage fussent encore intacts. Ces bateaux contiennent d'ordinaire des vivres, une provision de biscuits, de l'eau potable : du moins, cela devrait être. Aussi le capitaine Edwardes envoya-t-il quelques matelots à la découverte, et ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient : des barils de biscuit, et des jarres d'eau.

La chose la plus nécessaire, c'était l'eau. Mais ces jarres, en général, sont bouchées avec des bouchons en bois, qui ont tendance à sécher, laissant du jeu. En cas de forte bousculade, la fermeture saute. C'est ce qui était arrivé. On trouva bon nombre de jarres, mais peu d'eau ; ce qu'il en restait, c'était plus ou moins de la saumure ; il n'y en avait guère de buvable. Ce peu, l'équipage se le partagea, et on passa aux biscuits.

La plupart des barils s'étaient imbibés d'eau de mer, ou avaient éclaté. On en trouva tout de même quelques-uns d'intacts.

M. Mac Donald, roussi et farouche, tournait sur le pont, un biscuit bien inutile dans chaque main. Inutile ?

« C'est très bien pour vous autres jeunes, croassait-il avec fureur. Mais avez-vous jamais essayé de croquer un biscuit avec de fausses dents ? » — Et la faim, dans son ventre vide, tapait à coups redoublés, à coups de marteau.

En bas, dans la chambre froide, il y avait des montagnes de victuailles. De la viande, des œufs, du beurre, de la salade, tout ce que l'on peut désirer. En bas, tout ça, dans le « frigo ». « Faut-il *tenter* de l'ouvrir, Mon-

sieur ? » demanda le premier steward au capitaine. Mais celui-ci répondit que non. Dès que le frigo serait ouvert, tout ce qu'il contenait serait perdu. Tant que les abords seraient inondés, il ne fallait pas l'ouvrir. Bien que de toutes manières, l'électricité faisant défaut, tout ce que contenait l'appareil ne pût manquer de se corrompre, en peu de temps.

Le steward fit donc, pour la onzième fois, le tour de son office, explorant tous les coins et tous les recoins ; et il fit une découverte. Il découvrit une pomme et une orange, et les apporta au capitaine.

Celui-ci entama l'orange, et il en mangea une moitié, avec l'intention de garder l'autre pour le second. Mais une fois qu'il y eût goûté, sa mâchoire fut la plus forte. Il ne put s'arrêter, il mangea l'orange entière. Quand il se rendit compte de ce qu'il avait fait, il alla trouver le second.

Il l'aborda et lui tendit la pomme, et lui dit :

« Monsieur Buxton, je viens de vous jouer un sale tour. Il y avait aussi une orange et je l'ai mangée tout entière. »

(à suivre)

RICHARD HUGHES

traduction de JEAN TALVA

SONGE D'ÉLEUTHÈRE [1]

IX

Solitude au salon. Nuages d'idées.

Féminisme asiatique.

... Quand je songe à ta félicité passée, j'ai pitié de toi. Je te rends donc ta famille, tes amis, tes serviteurs. Ta table sera servie comme jadis. Je t'interdis seulement la guerre et les combats. — Par Zeus, s'écrie Crésus, si tu fais cela, je connaîtrai la vie la plus heureuse qu'on puisse rêver. — Et qui connut jamais une telle vie ? — Ma femme ! Elle a toujours partagé mes biens, mes plaisirs, sans se donner aucune peine pour les atteindre, sans se mêler de guerre ni de batailles...

C'est le cas de l'intellectuel dans la société bourgeoise. Il jouit de ses fins dîners, de ses douillets salons, de ses femmes élégantes et d'esprit cultivé, tous fruits d'une âpre guerre économique qu'elle mène dans ses comptoirs et dont il se dispense. Il proclame même qu'il la flétrit de pratiquer cette guerre. Elle ne lui en veut point. Souvent le couronne de fleurs pour le beau style de ses mépris. Haute civilisation.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1ers Mars, Avril et Mai.

D'autres ne veulent rien savoir des douceurs de cette société. Ils n'accepteront même pas que leur pain quotidien soit dû à l'exercice de leur pensée, celui-ci, du seul fait qu'il attendrait sa solde d'une société bourgeoise, leur semblant condamné à tenir compte de ses lois. Ils demanderont ce pain à un travail manuel, au polissage de verres de lunettes. Salut, vrais penseurs libres.

D'aucuns vous ont flétri de votre liberté. L'esprit, ont-ils clamé, s'il donne cours à sa soif hors de toute attention au social, est une activité de sauvage, qui déshonore la plus noble des fonctions humaines !... Il fallait en venir à nos jours pour entendre de tels dogmes. L'Église elle-même, en face de Galilée, ne les avait pas produits. C'est que le social devait attendre nos jours pour mesurer tout le mal que l'esprit peut lui faire !

Pour Maurras, toute chose doit être rapportée à des axes de coordonnées sociaux, au delà desquels il n'y a rien. Pour l'Esprit, ces axes sont eux-mêmes dans d'autres axes, auxquels il les rapporte et qui les dépassent.

L'électeur palatin est risible quand il propose une chaire à l'Esprit en l'assurant qu'il y pourra enseigner ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne touche pas aux conditions de l'État. Comme si sa fonction n'était pas justement d'y toucher.

Auriez-vous refusé cette chaire flatteuse, ô Spinoza, si vous eussiez été marié ? Je sais des hommes qui acceptent de n'être pas de l'Institut. J'en sais peu que leur femme ne harcèle point pour qu'ils en soient.

Une chose m'inquiète. Ne voyiez-vous pas une identité de nature entre le travail de vos mains polissant vos lentilles et celui de votre esprit construisant l'*Ethique* ?

Ne les teniez-vous pas l'un et l'autre pour cheminement vers Dieu ? N'avez-vous écrit que l'âme s'approche de Dieu d'autant plus qu'elle peut percevoir plus de choses, et qu'elle le peut d'autant plus que son corps peut affecter un plus grand nombre de poses ? *Son* corps ! Le corps de l'esprit ! N'êtes-vous point les parrains de ceux qui ne savent que l'homme « total », méprisent la distinction entre sa région divine et sa partie terreuse ?...

Non. Au vrai, vous avez nié la perception des choses. Elle ne fut jamais pour vous que suggérée à l'esprit, qui n'en subissait aucun trouble. Mieux. Votre « je pense, donc je suis » entendait que l'existence de l'esprit, immédiatement donnée à soi, n'impliquait point l'existence réelle de la substance de l'Etendue. « Le cercle, disiez-vous, est une chose ; l'idée du cercle une autre chose, qui n'a pas de centre ni de périphérie. » Or, le cercle et tous les modes de l'attribut divin de l'Étendue ne sont pour vous, quand on sait vous lire, qu'une suite de formes, adaptées terme à terme, en la double série de la substance développée, aux modes de l'attribut divin de la Pensée, pour leur servir d'objets et de signes. C'est en cela seul que consiste leur réalité. Non, sublimes idéalistes, les hommes de Marx ne vous tireront pas à eux. Arrière aux violateurs de vos tombes !

La reine. Sise au côté du roi. Mêmes somptueux habits, mêmes honneurs. Tranquille au fond de sa chaire, pendant qu'il frappe du pied, l'épée pointée, l'œil terrifique, congestionné de défi et de ruée aux armes, lui et ses hommes, qui font sonner leurs boucliers.

Tranquille. Un peu moqueuse. Surtout si les combats se livrent pour la posséder.

Iris trouva Hélène, dans une salle du palais, tissant un voile de pourpre où elle figurait les combats que les Troyens et les Grecs souffraient pour la cause d'elle.

... Après le meurtre d'Agis, le tyran force sa veuve, la elle Agiatis, d'épouser son jeune frère, Cléomène. Elle ésiste tant qu'elle peut. Mais, une fois l'union consacrée, ıt bonne et affectueuse pour son jeune mari, qui se mit l'aimer profondément et partagea ses regrets pour gis. Il lui demandait souvent le récit de la fin de son ère et se montrait particulièrement attentif quand elle ii contait ses projets et sa réforme sociale...

Chère vision : l'amour des jeunes hommes pour leur elle-sœur plus âgée. Pour la sagesse de la femme, sa avité. Elles, maternelles pour eux. Plaisir cruel de osséder un peu leur mère. Charme des faibles...

Désir pour une personne de leur famille. Sentiment famille : sentiment d'alliance qui doit nécessairement onvier à un lien plus intime deux êtres dont l'ana-omie est faite pour les unir... Rapprochements permis ar la famille, — voulus —, dont il serait monstrueux ue les suites ne parussent point. Phèdre *devait*, quand le venait le matin au repas, embrasser son beau-fils, iphares sa belle-mère. Ils se voient constamment, vent parfois porte à porte. Nécessité de l'inceste.

Après l'union, leur lien se resserre par le constant ontact où les force la famille. Perfection d'attache de nceste.

Complexe : le baiser que Monime donna à Xipharès rsqu'elle parut à table, lendemain de l'aveu.

Éternelle croix de l'amant. Lucrèce l'a vue :

Quoniam nihil inde abradere possunt
Nec penetrare et abire in corpus corpore toto.

Poésie de ce jeune homme écoutant, l'œil pensif, son ouse plus âgée, qui l'entretient de choses graves.

C'est beau quand l'amante parle à son partenair d'autre chose que d'amour. C'est beau quand, dans l même lit, Calypso recommande à Ulysse qui la quittera l lendemain de toujours naviguer avec l'Ourse à sa gauch Quand, sous le même drap, Laodice et Nicomède parler du sort de la Bithynie.

Émotions de Sparte.

Les rois ici s'unissent au peuple contre la bourgeois qui les opprime tous deux. Bientôt le peuple les lâch comme il lâchera Saint-Just et Robespierre. Éternel force des riches : les pauvres ont peur de leur victoir Manque d'habitude.

Agis, tendant le cou, à vingt-trois ans, au lacet d bourreau et consolant un serviteur : « Ne pleure pas, mo ami ; celui qui meurt pour la justice est moins à plaind que ceux qui la tuent. » Cléomène, se poignardant sur terre d'Égypte en lançant aux traîtres qui l'y force qu'il est juste que des femmes leur commandent pui qu'ils ont fui la liberté. Salut, jeunes hommes tomb pour votre rêve généreux, nobles martyrs de la cau sociale, ancêtres méconnus de Liebknecht et de Ro Luxembourg...

Sujet de pièce :

Jeune bourgeois, voué de toute son âme à la cau du peuple, hésite à épouser une ouvrière qui l'aim Inhibé par ses mœurs sexuelles.

Discours du vieillard : « Tu ne rompras vraiment av ta classe et n'entreras dans l'autre que par le mariag par l'enfant où vos deux mondes seront confondu Épouse cette fille. »

Il l'épouse. Souffre toute sa vie, dans ses goûts, p elle, par leur enfant, qui n'est nullement la fusion leurs deux classes, mais la classe de sa mère.

Le drame est qu'il est tenu de condamner sa souf-rance, qui vient de sa race bourgeoise.

L'appétit de dominer est vulgarité. Au fond, faiblesse. Ceux qui en sont atteints la cachent sous un manteau oyal. Mais, esclaves à la fois de leurs sectateurs et de eur gloire, leur vulgarité reparaît dans leur triomphe. Les vrais souverains règnent d'eux-mêmes, vivraient-ls dans la plus humble cabane, au fond d'un jardin [1].

Leur vulgarité reparaît dans leur triomphe. Renan, Barrès, Wagner. Et ceux qui sont souverains dans une hutte ? Epictète, Spinoza, Beethoven. Tel inconnu.

Haute moralité : ne point souffrir de n'être pas consi-déré.

Plus haut : ne point tirer vanité de cette indifférence.

Plus haut : ne point se draper dans cette non-vanité.

Hantises platoniciennes :

Echapper à la roue des naissances.

Zeus s'avance, suivi de l'armée des dieux qui marche en onze cohortes. Hestia reste seule dans le palais céleste.

Hestia, l'essence des choses...

Beau commandement du Grec : l'essence est stable pendant que les grands s'agitent.

La science suit le mouvement des choses sans jamais se porter au-devant d'elles. L'opinion se jette à leur poursuite, partout où elle les peut trouver.

Invention, *in-venire*, entrer dans les choses. Violation. Passion. Volonté de puissance. Tout autre chose que compréhension. Gloire au mépris des Grecs pour elle.

1. Nietzsche, *Morgenröthe.*

La science. Sérénité. La « plaine de vérité ».

Mépris de la surprise.

Sujet de pièce :

Un philosophe, au tournant de la rue, rencontre un femme qui fait son bonheur. Il se tue, parce que la vi est trop absurde.

X

O natura cortese
LÉOPARDI

Comme il y a deux mois, ils sont assis l'un près d l'autre dans la campagne. Mais la jeune fille est devenu femme, la sociabilité l'a atteinte.

— Pourquoi partir, dit-elle. Vous êtes le bon ange d cette maison. Par vous, tous les contraires s'affaissent Mes parents m'ont pardonné, la famille de mon fianc est devenue nôtre, la guerre entre mon père et ses ouvrier s'est résolue. Vous savez nous faire oublier la région d notre cœur où nous sommes bornés à nous-mêmes, nous conduire à la communion. Je sens que, vous au loin nous allons recommencer à nous être étrangers, à nous barrer dans nos orgueils. N'est-ce donc rien d'être, parmi des hommes, un donateur de paix et d'amour ? Et n'êtes-vous pas heureux chez nous ? Tout le monde vous aime ici, les maîtres, les serviteurs, les animaux. Est-ce donc si bon d'être tout seul dans une chambre d'hôtel ? loin de tout cœur ami ? de toute pression de main ?

Il se tait, la tête basse, murmure qu'il est un vieil enfant prodigue, qu'il reviendra bientôt. Au fond de lui-même il pense que cette enfant, qui ne sait que les « siens », ne comprendra jamais ses raisons. Il part parce qu'il en a assez de donner son attention à des humains *déterminés*, qu'il connaît, qu'il aime dans leur déterminé, dans le fait qu'ils sont ceux-là et non d'autres.

Parce que ce déterminé est une prison pour son esprit. Parce qu'il veut penser à une humanité *anonyme*, faite d'individus qu'il ne connaît pas, qu'il n'aime pas. Parce qu'il veut être à sa pensée, à sa pensée toute seule, à sa pensée toute libre, et qu'il la sent captive par l'amour qu'ils lui portent, le besoin qu'ils ont de lui. Parce qu'à leur contact, eux, en effet, s'élèvent, mais lui s'abaisse, devient membre d'une famille. Oui, il a soif d'une chambre d'hôtel, avec une table et des fauteuils qui ne viennent point d'aïeux, des murs peints à la chaux et qui n'ont pas d'histoire. Toute détermination est une négation, et il est ivre d'affirmation.

La jeune fille semble avoir entendu ce qu'il ne dit pas. Du fond de son cœur monte cette pitié :

— Eleuthère, triste ami, tu enrichis les autres et tu es pauvre. Tu les nourris et tu meurs de faim.

Il songe :

— Elle doit penser ainsi.

Puis, doucement, pour ne la contredire point, car elle lui est chère :

— C'est mon état.

Tous sont réunis au bas des marches de pierre, devant la voiture qui doit l'emmener vers les neiges helvétiques. Il songe à l'assemblée qui voit revenir du Graal le cygne et sa nacelle, où monte, en les abandonnant à la vie, l'impénitent idéaliste. Il se découvre du regret que les temps ne lui permettent plus de dire, lui aussi, à la jeune fille, par un geste de vitrail : Prends ce fer, prends ce cor, en souvenir de celui qui vint en aide à ton malheur. Il est gêné devant ces gens de cœur, auxquels l'Esprit doit cacher sa nature. Sauf Gemma qu'il a pervertie. Qui l'attendra.

Tournant de la route. Dernier salut. Bientôt il souffre sans honte sa joie d'être à lui-même.

TROISIÈME PARTIE

Devant une fenêtre ouverte, face au mont Rose. Tombée du jour. Dans la rue, des crieurs annoncent la mobilisation allemande. Pensée :

La guerre est inhérente aux peuples qui se veulent grands. Les choses utiles à leur grandeur, qu'on leur refuse, ils les prennent. C'est pour cela qu'ils sont grands. Ce que l'Allemagne fait aujourd'hui, ses ennemis le firent jadis. Ils ont pris par la force, par la ruse... Un seul moyen d'extirper la guerre : extirper, chez les peuples, la volonté d'être grands.

Les peuples se moquent d'être grands. C'est leurs chefs qui le veulent pour eux, leur persuadent qu'ils le veulent eux-mêmes.

Oui, mais les peuples ne les renversent que s'ils échouent. La paix ne sera sur terre que le jour où la France méprisera Richelieu, l'Allemagne Frédéric II...

Vision d'un genre humain qui connaîtrait vraiment la paix. Un immense monastère, d'où serait banni l'orgueil de vie. Où le seul désir serait Dieu. Que chacun peut posséder sans en priver autrui.

La vie chrétienne, comme la voulurent les maîtres. « Ce n'est pas pour être florissant dans le monde que tu es né chrétien [1]. »

Bannir l'orgueil de vie, c'est bannir la création d'art, le génie scientifique, la passion salvatrice : Dante, Prométhée, saint Paul... Les meilleurs refusent d'accepter

1. Saint Augustin.

une telle absence d'émoi guerrier... Gemma et ses courses de taureaux.

C'est elle qui est agréable à Dieu. Il les veut humains, non divins. Capables de la grâce acquise, non infuse.

Si l'homme guérit de la guerre, il est Dieu. Dieu ne veut pas qu'il soit Dieu.

La France est responsable de cette guerre. Voilà vingt ans qu'elle donne la certitude aux violents qu'ils peuvent impunément tout oser. La femme qui ne cesse de s'abaisser devant l'homme est responsable s'il lève un jour la main sur elle.

Caïn mérite quelque pitié. Dieu lui a toujours préféré son frère. Au fond le déshérité croit que, par son meurtre, il rétablit l'équilibre. Il se croit agent de justice. Le vrai vice de son acte est qu'il en profite.

Tous les peuples qui devinrent grands le devinrent par l'injustice. Mais l'Allemand n'a-t-il pas là une éminence ? N'est-il pas le seul qui ait érigé l'injustice en doctrine ? Le seul où un chef d'Etat ait proclamé, certain d'exprimer le Bien : « La force prime le droit » ? Où un penseur sérieux ait écrit que l'Etat repose sur la violence et que l'idée de contrat ne mérite que risée [1]. *Et puis, ne faut-il pas que, sous l'angle des conceptions morales, il existe des races dégradées ?*

1. Allusion probable à ce texte de Nietzsche (*Généalogie de la morale*) : « J'ai employé le mot « État » : il est aisé de concevoir ce que j'entends par là — une horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de maîtres qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organiser, laisse, sans scrupules, tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganique et errante. Telle est bien l'origine de l' « État » sur la terre ; je pense qu'on a fait justice de cette rêverie qui faisait remonter cette origine à un « contrat ». Celui qui sait commander, celui dont la nature a fait un « maître », celui qui se montre puissant dans son œuvre et dans son geste — qu'importe à celui-là les traités !

Mais n'est-ce point à cette race, en raison justement de son seul respect de la force, que le monde appartiendra ? Si elle est vaincue dans cette guerre, ne sera-ce pas simple accident, dont l'effet ne sera que de retarder de quelques lustres un triomphe, qui est la loi de ce monde déchu ? Et puis, ces peuples « justes », qui, pour l'instant, se dressent contre elle, ne portent-ils pas dans leurs flancs des classes de citoyens intéressées à la souveraineté de l'injuste ? qui travailleront au règne mondial de la race dégradée ? Et cette fois Lysandre détruira, non pas seulement Athènes, mais l'Athénien. Car il voudra détruire une forme d'âme.

Le monde verrait alors la disparition d'un système de valeurs dont la réalité charnelle a commencé avec Socrate et aurait duré trois mille ans...

Eleuthère veut embrasser ces valeurs dans leur existence conceptuelle, comme des idées platoniciennes, sans se soucier de savoir si elles eurent des répondants terrestres. Si elles continueront d'en avoir.

Mais, quand ceux qui étreignent ce conceptuel auront eux-mêmes quitté ce monde,

Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre
O doux rêve promis à l'infaillible oubli ?

Songe d'Eleuthère...

Dans la rue on crie de nouvelles dépêches. Il y court, oublieux de son mépris pour le Verbe incarné.

Fin

1937-1939

JULIEN BENDA

UN PROCÈS DE SORCELLERIE EN 1929

LUCIEN LÉVY-BRUHL
(1857-1939)

Lucien Lévy-Bruhl — de qui l'on va lire le dernier écrit — a tenu une grande place dans la pensée contemporaine. Il a fourni d'abord une carrière d'historien de la philosophie : tel fut l'objet de son enseignement. Déjà, comme analyste de la doctrine de Comte, il s'était tourné vers la sociologie ; l'influence d'Emile Durkheim s'exerça très puissante sur sa pleine maturité ; il s'éloigna dès lors non seulement de la philosophie au sens étroit, mais de l'histoire des systèmes et, en 1933, publia un ouvrage qui fit révolution en morale : La Morale et la science des mœurs. *Ce fut comme la charnière entre sa première carrière et la seconde, qu'il devait poursuivre jusqu'à nos jours : une carrière de sociologie, adonné à l'étude de la pensée primitive.*

Reprenons une à une les diverses phases de cette féconde activité.

L'ouvrage capital de la première est La philosophie d'Auguste Comte (1900). *C'est le modèle achevé de l'intelligence « analytique ». Le système positiviste est élucidé par la discrimination de tous ses facteurs constitutifs. Telle était la méthode dont Lévy-Bruhl usait dans ses cours, qui concernaient de préférence la philosophie des « lumières », parce que l'esprit qui les construisait au XVIIIe siècle montrait cette forme d'intelligence pour laquelle il était si doué. Il nous souvient de ses cours sur Locke, sur Berkeley, sur les Écossais, sur Hume, où maints problèmes complexes s'éclairaient avec la dernière précision.*

David Hume surtout était cher au cœur et à l'esprit de Lévy-Bruhl, comme relativiste intégral, plus critique que Comte, plus direct et concret que Kant.

Cette relativité, l'auteur décida de l'introduire en morale, bien plus forte encore qu'au temps de Voltaire. A quoi bon soutenir que l'homme varie selon les siècles et les lieux, suivant les civilisations, si l'on croit encore en une morale a priori ? *La morale n'est pas science, mais technique normative, si ses lois sont imposées arbitrairement à l'activité humaine, au lieu de s'extraire des faits humains eux-mêmes, comme l'avait déjà souhaité l'auteur de l'*Esprit des Lois. *Autant de sociétés, autant de normes ; ici c'est le chef de l'École sociologique française qui voit juste, ce Durkheim qui suit à la fois Comte et Montesquieu. Lévy-Bruhl appréciera, lui aussi, la vie morale sociologiquement. Il voudra que l'on connaisse la réalité des mœurs avant de prétendre assigner aux agents moraux des directives. La « physique des mœurs » chère au XVIIIe siècle, renforcée par l'esprit scientifique et par l'inspiration sociologique, doit triompher de la morale traditionnelle ; tout au plus l'initiative de l'individu, créateur dans l'ordre pratique, sera-t-elle un « art moral », comparable à la technique du juriste ou à celle de l'ingénieur. Mais la science des mœurs remplacera sans doute, dans un âge vraiment positif, l'antique morale.*

En 1910, avec Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, *commence la phase dernière, particulièrement fructueuse. Ici encore se retrouvent des thèmes chers à l'époque de l' « Aufklärung ». Sans doute le primitif, le natif apparaît au XXe siècle différent de la façon dont le considérait le temps de Rousseau. Mais on doit de nos jours mieux apprécier la relativité humaine. Elle n'affecte pas seulement les mœurs : solidaire de la diversité des langues et des formes sociales, elle oppose à l'infini les « mentalités ». Ce que Lévy-Bruhl étudie désormais, ce sont les façons de juger, de raisonner, façons toutes mystiques chez les sauvages. Mais des méprises doivent être prévenues. Le « prélogisme » de leur intellect signifie non qu'ils témoignent d'une logique différente de la nôtre, mais qu'ils établissent d'autres sortes de « participations », et que, pour eux, le surnaturel se mêle sans cesse au naturel. « Primitif » même ne désigne pas un homme ingénu, premier produit hu-*

main, mais ce qu'il y a de commun aux civilisations les plus basses actuellement existantes, par exemple dans le Nord de la Nouvelle-Guinée. Le dernier des ouvrages consacrés à ce sujet prétend introduire un point de vue nouveau en tenant pour « affective » et non « intellectuelle » la « catégorie » du surnaturel.

A tous égards c'est donc dans l'analyse et la critique, que s'exerça la pénétrante réflexion de Lévy-Bruhl. Il ne croyait point à la métaphysique, et quand Chestov se flattait de discerner en son œuvre une philosophie, l'auteur de cette prétendue philosophie protestait. Il n'accueillait pas moins avec sympathie, par exemple dans la Revue Philosophique, *où il prit la succession de Ribot, tous les essais sincères de philosophie. Sa lucidité incomparable, conservée jusqu'au dernier jour, à 82 ans, s'avivait en effet d'une sensibilité généreuse. Il fut ami de Jaurès, admirateur d'Einstein, et fervent auditeur de musique ; il se dépensa pour la justice humaine et pour les grandes causes nationales tout à la fois. Il fut équitable et bienveillant par principe, en chaque occurrence.*

L'influence qu'il rayonna s'étend bien au delà de ses œuvres. Sa probité de jugement a plus d'une fois servi de modèle. Lévy-Bruhl ayant établi qu'un aveu d'ignorance est plus favorable à la recherche positive qu'une demi-compréhension, laquelle cache d'ordinaire l'ignorance complète, que s'en est-il suivi ? L'effort de Charles Blondel, montrant que la « conscience morbide » diffère de la conscience normale ; l'effort de Jean Piaget, découvrant qu'aux divers âges l'enfant pense autrement que l'adulte : deux vocations parallèles à celle du maître, soutenant que le primitif juge sur d'autres règles que l'Occidental moderne, fabricateur de la science. Les peuples, les classes se haïraient moins si de même, avant de se juger, ils étaient capables de s'étudier selon l'objectivité, dans leurs besoins sans doute, mais aussi dans leurs origines et leurs mœurs. Lévy-Bruhl eut la joie d'apprendre que ses ouvrages rendaient certains administrateurs coloniaux à la fois plus sagaces et plus justes, meilleurs serviteurs de la France et de l'humanité. Sereine et noble récompense !

PAUL MASSON-OURSEL

Il y a une dizaine d'années, dans un cercle de la Guinée française, la justice eut à s'occuper d'une curieuse affaire d'anthropophagie dont nous allons faire connaître les traits essentiels. Il s'en produit assez souvent de telles, dans quelques régions de l'Afrique occidentale française, ainsi qu'en Gold Coast, en Liberia, à Sierra Leone, en Nigeria, ailleurs encore. Celle que je rapporte ici, sans être exceptionnelle, peut être considérée comme caractéristique [1].

Deux femmes, veuves assez âgées, sont accusées, dans le village de G., d'avoir enlevé un enfant et de l'avoir mangé. Le bruit s'en répand jusqu'au chef-lieu, et vient aux oreilles de l'administrateur français. Il veut tirer la chose au clair, et le chef de canton de qui dépend ce village est entendu.

« Au mois de décembre dernier, à une date que je ne puis préciser, Maliki C., quartier de G., me fit prévenir que sa fille Aminata, âgée de trois ans environ, avait disparu, et qu'il soupçonnait deux femmes (Sokona et Fatoumata), d'avoir volé et tué son enfant, sans cependant pouvoir préciser comment. J'ai alors envoyé deux hommes faire une enquête sur place, avec mission de me ramener les coupables, s'ils parvenaient à les découvrir. A leur retour, ils m'ont dit que les deux femmes que soupçonnait Maliki C. étaient bien les coupables, qu'elles avaient avoué leur crime, et que d'ailleurs, suivant les ordres que je leur avais donnés, ils les avaient ramenées avec eux. Je fis amener devant moi les deux coupables, et leur ayant demandé si c'était bien elles qui avaient volé et tué la petite Aminata, elles renouvelèrent leurs aveux. Cependant, Sokona a toujours soutenu qu'elle avait été poussée à commettre ce crime par Fatoumata. »

Une instruction est alors ouverte. Le père de l'enfant con-

1. Les textes cités au cours du présent article sont empruntés aux débats qui ont eu lieu en audience publique, et aux jugements rendus par les tribunaux de l'A. O. F.

firme qu'elle a disparu ; les deux prévenues répètent leurs aveux. Elles passent donc en jugement, en février 1929.

A l'audience, le chef de canton raconte, dans les mêmes termes qu'à l'instruction, que Maliki C. l'a prévenu de la disparition de sa fille, qu'il a procédé à une enquête, et que les deux femmes soupçonnées ont avoué.

Maliki, le père, dépose :

«... Dans le courant de décembre 1928, je ne peux préciser le jour, je m'aperçus le matin que ma fille Aminata n'était pas dans la case avec ses frères et sœurs. Je leur ai demandé s'ils savaient où elle était. Ils me répondirent qu'ils ne l'avaient pas vue, que cependant la veille au soir elle était dans la case avec eux. Soupçonnant alors qu'une personne était venue la voler, je leur ai demandé si, pendant la nuit, ils n'avaient pas entendu du bruit. Personne ne s'était réveillé, et n'avait rien entendu. J'ai immédiatement commencé mes recherches. Un féticheur à qui j'en avais parlé m'a dit que c'était une histoire de sorciers [1]. Mes soupçons se sont portés sur Fatoumata et Sokona. Je me suis rendu auprès d'elles, qui m'ont immédiatement avoué avoir tué ma fille pour la manger. »

Après l'audition de quelques témoignages sans importance, on procède à l'interrogatoire des inculpées. D'abord Fatoumata, qui fait exactement le même récit qu'à l'instruction :

« Au mois de décembre 1928, sans que je puisse préciser la date, pendant la nuit, Sokona, ma complice, pénétra dans la case où demeuraient les enfants de Maliki C., et s'empara de la petite Aminata. Elle vint alors me rejoindre au bord du marigot, à l'endroit où les habitants du village viennent chercher de l'eau. Elle me présenta l'enfant que je pris, et que je tuai à coups de bâton sur la tête. Quand la petite Aminata fut morte,

1. A l'instruction, Maliki n'avait pas mentionné cette conversation avec le féticheur. Ici encore, à l'audience, il est loin de dire les choses comme elles se sont passées. On le verra tout à l'heure.

nous avons allumé du feu et placé le cadavre dans une marmite pleine d'eau, dans laquelle nous avons ajouté le sel nécessaire. Lorsque nous avons jugé que la cuisson était suffisante, nous nous en sommes servi une pleine calebasse que nous avons mangée. Comme il y en avait trop pour un seul repas, nous avons mis le surplus de côté pour le manger le lendemain. Nous avons bu le bouillon.

— Quel motif vous a poussées à commettre ce crime ?

— C'est Dieu qui m'y a poussée.

— Qui a eu l'idée de ce crime ?

— C'est moi qui ai forcé Sokona à voler la petite Aminata.

— Est-ce la première fois que vous mangez de la chair humaine ?

— Oui. »

Après avoir ainsi formellement reconnu l'exactitude des faits qui lui sont reprochés, Fatoumata donne des détails sur le rapt de l'enfant, sur la façon dont elle l'a fait mourir, dont elle et Sokona ont découpé le corps, etc., détails qui d'ailleurs restent vagues.

« Pourquoi avez-vous choisi plus particulièrement la petite Aminata pour en faire votre victime ?... Aviez-vous des raisons particulières ?

— Non. C'est parce que c'est elle que nous voulions manger au lieu d'une autre.

— Donnez le véritable motif de votre acte. Est-ce pour faire un sacrifice, ou pour manger de la chair humaine que vous avez immolé la petite Aminata ?

— C'était pour manger de la chair humaine, car c'est bon. »

Interrogée à son tour, Sokona répond :

« Je reconnais l'exactitude des faits qui me sont reprochés. C'est moi qui, profitant de ma parenté avec Ma-

liki, et de ce que j'allais assez fréquemment coucher avec ses enfants, ai commis le rapt de la petite Aminata dans le but de la manger. Ma complice Fatoumata l'a tuée et ensemble nous l'avons fait cuire et mangée. »

Elle donne ensuite quelques détails sur l'assassinat. L'enfant a beaucoup crié, etc.

« Deux fois, vous avez refusé de voler la petite Aminata. Pourquoi avez-vous accepté la troisième fois ?

— J'ai refusé deux fois parce que je ne voulais pas qu'on vole l'enfant de mon cousin (frère). La troisième fois, Fatoumata m'a forcée en me menaçant de me battre si je refusais.

— Pourquoi, si vous aviez peur de la femme Fatoumata, n'avez-vous pas prévenu Maliki, le père de l'enfant ?

— C'était une affaire de sorcellerie, et j'ai préféré ne pas le lui dire.

— Vous reconnaissez que Fatoumata et vous êtes deux sorcières ?

— Oui. »

Le président demande encore des précisions sur l'heure du rapt et de l'assassinat, la marmite, le dépeçage de la victime, etc.

« Ne faites-vous pas partie d'une société de mangeurs de chair humaine ?

— Non. »

Les accusées ayant déclaré n'avoir rien à ajouter pour leur défense, les débats sont clos. Après délibération, le tribunal, composé d'un administrateur français et de deux assesseurs indigènes, prononce son jugement. Fatoumata et Sokona sont condamnées à la peine de mort.

Transmis à la Cour d'appel de Dakar pour homologation, ce jugement ne lui paraît pas suffisamment motivé. Elle prescrit un complément d'information, en spécifiant huit points sur lesquels elle désire être mieux éclairée.

L'enquête est donc reprise sur nouveaux frais. Elle n'a guère exigé moins d'un an, et Fatoumata est morte avant qu'elle fût terminée. L'administrateur chargé du complément d'information, homme d'expérience et familier avec les coutumes des indigènes, a réussi à faire la lumière sur les questions posées par la Cour d'appel. Il n'est pas possible de reproduire ici la marche de ses investigations, si vif qu'en soit l'intérêt. Je dois me borner, faute de place, à reproduire le procès-verbal de la scène décisive, qui finit sur un véritable coup de théâtre.

L'enquêteur interroge Sokona. Il la presse de dire où il faut chercher les pièces à conviction. La Cour d'appel en a signalé le manque, et les réclame.

Sokona répond :

« Il m'est impossible d'indiquer où se trouvent le bâton qui a servi à Fatoumata à tuer Aminata, et la marmite dans laquelle on a fait cuire l'enfant, attendu qu'il n'y a eu ni bâton ni marmite réellement employés.

Je n'ai pas tué réellement Aminata, et tout ce que j'ai dit, tant à l'instruction que devant le tribunal, l'a été parce que j'avais peur.

— Peur de quoi ?

— D'être tuée si je ne disais pas que c'était bien moi, avec Fatoumata, qui avions tué et mangé Aminata.

— Qui vous forçait à le déclarer, et à persévérer dans votre déclaration, alors que vous saviez que ce n'était pas vrai ?

— On me disait que j'étais coupable, et comme je ne pouvais prouver le contraire, j'ai reconnu ce qu'on a voulu.

— Qui voulait que vous soyez coupable ?

— Tout le monde à G.

— Si vous aviez essayé de vous défendre, le tribunal aurait contrôlé l'exactitude de vos dires, et si réellement vous aviez été innocente, vous auriez été acquittée.

— Je n'ai pas essayé de me défendre, pensant que

c'était inutile. Je comptais sur mon frère Maliki, mais il m'a abandonnée.

— Mais aujourd'hui avez-vous encore peur ?

— J'ai encore peur, parce que je me trouve dans le même village de G. et que, si je cesse d'avouer, les gens me tueront, sinon maintenant, du moins plus tard.

— Pouvez-vous dire qui a monté l'opinion contre vous à G. ?

— C'est le féticheur.

— Comment s'appelle-t-il et où habite-t-il ?

— C'est Amara Di (ou Kobaté) de O... »

A Maliki, le père de l'enfant, l'enquêteur demande de préciser les faits, et les raisons qui l'ont déterminé à porter ses soupçons sur Fatoumata et Sokona, et à les accuser formellement du crime commis.

« Ma petite fille Aminata ayant disparu, et sachant que c'était Fatoumata et Sokona qui l'avaient enlevée, je les ai dénoncées au chef de canton, car elles avaient avoué.

— Comment étiez-vous arrivé à savoir que c'était elles ?

— Parce qu'elles étaient sorcières.

— Cependant, vous avez déclaré, lors du procès, que vous ignoriez qu'elles fussent sorcières ?

— Je le savais, parce qu'elles étaient connues comme telles.

— Mais quelqu'un ne vous a-t-il pas aidé à le découvrir.

— Si, le féticheur.

— Comment s'appelle-t-il et où habite-t-il ?

— Silip S., dit aussi Ibrahima, de O...

— Quel entretien avez-vous eu ensemble ?

— J'ai été le trouver à O... et lui ai dit que ma fille ayant disparu, je voulais savoir comment cela s'était

produit. Silip me dit que l'enfant avait sûrement été enlevé par des sorcières, et qu'il se chargeait de découvrir celles-ci. Il ne les a pas indiquées à ce moment, mais très peu d'heures après. Il me dit qu'Aminata avait été enlevée par ma sœur Sokona. Nous nous rendîmes ensemble à G. Là, tout le monde ayant été convoqué sur la place du village, Silip montra Sokona, et lui dit que c'est elle qui avait enlevé l'enfant, Sokona avoua aussitôt, et ajouta qu'elle n'avait pas été seule, que Fatoumata l'avait aidée à tuer et à manger l'enfant. »

On entend alors le nommé Silip S. dit Ibrahima.

« Comment avez-vous été amené à déclarer à Maliki que la disparition de sa fille Aminata était l'œuvre de sorcières ?

— Je le lui ai dit parce qu'une disparition de ce genre ne peut être que l'œuvre de sorcières.

— Comment l'avez-vous su ?

— Grâce aux opérations secrètes auxquelles j'ai procédé, et que je ne peux révéler. Autrement, je mourrais. »

On fait sortir Silip, et on demande à Maliki :

« En dénonçant, comme vous l'avez fait, votre sœur Sokona et Fatoumata, n'avez-vous pas obéi à une injonction de Silip ?

— Je les ai dénoncées parce qu'elles ont elles-mêmes avoué.

— Mais avant qu'elles en arrivent à avouer, ne croyiez-vous pas déjà qu'elles étaient coupables ?

— Oui, en ce qui concerne Sokona, et parce que le féticheur me l'avait dit. »

Ainsi peu à peu sort de l'ombre le rôle joué par le féticheur dans l'affaire — et dont il n'avait pas été question, ou à peine, au procès. C'est lui qui a fixé sur les deux femmes

les soupçons flottants. A ce moment, l'enquêteur le fait introduire de nouveau, pour le confronter avec Sokona.

« Reconnaissez-vous, demande-t-il à celle-ci, en cet individu le féticheur qui vous a désignée comme ayant tué et mangé Aminata ?

— Non. Ce n'est pas lui. Le féticheur qui m'a désignée s'appelait Amara Kobaté, de O... »

(Ce féticheur avait été convoqué et recherché pour le complément d'information. Il est resté introuvable.)

On demande à Silip :

« — Est-ce vous qui avez désigné Sokona ?

— Oui, c'est moi, mais Kobaté était également là. »

On fait de nouveau sortir Silip.

L'enquêteur revient à Sokona et à l'examen de ses aveux. Ses questions lui tirent maintenant des réponses imprévues, irrésistibles, qui font éclater la vérité.

« Quand Kobaté vous eut désignée, qu'avez-vous fait ?

— Je n'ai pas essayé de protester, car cela n'aurait servi à rien. Quand le féticheur parle, tout le monde le croit, et puisqu'il disait que j'étais coupable, je devais donc me croire coupable.

— Vous saviez bien pourtant qu'Aminata n'avait été ni tuée par Fatoumata, ni mangée par vous deux ?

— En effet, elle n'a été ni tuée, ni mangée, et Maliki le sait bien.

— Comment cela ?

— Parce qu'il sait comment sa fille est morte.

— Et comment est-elle morte ?

— Elle était malade. Elle est morte, et elle n'a été ni tuée ni mangée. C'est Maliki lui-même qui l'a mise en terre.

— (à *Maliki*.) Sokona dit que non seulement votre

fille n'a pas disparu, mais qu'étant morte, c'est vous qui l'avez enterrée. Est-ce exact ?

— Oui, elle est morte, mais parce que Sokona et Fatoumata l'ont tuée et mangée.

— Voyons : l'avez-vous vue mourir ?

— Oui.

— Elle n'a donc pas été tuée ?

— Si, elle l'a été.

— Et elle n'a pas non plus été mangée ?

— Si, elle l'a été.

— Est-ce vous qui l'avez enterrée ?

— Oui, c'est moi.

— Vous allez nous conduire à l'endroit où vous avez enterré Aminata. »

Nous partons, continue le procès-verbal, avec Maliki, Sokona, l'interprète, un garde, et un public nombreux.

A quelques mètres de là, Maliki nous indique l'endroit. Nous le faisons fouiller. A cinquante centimètres de profondeur, le squelette d'un enfant d'environ trois ans est mis au jour ; il possède encore la tête, les côtes et des os longs, détachés, mais se trouvant encore à la place qu'ils devaient occuper primitivement. La question suivante est posée à Maliki :

« Reconnaissez-vous ce squelette comme étant celui de votre fille Aminata ?

— Oui, je le reconnais. C'est moi-même qui ai enterré ici ma fille. »

Cette déclaration est faite en présence de toute la population qui avait assisté à l'opération.

Nous demandons à Maliki pourquoi il a laissé dénoncer, accuser, et condamner sa sœur, alors qu'il savait que tout ce qu'on lui reprochait était faux. Il se contente de répondre que Sokona a bien tué et mangé Aminata, mais à la manière des sorciers, sans l'avoir tuée et mangée *réellement*.

En possession des résultats du complément d'information,

la Cour d'appel de l'Afrique occidentale annule le jugement qui lui a été soumis pour homologation. Sokona, acquittée, est mise en liberté.

***

L'erreur judiciaire a été évitée. De justesse, à ce qu'il semble. En fait, elle l'est généralement. Dans les affaires d'anthropophagie imputée à des sorciers, plus fréquentes qu'on ne serait porté à le croire, et aussi dans celles de sociétés secrètes de mangeurs de chair humaine, d'hommes-panthères, etc., les magistrats de Dakar refusent d'homologuer les jugements fondés sur des aveux tels que ceux de Fatoumata et de Sokona. Ces aveux, presque toujours semblables et comme stéréotypés, imprécis malgré leur luxe apparent de détails, parfois stupéfiants — une mère déclare avoir livré elle-même son enfant et en avoir mangé — mettent tout de suite en défiance les juges de la Cour. Ils ordonnent un complément d'information, dont le résultat est tel que nous venons de le voir.

En fait, les acquittements prononcés par les juges blancs font plus que déplaire aux indigènes. Ils en sont blessés, et alarmés. S'ils osaient, ils n'en tiendraient nul compte. Les gens du village de G., par exemple, auraient préféré, sans aucun doute, qu'on laissât exécuter Sokona. Elle-même n'ignore pas que, si elle y retourne, sa vie est en danger. Pourquoi restent-ils aussi animés contre elle qu'auparavant, malgré le résultat de l'enquête, qui d'ailleurs ne leur apprenait peut-être rien ? Essayons de pénétrer un peu dans les replis de ces âmes obscures, et de conformer pour un instant notre attitude mentale à la leur.

Le point de départ a été la maladie, puis la mort de la petite Aminata. Les indigènes ne sont pas étonnés de voir les nouveau-nés mourir en grand nombre. Aussi bien, dans la plupart des sociétés dites primitives, la naissance n'est-elle regardée comme complète, définitive, qu'après un certain temps écoulé. Mais lorsqu'un enfant a déjà vécu quelques années, si la maladie met son existence en danger manifeste, comment s'expliquer le malheur imminent ? Pour ces esprits,

qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte, toute maladie sérieuse est quelque chose d'anormal, une sorte d'accident funeste. Rien n'est plus loin d'eux que l'idée d'une lésion, d'une inflammation, d'un trouble humoral ou fonctionnel, bref des causes naturelles d'un état pathologique. Ce qui produit la maladie — faut-il dire ce qui la constitue ? — c'est l'action néfaste exercée sur le patient par une puissance surnaturelle, et qui le tuera, si l'on ne parvient pas à la combattre ou à la neutraliser. Parfois, c'est un mort mécontent qui se venge. En général, on pense tout de suite à un ensorcellement. Beaucoup d'individus, dans ces sociétés « primitives » vivent dans une sorte de terreur subconsciente, prête à se manifester à la première occasion, obsédés qu'ils sont par l'idée de la présence parmi eux de sorciers inconnus, dont ils ont tout à craindre.

La petite Aminata, malade, meurt « brusquement ». Plus de doute : cette fin inattendue révèle ce qu'était sa maladie. Elle a été victime des maléfices d'un ou de plusieurs sorciers. Son père Maliki sait maintenant ce qu'il doit faire. Il s'adresse à ceux qui ont le privilège de voir les choses cachées, et que dans cette partie de notre Afrique occidentale on appelle aujourd'hui des « féticheurs » [1].

Pour déférer au désir de Maliki, le féticheur a recours à une méthode très souvent employée dans cette région de l'Afrique occidentale, bien qu'elle ne soit pas la seule en usage. Il convoque tous les habitants du village, hommes et femmes, qui répondent aussitôt à l'appel. Malheur à qui s'abstiendrait de paraître ! Ce serait se dénoncer lui-même. Après les incantations et les danses rituelles, le féticheur s'est-il senti en état de discerner, par une sorte d'intuition, de seconde vue, de clairvoyance, entre toutes les personnes présentes, le sorcier ou la sorcière qu'il s'agit de découvrir ? Le récit de la scène, très sommaire, ne mentionne pas qu'il ait eu recours à la divination, à l'aide d'une calebasse, d'un

1. Le terme anglais : *witch-doctor* (docteur capable de déceler, de démasquer les sorciers) paraît plus heureux que « féticheur ». Il implique que ce « docteur », loin d'être lui-même un sorcier, en est juste le contraire. Sans doute, comme le sorcier, il a accès au monde des forces urnaturelles, mais il en use pour combattre les malfaiteurs.

pilon, de poissons, ou par quelque autre procédé. Toujours est-il qu'il a désigné Sokona.

Elle ne proteste pas. A quoi bon ? Tout le monde autour d'elle croit le féticheur infaillible. Si la désignation était tombée sur quelqu'un d'autre, Sokona n'aurait jamais eu l'idée de la mettre en doute. Selon sa propre expression, « quand le féticheur parle, tout le monde le croit, et puisqu'il disait que j'étais coupable, *je devais donc me croire coupable.* » Probablement, elle l'a cru presque tout de suite. Qu'elle n'ait pas eu conscience auparavant d'être sorcière ne prouve rien. Le principe malin qui constitue l'essence de la sorcellerie loge souvent chez quelqu'un à son insu. Il ne révèle sa présence que par les méfaits qu'il exerce.



Ne nous flattons pas d'être parvenus à déchiffrer comme il faut ce que de telles affaires laissent obscurément transparaître de la mentalité profonde des indigènes. Si nous avions cette illusion, l'attitude et les réponses de Maliki, le père de la petite Aminata, suffiraient à nous l'ôter. Ce serait trop peu de les dire étranges, énigmatiques : elles sont proprement incompréhensibles. N'oublions pas que sa plainte a déclenché l'affaire. C'est lui qui est allé rapporter au chef de canton que sa fille avait disparu, qu'il s'était mis à sa recherche, et qu'il avait appris qu'enlevée pendant la nuit par des sorcières, elle avait été tuée. Or, il l'avait vue mourir dans sa propre case ! Lorsque Sokona le lui rappelle devant l'enquêteur, il en convient sans difficulté. Et comment peut-il soutenir *mordicus* qu'Aminata a été mangée par ces sorcières, quand lui-même l'a enterrée à quelques pas de chez lui ? Et s'obstiner dans son dire, après que le corps a été exhumé ? Est-il dans son bon sens ? Nous serions tentés d'en douter. Pourtant son langage n'étonne nullement l'assistance indigène. Elle le trouve tout naturel. D'autre part, la bonne foi de Maliki n'est pas suspecte. Il ne conteste pas que l'enfant soit morte dans sa case. Il conduit lui-même le tribunal à la tombe d'où l'on va extraire son squelette, ce qu'il lui aurait été bien facile de ne pas faire.

Pour sortir de cette impasse, une seule voie semble s'ouvrir. Peut-être, si les assertions de Maliki sont inconciliables les unes avec les autres, la faute en est-elle à des mots qui n'ont pas le même sens pour le noir qui les prononce et pour le blanc qui les entend. Maliki assure que sa fille a « disparu », qu'elle a été « volée » et « mangée ». C'est-à-dire, pense le blanc, qu'elle a été victime d'un rapt, dont l'auteur s'est emparé d'elle par force, et l'a emportée ailleurs ; elle a été, selon l'expression anglaise, *kidnapped*. Ensuite, elle a été mise à mort, et sa chair a servi de nourriture aux sorcières. — En effet, dit Maliki. Mais ce que ces mots signifient pour lui est bien différent. Il ne se représente pas un *kidnapping* comme celui de l'enfant du colonel Lindbergh. Il s'agit dans sa pensée d'un rapt que nous appellerions plutôt « spirituel », tel que les sorciers savent les pratiquer. La victime disparaît, bien que son corps reste où il est. Elle n'en a pas moins été enlevée.

Même équivoque, et, partant, même confusion touchant le mot « manger ». Le blanc n'imagine pas qu'il puisse avoir d'autre signification que l'usuelle : introduire dans la bouche quelque chose de comestible pour s'en nourrir, mâcher, avaler, etc. Le mot est souvent sans doute pris aussi au figuré : manger sa fortune, sa santé, etc. Mais, bien entendu, cette métaphore ne s'applique pas aux anthropophages. C'est au sens littéral que la chair humaine leur sert d'aliment. Est-ce ainsi que la petite Aminata a été « mangée » ? — Oui, dira encore Maliki. Mais, dans son esprit, il s'agit d'une anthropophagie surtout « spirituelle », où le corps de la victime, tout en étant dépecé, et dévoré, n'en paraît pas moins subsister, au moins quelque temps. Anthropophagie propre aux sorciers, et l'une des principales raisons pour lesquelles ils sont tellement redoutés, et si violemment haïs.

H. A. Junod, qui connaissait si bien les Bantous de l'Afrique australe, et qui nous a laissé un précieux tableau de leurs mœurs et de leurs croyances, remarque que chez eux l'idée de sorcellerie s'accompagne toujours, plus ou moins confusément, de celle d'anthropophagie. Pareillement, en beaucoup de sociétés de l'Afrique occidentale, il entre toujours dans l'idée du sorcier qu'il « mange » ses victimes. Ce qui ne veut pas

dire qu'il les déchire à belles dents. Il leur mange le principe vital, l' « âme » ; il s'attaque à leur ombre ; il leur dévore peu à peu le cœur, ou le foie, ou les reins, sans que d'abord on s'aperçoive de rien, sinon d'un affaiblissement progressif et de plus en plus inquiétant.

De guerre lasse, le blanc en de tels cas renonce à discuter. Il voit qu'il se heurte à un mur. Entre les deux versions de la fin d'Aminata, il lui paraît plus qu'évident qu'il faut choisir. Ou elle a été tuée et mangée, et alors elle n'est pas morte dans la case, et son père ne l'a pas enterrée. Ou bien elle est morte chez lui, et il l'a mise en terre lui-même, et alors elle n'a pas été tuée, ni mangée. Cependant, dans la pensée de Maliki, l'une des versions n'exclut pas l'autre. Il les admet tranquillement toutes les deux, au même moment.

Dira-t-on que l'enquêteur a eu affaire à un cas désespéré, inouï, sans précédent et sans analogue ? — Les archives de la justice en A. O. F. en contiennent d'autres. Je ne leur en emprunterai qu'un ou deux. Dans la même région, à peu près à la même époque, une affaire curieusement semblable à celle de Maliki s'est déroulée, avec des péripéties toutes pareilles. Prétendus rapts d'enfants, aveux des sorciers qui les ont tués et mangés, condamnations non homologuées, complément d'information. Les aveux étaient faux, l'accusation sans fondement.

En Côte d'Ivoire, l'an dernier, un enfant est attaqué et tué par une panthère. Quelques jours auparavant, un accident semblable avait eu lieu. Ces deux morts paraissent suspectes. O. G., oncle de la seconde victime, avoue spontanément avoir attaqué par surprise et tué son neveu — en imitant sur le sol des traces de panthère — et avoir mangé une partie du corps avec sa femme, qui l'a fait cuire. Il s'accuse aussi d'avoir mangé du premier enfant mort. Une instruction est ouverte. Il y renouvelle ses aveux, et il ajoute qu'auparavant il avait mangé de la chair d'un homme, nommé D. S., à lui vendu par deux indigènes qu'il a dénoncés.

On l'interrompt :

— Vous mentez, puisque le corps est enterré et intact.

Il réplique :

— Les sorciers ont tout pouvoir. Ils peuvent manger de la chair d'un corps, et le corps peut rester intact aux yeux des non-initiés. »

***

Les sorciers ont tout pouvoir. Voilà la conviction ancrée dans l'esprit de ces noirs, indéracinable. Par elle s'expliquent, en quelque mesure, les affirmations contraires qu'il leur paraît tout simple d'admettre à la fois. Car elle n'implique pas seulement que les sorciers peuvent ce dont les autres hommes sont incapables : voir les « choses cachées », se transformer comme il leur plaît, se rendre invisibles, plonger au fond de la mer, etc., mais que devant eux toute limite entre le possible et l'impossible s'efface. Quand on objecte à Maliki : « Comment pouvez-vous dire que votre enfant a été enlevée et mangée, quand vous l'avez vue morte dans votre case, et que vous l'avez mise en terre vous-même ? », il n'est nullement ébranlé. Sa réplique est toute prête : « Cela s'est fait à la manière des sorciers ». Rien n'est au-dessus de leur puissance. Pas même ce que nous rejetons comme absurde.

De même, en Guinée française, dans un procès d'hommes-panthères, qui font, eux aussi, des aveux stupéfiants, un témoin a assisté au rapt d'un enfant.

« Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

— C'est Moussa qui marchait le premier. Il est entré dans la case avec Lamina. Ils étaient tous les deux dans la même peau (de panthère).

— Ils étaient devenus petits ?

— Oui.

— Vous les avez vus devenir petits ?

— Oui

— La nuit était noire et vous voyiez tout de même ?

— Oui. »

Un autre membre de cette société dit qu'ils sont entrés sept dans une même peau de panthère.

Dans une autre affaire d'hommes-panthères (Côte d'Ivoire), les deux inculpés avouent se mettre des griffes la nuit, et attaquer des femmes pour les manger. On demande à l'un d'eux comment il a appris à « faire panthère », et de quelle manière s'opère la transformation. « C'est difficile à expliquer, répond-il, parce que tout cela se fait par sorcellerie. »

Gardons-nous de prendre cela pour un refus d'explication, une défaite. Aux yeux de l'indigène, c'est la plus décisive des réponses. Que désirerait-on de plus ? Les sorciers ont tout pouvoir. Qu'y a-t-il de surprenant s'ils entrent cinq dans un caïman, ou sept dans une peau de panthère ? Si un corps mangé par eux n'en reste pas moins intact à tous les yeux ?

A ces traits, on reconnaît sans peine les esprits pour qui les mythes sont des histoires vraies, qui ne sont pas choqués par la fluidité du monde mythique, et dont l'expérience, surtout affective, il est vrai, a pour champ à la fois la nature et la surnature.

L. LÉVY-BRUHL

CHRONIQUE DE CAERDAL

17 avril. — « Je n'ai jamais tant d'esprit que si je me défends d'en avoir, » me dit-il. Je lui réponds : « Vous ne vous défendez pas assez. Soyez moins pacifique. Vous avez toujours trop souri, et trop volontiers. On ne vous connaît pas : plus vous vous livrez au sourire, plus on répand que vous froncez le sourcil. Ils disent même que vous écumez. » L'imbécile, qui fait la critique des livres dans le journal le mieux fait de Paris, s'en prend lui-même à témoin, et il jure qu'il dit toute la vérité. *Juro ! Clysterium donare* : Molière a déjà publié le Bréviaire de ces beaux esprits.

*

Il est étrange qu'un homme d'esprit se croie passionné, et parle sans cesse de sa passion avec complaisance, tout en se moquant de tout, et en affectant que rien ne lui est rien, qu'il se rit de la morale, de la politique, de l'art, de la pensée même. Il est cynique de profession et y montre beaucoup de talent. Il promène sa mère toute nue devant nous, et se vante de coucher un peu avec elle, au moins en esprit. Là-dessus, on n'attend pas de lui qu'il respecte ni ménage rien. Parlant d'amour, il n'a que du mépris pour la tendresse. Voilà par où il se trahit. Dans l'amour, il ne voit que le sexe. Et le sexe à ses yeux se confond avec le plaisir. Quelle opinion ridicule ! qu'elle est fausse, qu'elle est pauvre. Le cynique n'est pas le passionné : Rossinante pétaradant, la queue en l'air, n'est pas Don Quichotte. Les animaux ignorent la passion, car ils ne vivent pas en esprit. La vache ni le taureau en rut ne sont Yseult ni Tristan. Le cœur crée un monde au-dessus de la nature. Pour un maître de haras, sainte Thé-

rèse ne doit avoir ni passion ni amour : elle ne couche pas avec Jésus.

Contre le préjugé commun, je dirais qu'une tendresse si vive qu'elle nous tire et nous efface tout entiers de nous-mêmes, pour ne vivre, béatitude ou douleur, que dans l'objet aimé, est le lieu même de la passion, et non pas le lit.

Il en est une preuve : *animal triste, post...* La satisfaction tue le désir. Le contentement est le tout de la bête : il ne lui faut rien de plus. La vraie passion n'est jamais satisfaite. L'absence est le Léthé de l'animal : elle est l'huile sur le feu du cœur, dans la passion et l'amour de l'homme.

19 avril. — OCCULTE. — Paris et Londres, pleins de mages et de sorciers : plus de sorciers à Paris, plus d'astrologues et de fakirs à Londres. Ici et là, le monde occulte presse le monde visible, le guette, le traque et l'envahit. Qui peut lire Bergson de près, sait bien qu'à la fin des « Deux Sources » Bergson annonce la découverte du monde occulte ; mais il n'en parle qu'avec sa prudence ordinaire, et comme à regret. Cependant, il laisse bien entendre que si le monde invisible devient un objet de science, si la survivance de l'esprit après la mort trouve enfin sa preuve expérimentale, bref si la métapsychique entre dans l'ordre rationnel, cette évolution sonnera une heure capitale dans l'histoire du genre humain. On ne vivra plus dans ce monde-ci que dans l'attente de l'autre ; et toute la vie présente n'aura de sens qu'en fonction et en vue de la vie future.

Curie, le plus grand esprit de la science, depuis Pasteur, en avait le sentiment et il se proposait d'explorer ce domaine incomparable, peu de temps avant sa mort. En quoi, cette mort injuste fut un terrible désastre.

Curie n'est presque en rien l'homme que la niaiserie publique et toutes les trahisons de sa femme et de ses filles ont réduit à l'inventeur du radium. Curie est le grand esprit qui a porté la lumière dans les lois de la symétrie et des équilibres. On n'a pas encore mesuré la grandeur et la portée de ses vues.

23 avril. — BIRTHDAY. — Pour détruire quoi que ce soit, il faut être un pédant. Il n'est pas de pédants plus pé-

dants que les Barbares. Ces brutes ne doutent jamais d'avoir seuls raison. Laïques ou non, les théologiens leur ressemblent. Que tu es loin de cette engeance, *o my sweet gentle Shakespeare.*

On détruit aussi en conservant. Les pédants de la tradition sont des parasites : ils rongent la bâtisse par le dedans ; et aveugles comme eux, ces termites de la Cité la ruinent en se flattant de la réparer ou de la soutenir. Et soudain, d'un seul coup, toute la maison tombe en poussière.

23 avril. — La beauté est pudeur en elle-même, et par soi. Et si voilée qu'elle soit, la laideur est obscène. Au moral, l'impudeur est encore plus évidente qu'au physique. Quoi de plus impudique enfin que la bassesse de certaines pensées, que la saleté de certains sentiments ? Le mot de Stendhal sur la beauté a grand besoin d'un chaste commentaire. Souvent, Stendhal me laisse impression que ses malheurs amoureux ont fait tout son art et toute sa science de l'amour. S'il n'avait été ce roquentin un peu ridicule, courtaud, rougeaud, à toupet, demi ventru, si Mr. Fiasco Esq. ne l'avait doublé en tant d'occasions, son art d'aimer eût été bien pauvre, et beaucoup plus près de Rétif et de Casanova que de Shakespeare. Molière et Musset sont avec Shakespeare. Combien dans Arnolphe et Alceste, le Contemplateur est profond.

7 mai. — TRIOMPHE DE JUDITH ET DU TACT. — Ces jours-ci, les Israélites de Jérusalem ont voulu fêter le troisième millénaire de Judith, la fameuse héroïne. On sait qu'à Jérusalem vivent en plus ou moins grand nombre des hommes issus de tous les pays : on rencontre dans ces rues fatales, où s'épousent sans cesse le soleil et les ténèbres, tous les peuples du monde. La ville est un État régi par un Conseil, où siègent quelques diplomates habiles, que chaque puissance de l'Europe a chargés de la représenter. Pour célébrer leur Judith, les Israélites ont cru bon de donner toute sorte de spectacles magnifiques, revues militaires, cortèges historiques, concerts, symphonies, drames de Babel en plusieurs langues et plusieurs accents à la fois, films, et tableaux vivants. Le Conseil

e l'État a choisi dans les plus hauts rangs de la société hié-osolymite les personnages les mieux faits pour flatter l'or-ueil des Israélites et contenter leur culte du passé et la mé-noire de leurs héros. C'est pourquoi on a mis à la tête des roupes le maréchal Holopherne avec son chef d'état-major e général Titus, celui qui n'avait jamais perdu sa journée, uand il pouvait se rendre cette justice qu'il avait égorgé un nillier de Juifs et de Juives. On a nommé maire de la ville e baron von Pogrom und Blutbad : il a présenté, avec une najesté incroyable, au grand prêtre israélite trois têtes de nouveau-nés, marinées dans le lait de leurs mères, avec le pain, le sel et les clés de Sion : il les lui a lancées au nez, avec in triple juron, un coup de bâton et un crachat en plein vi-sage. L'émir Ab del Moerder, si célèbre par ses tueries, es-corté de mille Arabes au manteau rouge de sang frais, a donné une fantasia splendide, aux cris de You ! you ! tue ! tue ! tue ! Un autre uléma de la paix, Hadji Goetlering, avait a mission de confier le drapeau de David, orné de l'étoile rouge, aux trois aveugles israélites qui gémissent, enchaînés, contre le Mur des Lamentations.

Le choix de ces personnages éminents donne la preuve du tact exquis qu'on trouve partout, quand il faut honorer au-jourd'hui une illustre mémoire. Et tous ces barons, ces émirs, ces ministres, en acceptant de si honorables emplois, en s'ac-quittant de leur mission avec tant de goût et de faste, ont montré au monde entier quel sens ils ont de la mesure, quelle rare délicatesse ils portent dans tous leurs gestes, et pour tout dire l'incomparable qualité de leur pudeur. Croyez-vous qu'un seul se soit récusé ? qu'un seul se soit mis en congé ? Vous ne les connaissez pas : ils savent ce qu'ils se doivent. Le devoir avant tout. Ah, pudeur, pudeur !

ANDRÉ SUARÈS

DÉSESPOIR ET PHILOSOPHIE

Les *Etudes Kierkegaardiennes*[1] de Jean Wahl ne valent pas seulement par l'exceptionnelle probité et la remarquable pénétration qu'on y admire d'un bout à l'autre : l'auteur est bien trop engagé dans ses derniers écrits pour que nous ne soyons pas en droit d'attribuer à un ouvrage comme celui-ci une valeur proprement testimoniale. J'ai sous les yeux le recueil de poèmes[2] où se concentre sa pensée la plus authentique, si du moins nous entendons par ce mot non pas tant une réflexion proprement dite que l'intime contraction par laquelle son esprit tente de coïncider, par delà l'ordre de l'essence, avec l'intention nue, avec l'accent originel, inouï, auquel il lui semble que son être même se réduit.

Mon destin, je vois ton visage
Se détournant de tous les êtres
Pour mieux sentir l'être de tout

Tu n'es porteur d'aucun message,
Mais du seul cri d'une âme à bout
Et qui refuse tout secours.

Certes, si l'on use du terme de désespoir pour désigner la tonalité affective de ses poèmes et de ce que j'appellerai volontiers son lyrisme dialectique — il faudra marquer que ce désespoir prétend au fond se situer au delà de l'opposition que nous instituons couramment entre l'espérance et son contraire, au delà du pathétique — ou peut-être en deçà. Dans *Flammantia Moenia,* Wahl chante son inquiétude qui

le libère et l'équilibre
dans ce monde brûlant et vibrant.

1. F. Aubier, éditeur.
2. *Connaître sans Connaître,* G. L. M., 1938.

Il me pardonnera de penser que c'est là une position plus littéraire que vitale et qui s'exprimerait avec plus de force si elle était tout à fait authentique, existentiellement parlant.

Lorsque dans un exposé fait à la Société de Philosophie, Jean Wahl a tenu à spécifier que le mot transcendance n'est pas univoque,qu'il peut y avoir une trans-descendance en face de la trans-ascendance sur laquelle le philosophe concentre d'ordinaire toute son attention, il a formulé une remarque qui sur le plan philosophique appelle bien des réserves, mais qui présente pour l'exégèse de sa pensée à lui une importance indéniable : et j'ajouterai que l'esprit de contradiction dirigé non seulement contre l'autre mais contre lui-même, qui l'a toujours habité et qui est peut-être le ressort de sa dialectique personnelle ne peut pas ne pas l'inciter obscurément à préférer au fond la trans-descendance à la trans-ascendance. Ainsi s'explique au surplus l'attrait qu'exercera, si je ne me trompe, toujours sur lui un certain matérialisme, à condition toutefois bien entendu que celui-ci s'énonce lyriquement sur un plan de subjectivité pure, bien loin de s'intellectualiser et de se donner comme le prolongement de la science positive. On ne comprendra jamais rien à l'attitude personnelle de Jean Wahl si l'on ne parvient pas à reconnaître qu'elle se caractérise avant tout par une prédilection pour l'intenable. Et c'est ici, j'en suis persuadé, que se laisse reconnaître l'intime parenté qui l'unit, je ne dirai pas au Kierkegaard historique, sur lequel il nous est bien difficile de nous prononcer, mais au Kierkegaard qu'il a cru découvrir au terme de son exploration.

« La position kierkegaardienne est-elle une position qu'on puisse tenir ? Cela peut être discuté sans qu'une réponse négative diminue en rien la grandeur de Kierkegaard, car peut-être bien a-t-il tenu dans une position intenable, peut-être, comme l'a dit Vetter, Kierkegaard est-il l'homme qui défend une position désespérée. *Et ce qui nous attire à lui, plus peut-être encore que sa position, c'est ce qu'elle a de désespéré* » (p. 446). On ne m'en voudra pas de souligner un aveu aussi extraordinairement significatif. Ici je dirai toute ma pensée : je n'hésite pas à voir dans cette phrase la transposition très probablement illicite d'une attitude qui ne peut se

justifier — encore n'est-ce pas sûr — qu'au plan de l'action, chez un Malraux, par exemple, en raison des risques vitaux qu'elle comporte ; dans le domaine de la pensée pure, elle ne me paraît pas exempte d'un dilettantisme assez suspect. L'aveu de Wahl ne se laisse pas en réalité dissocier d'un contexte historique très particulier qui ne fut certes pas celui de Kierkegaard lui-même, mais qui implique de toute évidence un préjugé favorable accordé aux valeurs révolutionnaires et paradoxales *en tant que telles*. J'ai eu l'occasion de faire observer que nous avons vu depuis trente ans et même davantage s'instaurer chez nous un conformisme du refus, de la négation, de la pensée non conformiste. Je ne veux certes pas dire que Wahl se rende coupable d'une aussi grossière contradiction. Il y a cependant une question qu'une conscience intellectuelle aussi scrupuleuse que la sienne est tenue de se poser : « *Quelle est ma pente ?* » Si l'on admet avec Nietzsche qu'il y a une pensée héroïque et qu'elle s'exerce *à contre-pente*, il faudra bien reconnaître en même temps que pour un esprit spontanément enclin à l'*in-adhésion*, le courage véritable serait peut-être, je ne dis pas de se jeter aveuglément dans la croyance, entendue au sens naïf de ce mot, mais de se mettre dans l'axe d'une affirmation possible, d'une trans-ascendance.

« Kierkegaard, est-il dit à la suite du texte que j'ai cité plus haut, a lutté pour un christianisme mourant, ou plus exactement pour un christianisme mort. » Je pense, avec Mme Rachel Bespaloff, qu'il convient de s'inscrire radicalement en faux contre une pareille assertion. Et d'abord que signifie-t-elle au juste ? Faut-il l'interpréter en disant : le christianisme pour lequel Kierkegaard a combattu était *en fait*, était *en réalité* un christianisme mort ? Il est trop clair qu'entendue de cette manière, la thèse est inacceptable. Que serait-ce que cette réalité objective du christianisme opposée comme une vérité à l'opinion erronée que Kierkegaard s'en serait faite ? Faudrait-il donc la concevoir, cette réalité, à la façon des sociologues et dire : historiquement le christianisme n'était plus au temps de K. une religion vivante ? Mais, outre qu'on se demande quels sont ici les critères de vie ou de mort, n'est-il pas évident qu'un jugement posé du dehors par

un historien compétent, c'est-à-dire par un « inexistant », ne peut affecter en rien, ne peut même atteindre la pensée ou plus exactement l'existence qu'il vise ? Il faudrait donc comprendre que pour Kierkegaard lui-même, d'après Wahl, le christianisme *était* mort. Ceci est d'une invraisemblance qui confine à l'absurde, à moins qu'on ne confonde mort et agonie, ce qui, du point de vue chrétien en particulier est proprement injustifiable. Au reste, comment ne pas constater que le christianisme revivifié par Kierkegaard a résisté victorieusement en Allemagne à l'épreuve décisive, c'est-à-dire à la persécution ; quel signe plus éclatant une religion peut-elle donner de sa vitalité ? Peut-on imaginer en aucune manière qu'un christianisme mort ait eu la puissance de réveiller une spiritualité sclérosée, fonctionnarisée ? On ne le pourrait manifestement qu'à condition de faire intervenir cette mystérieuse fécondité de la mort qui est précisément un thème, un mystère central du christianisme *vivant*. Je ne puis m'empêcher en cette occasion de noter au surplus que le « Dieu est mort » de Nietzsche est devenu un affreux cliché, et par conséquent un mensonge du jour où il a perdu la résonance tragique qu'il rendait pour l'auteur de *Zarathoustra*. Une telle affirmation, en effet, ne présente aucun sens objectif ou universalisable. Elle traduit l'expérience la plus personnelle, la plus radicale qui soit ; or cette expérience chez un Nietzsche a possédé un poids, une portée, une puissance presque irrésistible d'irradiation ; elle excède les limites du *mien* et du *tien* dans la mesure où s'incarne en elle ce que certains appelleraient un moment dialectique de la conscience moderne, ce que je regarderais plutôt pour ma part comme un élément irremplaçable au sein d'un drame qui l'implique et le dépasse infiniment. Mais nous sommes ici — et il n'est pas de remarque plus kierkegaardienne que celle-là — dans un ordre où l'affirmation n'est pas séparable du *son* qu'elle rend — *son* historique, *son* existentiel — qui lui-même exprime l'engagement total d'un esprit dans une pensée qui est son destin. Jean Wahl devra m'accorder, sous peine de rétrograder en deçà des modes de pensée qu'il s'est lui-même si passionnément attaché à comprendre et à décrire, que lorsqu'un jeune essayiste, désireux de donner lui aussi de la voix — disons M. Petitjean

— vient répéter à son tour que Dieu est mort, il ne nous livre qu'une parodie dérisoire de la déclaration qu'il croit prendre à son compte. Dérisoire, dis-je. Car ici, entre le tragique et le dérisoire, il n'y a pas d'entre-deux, pas de zone intermédiaire. Je dirai plus simplement qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de nietzschéen ; si Nietzsche a vainement cherché un disciple, c'est qu'il n'avait peut-être pas pris conscience à fond de cette grandiose fatalité de solitude qui était enveloppée dans sa position même ; comment l'aurait-il pu, puisqu'il s'apparaissait à lui-même comme le maître d'une humanité à venir, à créer ? Là est peut-être la plus tragique antinomie qui s'inscrit au centre de sa destinée. Il ne pouvait pas penser sa pensée sans vouloir qu'elle s'imposât à d'autres ; sans tenter un effort désespéré pour la communiquer, et d'autre part, une fois inculquée à l'autre, cette même pensée devait fatalement se muer en un simulacre ou un εἴδωλον en apparence analogue, en réalité risiblement caricatural.

Si légitimement enclin qu'on puisse être à rapprocher le cas de Nietzsche et celui de Kierkegaard, et d'évoquer Pascal à l'arrière-plan, une différence fondamentale surgit ici, qu'un esprit tel que Wahl aura, je pense, toujours tendance à minimiser. Kierkegaard (non plus que Pascal), malgré le son agressivement paradoxal de beaucoup de ses formules, ne prétend pas instaurer une nouvelle table des valeurs. Il se réfère non certes à un archétype platonicien, mais à une Présence au centre de l'histoire qui ne peut être qu'attestée ; et si, en s'autorisant de je ne sais quel texte, on venait me dénier le droit de parler de référence, je dirais que dans cette mesure on refuserait à Kierkegaard la qualité de chrétien, car le chrétien ne se définira jamais que par le pouvoir d'attestation. Mais dès le moment où cette référence existe à la base, *la foi est donnée*, elle ne peut plus être mise en question, et cela quelle que soit l'épreuve dialectique à laquelle la pensée la soumet ; et j'ajoute qu'à partir de cette référence, parce qu'elle est une insertion dans l'être, une communauté, une communion devient possible, l'esprit est arraché à cette insularité désespérée dans laquelle on prétendait l'emprisonner. Lorsque Wahl déclare que Kierkegaard n'a de la croyance que le premier élément, le désespoir, et, au sein de ce déses-

oir, une aspiration brûlante vers le religieux, il est à craindre u'il n'outrepasse considérablement les limites de ce qu'il est n droit d'affirmer. Ici se pose un problème d'une extraordi-aire gravité, et c'est celui de la *communication* entre le phi-osophe commentateur et le philosophe commenté. C'était là ne question qui ne semblait pas présenter de difficulté par-iculière tant qu'on pouvait se représenter une philosophie omme se réduisant à un ensemble d'*idées* reliées entre elles, t dont il était en droit possible de relever le plan, comme on elève celui d'une cité, ou comme on dresse la carte d'une haîne de montagnes, à la faveur de certains repères préala-lement obtenus. Mais plus le mode de philosopher sera exis-entiel, plus il se rapprochera d'une création d'essence poé-ique — et plus il sera impossible de l'appréhender sans une o-participation préalable à une expérience radicale qui, par léfinition, ne passe pas complètement dans ses expressions bjectives, mais les commande et les transcende. On sera dès ors amené à se demander par exemple si un non-chrétien 'attaquant à la pensée de Kierkegaard, parce qu'il est étran-ger à *l'expérience-source* qui l'irrigue n'est pas presque névitablement condamné à la tirer à soi, c'est-à-dire à la léchristianiser, cela quelque passionnément sincère que uisse être son désir d'objectivité. Mais les *Etudes Kierke-gaardiennes* ne nous apprennent-elles pas qu'il y a une objec-ivité qui ne se révèle qu'à l'extrême pointe du subjectif ?

Ici apparaît en pleine lumière la contradiction qui est au œur d'une position comme celle de Jean Wahl. D'une part on eut dire qu'elle est hyperkierkegaardienne, pour autant u'elle revient non seulement à couper l'auteur de *Crainte et Tremblement* des racines par lesquelles il plonge dans une cer-aine tradition évangélique moins reconnue qu'héritée, mais ncore à abonder dans le sens de cet extrémisme, de cette phi-osophie de la croyance non croyante, c'est-à-dire d'un exis-entialisme comme éperdu ; d'autre part, en tant qu'historien, Wahl se trouve amené à restaurer, pour justifier son étude elle-même, son travail d'interprétation objective, les catégories même qu'à la suite de Kierkegaard il avait été amené sinon à ruiner, du moins à dévaloriser. D'où l'état d'extraordinaire nsécurité dans lequel il plonge son lecteur. Dirons-nous à

notre tour, mais cette fois en parlant de lui : « Ce qui nou attire à lui plus peut-être encore que sa position, c'est « qu'elle a de désespéré ? » Pour ma part, sûrement je ne dirai pas. Une philosophie du désespoir se condamne peu être elle-même, si elle se laisse affecter par la situation qu'el décrit ; ce n'est pas assez dire : cette situation même, el risque de nous en donner une image altérée pour peu qu'el s'y complaise, et qu'elle dégénère en une apologétique de l'in tenable ; car l'intenable n'est vécu que par une conscience q ne s'y enlise qu'en tentant de s'en arracher ; et c'est just ment cette volonté d'arrachement — de salut — qui fait i défaut. Il n'est pas d'autre ressource pour une philosoph digne de ce nom, si elle ne veut pas entrer en collision av l'infra-humain, que de se frayer à travers tous les obstacl que l'homme d'aujourd'hui amoncelle pour s'entraver lu même, l'accès à une espérance qui ne sera vraiment neu qu'à condition d'être la plus ancienne de toutes, celle qui fa corps avec l'Origine, et qui ne sera pas définitivement ave glée tant qu'il demeurera une âme fidèle pour garder sa foi l'inconditionnelle promesse du Dieu vivant.

GABRIEL MARC

CHRONIQUE ANGLAISE

PSYCHOLOGIE ANGLO-SAXONNE

Lorsque, au début de ce siècle, des médecins obtinrent enfin des guérisons de troubles psychiques assez gros, la notion de « santé » dans ce domaine ne leur parut point tout d'abord tellement complexe ; et des considérations philosophiques sur ce sujet ne leur auraient alors semblé que des obstacles à l'obtention de résultats positifs. Mais ensuite, avec le développement de la thérapeutique analytique qui put être appliquée à des cas délicats et aussi à des questions de « caractères », il devint évident que, si la normale dont s'éloignait le malade était suffisamment claire pour entreprendre le traitement, la normale à laquelle on devait parvenir au terme de la guérison demeurait un idéal particulièrement obscur.

D'après une opinion assez courante, mais sans valeur, le but de la psychanalyse serait de « défouler » les instincts et, en mettant à jour les complexes, de permettre de les réaliser ; bref à donner la primauté à l'inconscient sur le conscient. Il est inutile, je pense, de réfuter une conception qui ne germa jamais que chez des adversaires peu ou mal renseignés ou chez des partisans intéressés et dont l'enthousiasme se trompait d'adresse. Les premiers redoutent les mystères de leur inconscient, les autres voudraient s'y vautrer : le problème n'est pas résolu. Par contre, des analystes authentiques, j'entends praticants sinon parfaitement sérieux, pensent (ou ont pensé) que leur but devait être de faire du patient un bon époux, un bon père et un bon citoyen. Mais l'objection part ici d'elle-même : quelle absurdité de vouloir adapter ou

réadapter l'individu à des types de sociétés qui sont manifestement « malades », et, en tout cas, transitoires ; et quelle dérision serait le cas d'un déséquilibré, réadapté en janvier 1933 à la République de Weimar. Car d'autres types de sociétés ne jugent pas nécessaires la collaboration des analystes pour forcer, au moins en apparence, le conformisme total des particuliers.

Il suffit cependant de se reporter au principe même de la technique analytique pour y voir non la préparation d'une voie morale (ou immorale), mais une démarche de la connaissance. La cure, en rendant le malade conscient de motifs inconscients, est un bain de vérité que ne parfume aucune morale (ou anti-morale). Une prise de conscience est nécessaire [1] ; le médecin doit découvrir et faire comprendre le sens des symptômes et, ayant dissipé ces apparences, mettre le patient en face de la réalité. Une fois arrivés là, celui-là lâche celui-ci.

La réalité ? Apparaissent alors les Pilates de la philosophie avec leurs « qu'est-ce que » ? et les Pharisiens de la morale avec leurs : « est-ce bon ? est-ce mauvais ? » C'est à ces questions que Graham Howe répond tranquillement dans son dernier livre, *Le Temps et l'Enfant* [2]. Je dis tranquillement parce que, en face d'adversaires crus jusqu'ici redoutables, il ne s'émeut pas et va son petit bonhomme de chemin, poliment et résolument, suivant ses traditions nationales.

Qu'est-ce donc que la réalité ? C'est, « pour moi, ce qui arrive *maintenant*, dans ces circonstances-*ci*, à ce qu'il me semble ». Cette définition implique comme corollaire immédiat : « la réalité dans son ensemble n'est pas telle que je la voudrais », et n'est qu'une forme du principe de contradiction [3].

Une attitude morbide est celle qui s'exprime ainsi : « je veux telle chose, donc je l'ai », *sans tenir compte du temps* : « je veux telle chose tout de suite, je l'ai *maintenant* », « je

1. Je ne discuterai pas ici la question de savoir si elle suffit et si aucune volonté ne doit être parallèle au processus de connaissance.

2. *Time and the child, a study of morality and reality.* Londres, Faber an ! Faber.

3. « Il est impossible qu'une chose soit elle-même et autre chose qu'elle-même, en même temps et sous le même rapport. » (Cette remarque est due, on s'en doute, au commentateur, non à l'auteur.)

voudrais être Napoléon, donc je le suis *déjà* ». On voit qu'une telle attitude est purement contradictoire, car si l'on est déjà ce qu'on voudrait être, on ne parviendra jamais à le devenir.

Il faut donc au contraire dire : « je veux cela ; je ne l'ai pas ; je dois donc m'efforcer de l'obtenir. » Et tout de suite il faut remarquer que puisque le réel existe par rapport à moi, en me changeant moi-même, je modifie le réel. « En ce sens, nous sommes les maîtres de notre destin. » Tout ceci implique donc l'acceptation de la réalité *maintenant :* c'est par là qu'il faut toujours commencer ; or, c'est là une attitude exceptionnelle. L'homme se refuse toujours à dissocier du vrai le bien, qu'il suppose réel parce qu'il préfère qu'il en soit ainsi. L'imagination a toujours tendance à se transformer en fantaisie ; la première est parallèle à la réalité, la seconde en éloigne ; celle-là se réalise avec le temps, celle-ci présente comme réalisé ce qui ne le sera par conséquent jamais.

Qu'accepter la réalité soit une attitude exceptionnelle, c'est ce que montre, par exemple, le comportement général des adultes envers l'enfant. Tantôt ils lui imposent une morale et des règles de conduite qui n'ont pas de sens pour lui, lui font sauter des étapes nécessaires, et se refusent à épouser la courbe de sa croissance en voulant aller *trop vite ;* tantôt ils ont peur de cette croissance, et voudraient fixer l'enfant dans un stade agréable (pour eux).

Dans les deux cas, l'adulte ne recherche que son plaisir ; et dans les deux cas, l'enfant, traînant des arriérations non évoluées, ou fixé dans son développement, ne saura vivre d'une vie normale.

Accepter la réalité, c'est l'accepter dans sa *totalité*, le plaisir comme la douleur, le bien comme le mal, le jour comme la nuit, l'été comme l'hiver. La réalité a un caractère alternatif, qui résulte du jeu des « Je-veux » et des « C'est ainsi », des forces et des obstacles. Il faut distinguer les attitudes partielles, qui ne voient que le bien et le mal, des attitudes totales qui atteignent le vrai. Ainsi le « goût », le « penchant » d'une part, le « dégoût », la « haine » de l'autre sont des attitudes partielles ; l'amour est au contraire une attitude totale, car un amour véritable accepte tout de la personne ou de la

chose aimée ; on la prend comme elle est, avec ses qualités et ses défauts. Il faut accepter l'aspect négatif comme l'aspect positif des choses, et la première acceptation, en date comme en importance, est celle du sevrage, — de la peur et de l'anxiété. Il faut accepter l'anxiété non la fuir ou la déguiser ; et l'on constatera alors que toute acceptation d'une perte devient alors un gain. La vie est une chose terrible. Il n'y a pas de joie véritable, si l'on ne veut pas *voir* cela. Toute vie implique renoncement et sacrifice. Tout comme la vie physiologique est une combustion, la vie spirituelle doit brûler de ces flammes ; et l'on comprend alors que l'Enfer n'est que le lieu où se consume ce qui a refusé de vivre d'une vie réelle ce qui n'a vécu que d'une vie partielle. « Laissez ici toute espérance... » L'espoir, tout comme le désespoir, son attitude conjuguée, ne résout rien : combien de gens croient qu'en pleurant suffisamment longtemps le lait renversé retournera dans son bol.

Aussi éloigné du « moralisme » laiteux des pasteurs que du « réalisme » sanguinolent des politiciens, Graham Howe ne fait qu'exprimer en termes modernes les rudiments, d'une sagesse qui fut de tous les temps et de tous les pays et qui a cessé d'être du nôtre et des nôtres.



Avec l'observation des Masses (*Mass-Observation*), nous n'avons plus à faire à une vue totale sur l'existence humaine, mais à un point de vue sur le comportement de l'homme en société, et même plus spécialement en société démocratique. Cette discipline nouvelle a été créée en Angleterre au début de 1937 par deux jeunes gens de 25 ans, et compte aujourd'hui plus de deux mille travailleurs volontaires. L'un des fondateurs, Tom Harrisson, est un ornithologiste qui a vécu parmi les « cannibales » du centre de Bornéo ; Charles Madge, l'autre fondateur, est poète et fut journaliste. La méthode se présente comme une simple généralisation de l'enquête auprès de l' « homme de la rue ».

Pratiquement, le travail consiste donc : 1° à susciter des observations ; 2° à recueillir, classer, dénombrer et inter-

préter les documents reçus. Les premiers résultats importants obtenus par l'O. M. ont été publiés en 1938 et concernaient le jour du couronnement. Il s'agissait de déterminer comment le peuple anglais s'était comporté ce jour-là et dans quelle mesure et sous quelle forme il avait *participé* à la cérémonie.

Le volume qui vient de paraître dans la collection des Penguin Books [1] résume des recherches portant sur des sujets aussi variés que la vogue de l'astrologie, de la lutte libre et du Lambeth Walk ; la partie la plus importante, à laquelle nous nous limitons, est consacrée aux événements de septembre.

En août, 460 Londoniens (choisis au hasard, naturellement) sont priés de répondre à cette question : « vous intéressez-vous de plus en plus — ou de moins en moins — à la politique ? ». L'intérêt croît chez 26 % des personnes interrogées, décroît chez 40 %, est stationnaire chez 16 %, nul chez 18 %.

En mars 1938, la question « que pensez-vous de la politique étrangère du pays ? » provoque les réponses suivantes (enquête limitée à un faubourg ouvrier).

— Ils font bien de laisser les gens dans l'ignorance. Pas de panique.
— Je ne sais pas ce que fabrique le gouvernement.
— Je ne suis pas assez instruit pour répondre.
— Je ne peux pas dire s'ils ont raison ou pas.
— Je ne comprends pas très bien, mais ça ne me paraît pas fameux.

Une des constatations les plus intéressantes de l'O. M. est que plus le danger est proche, selon les informations officielles, moins le public croit à la guerre — ou plutôt, moins il déclare croire à la guerre.

Après la démission d'Eden, 43 % des personnes interrogées estiment la situation « critique ». Après l'Anschluss, 34 % s'attendent à la guerre ; en août, 35 % ; le 12 septembre, 15 %.

1. *Britain*, by Mass Observation.

Le 15 septembre, M. Chamberlain s'envole pour Berchtesgaden. 70 % des réponses recueillies sont favorables, 10 % hostiles.

— Femme, 38 ans : nous sommes tous travaillistes par ici... J'espère que Chamberlain dira à Hitler ce que je lui dirais à sa place. Que c'est du bluff et qu'il joue avec des vies humaines.

— Femme, 40 ans : maintenant, je ne m'en fais plus. Chamberlain s'est dévoué pour aller voir ce cochon d'Hitler... Tout a l'air d'aller beaucoup mieux maintenant.

— Femme, 40 ans : c'est un brave homme. Le pauvre vieux monsieur, s'en aller comme ça à son âge...

Les 21-22 septembre, à la veille de Godesberg, l'O. M. pose la question suivante : « Que pensez-vous de notre attitude à l'égard de la Tchécoslovaquie ? » 67 % des hommes et 22 % des femmes sont indignés ; 2 % des hommes et 16 % des femmes, pensent que cette attitude est infamante, mais que la paix vaut mieux que tout ; 14 % des hommes et 27 % des femmes, approuvent la politique de Chamberlain ; 17 % des hommes et 35 % des femmes, déclarent n'avoir aucune opinion, ou n'y rien comprendre, ou ne pas s'intéresser à ces histoires-là. L'opposition entre la population féminine et la population masculine est donc ici le phénomène le plus remarquable.

Que peut-on conclure de ces enquêtes ? Tout d'abord, que durant toute la durée de la crise, le gouvernement anglais ne tint en aucune façon compte de l' « opinion publique », d'ailleurs déconcertée par les coups de théâtre qu'on lui prodigua.

Le public, sceptique quant à la véracité des informations qu'on lui fournit, désespère de parvenir, et à s'informer, et à exprimer d'une façon effective son opinion. Ainsi le 22 septembre, *un tiers* des personnes interrogées déclarent se désintéresser de la crise ou n'y rien comprendre. Quant au scepticisme à l'égard des journaux, il atteint parfois des formes extrêmes, par exemple chez ce conducteur de camion, 30 ans, qui pense qu' « il doit y avoir du bon chez Hitler, puisque les journaux en disent toujours du mal ».

RAYMOND QUENEAU

ESSAIS CRITIQUES

UN TESTAMENT ESPAGNOL, par *Arthur Koestler* ; AUTANT EN EMPORTE LE VENT, par *Margaret Mitchell* ; LA MÉPRISE, par *Vladimir Nabokov* ; SALKA VALKA, par *Haldor Laxness.*

M. Arthur Koestler, correspondant du *New Chronicles*, fut arrêté lors de la prise de Malaga, en février 1937, condamné à mort, emprisonné trois mois durant, chaque jour attendant pour la nuit prochaine le peloton d'exécution, relâché enfin, sous la pression de l'Angleterre. Il donne, dans *Un Testament espagnol* [1], le récit de la prise de Malaga et le journal, à peine commenté, de sa captivité. C'est un témoignage de premier ordre, direct, impartial, me semble-t-il, sans larmoiement et presque constamment d'une parfaite sobriété.

Il se peut fort bien que, sur le même sujet, une fiction nous eût émus davantage. On ne tremble point pour la vie du héros, que l'on sait échappé du danger. Et la réserve qu'apporte l'auteur à l'égard de certains de ses sentiments les plus intimes ne concourt pas à l'intérêt romanesque. C'est ici que le document s'incline devant le roman. Mais il offre son intérêt propre, que les circonstances, la lucidité et le talent de l'auteur ont rendu, dans *Un Testament espagnol*, véritablement exceptionnel.

Il s'agit aussi bien d'un double document, puisqu'il porte à la fois sur des faits historiques (et le tableau du trouble, de l'incohérence, de la panique qui s'emparent de Malaga tandis qu'avancent les troupes nationalistes, est d'une am-

1. Traduit par Denise van Moppès (*Albin Michel*).

pleur et d'une minutie saisissantes) et sur la situation de l'homme devant une mort immédiate. L'éveil nocturne des prisonniers que l'on va exécuter, leur égarement ou leur résignation, leurs mots suppliants, enfantins, absurdes même, mais non moins déchirants ; les rapports des prisonniers entre eux : attirances, brusques aversions, franc-maçonnerie d'hommes traqués ou querelles intestines de bêtes sauvages ; leur déchéance devant le gardien ; leur attente surtout l'affaiblissement de leurs forces, l'événement, l'usure, les futilités et le sommeil au milieu de tant d'angoisses et quand on voudrait mourir dignement ; le besoin de se raccrocher à une voix, un geste, un bruit, — tout cela, M. Arthur Koestler l'a noté jour après jour, sans rien ajouter à une situation suffisamment tragique et dans le seul souci de *dire vrai*.



Autant en emporte le vent [1] remporta, il y a quelques années aux États-Unis, un gros succès de librairie. La traduction de cet énorme roman a été fort bien accueillie en France ; on a évoqué, à propos de Mme Margaret Mitchell, les grands romanciers anglais et russes. Dangereuse louange ; le livre de Mme Mitchell est fort bien mené ; il a de l'ampleur ; il bénéficie d'un sujet fécond ; c'est enfin une remarquable réussite ; mais il semble que l'on se soit quelque peu mépris sur sa qualité.

Que l'auteur, en entreprenant son œuvre, ait été fort eune et dénuée d'expérience artistique, le début du livre je montre assez ; il est maladroit et sans grand intérêt ; je connais deux ou trois personnes qu'il a découragées. Mais c'est précisément l'un des charmes les plus curieux de ce livre que son élargissement progressif, son enrichissement, son patient et heureux effort vers la plénitude. A mesure que Mme Mitchell avance au cours de ces neuf cents pages, on surprend ses acquisitions ; on la voit devenir plus habile et plus naturelle à la fois, découvrir l'étendue de son sujet et la complexité de ses personnages. Il suffit sans doute de laisser jouer la durée, de suivre scrupuleusement la courbe

1. Traduit par P. F. Caillé (Gallimard).

d'une vie, pour que cette succession d'espoirs, de triomphes, d'échecs et de deuils confère à l'œuvre un infaillible pathétique. Il suffit de montrer l'œuvre du temps sur l'homme, la poignée de cendres où se réduisent enfin tant de tourments, tant de grâces, tant d'orgueil et de plaisir de vivre, pour que se dégage de l'œuvre une philosophie désabusée, mais non sans poésie. Mme Mitchell a répété scrupuleusement ce que beaucoup d'autres avaient fait avant elle. Elle n'y a introduit sans doute nul génie particulier, nulle découverte psychologique, nulle vue nouvelle du monde, nulle technique nouvelle. Et le grain de son livre reste assez gros. Mais elle va son chemin avec patience en même temps qu'avec ardeur.

Déçue par l'homme qu'elle aimait, une jeune fille de Géorgie épouse le premier venu, qui ne tarde pas à mourir. Elle est ardente, coquette, cynique même. Un autre homme la courtise, qui lui répugne et l'attire à la fois ; elle l'épouse par intérêt et le rendra malheureux (car elle est restée fidèle à son premier amour) jusqu'au jour — mais il est trop tard — où elle découvre qu'elle l'aime. Réduits à eux-mêmes, ces personnages ne soutiendraient sans doute pas l'intérêt du livre ; et l'intrigue qui les unit lasserait assez vite. Mais personnages et intrigue se trouvent intimement mêlés à la guerre de Sécession ; et l'évocation de cette lutte des Yankees et des Sudistes, des massacres, des incendies, des exactions, voilà véritablement le cœur du livre. La guerre ici est sentie par des femmes, et retracée par une femme qui s'y passionne encore. Cette peinture atteint à une intensité dramatique qui est parfois admirable. Telle scène, d'une atroce humanité, où, tandis que les Yankees s'emparent d'Atlanta et que toute la ville s'enfuit, faisant sauter derrière elle les magasins d'approvisionnement, une femme accouche, seule, ignorante, condamnée par le médecin ; telle fuite éperdue, la nuit, à travers une campagne pleine d'ennemis, sur une carriole que traîne un cheval exténué, me paraissent quelques-unes des plus fortes et des plus denses qu'une femme puisse évoquer. Elles ne sont pas sans doute d'un écrivain de race ; mais elles restent dans le souvenir. Il faut bien ajouter que les autres scènes, celles qui ne sont pas soutenues par la réalité, paraissent, après celles-là, quelque peu conventionnelles.

La Méprise[1] est un livre aussi irritant que l'auteur l'a sans doute souhaité, et presque aussi curieux. M. Vladimir Nabokov (dont, en France, on connaissait déjà *La course du Fou*) joue à la fois avec ses personnages et ses lecteurs. Le héros de *La Méprise* rencontre dans la banlieue de Prague un vagabond qui lui paraît offrir avec lui-même une ressemblance presque parfaite. Le voilà inquiet, gêné, quelque peu dépossédé. Une telle ressemblance ne peut rester vaine. Il faut en tirer quelque chose. Une mystification ? Bien mieux : un crime. Il fait endosser à son sosie ses propres vêtements et le tue ; on va prendre le cadavre pour le sien. Mais tout échoue : le coupable et la victime sont aisément identifiés ; aussi bien cette fameuse ressemblance n'existait guère que dans l'esprit du héros.

C'est donc la singularité de l'histoire, qui éveille le soin de M. Nabokov ; ce sont ses possibilités, ses méandres, son ironie, sa perfection. A tout instant, il nous dit : « Voici ce qui pourrait se produire, et à telle occasion, et dans tel décor » (qu'il brosse alertement). Mais aussitôt : « Eh bien, non, c'est autre chose et c'est ailleurs. » On trouverait peu d'exemples d'écrivain aussi détaché de ses personnages, aussi indifférent à leur drame. Si sa fantaisie nous fait parfois songer à Gogol, et à Pouchkine son goût d'une histoire pure et des jeux de la fortune, c'est plutôt Pirandello qu'il évoque, quand il entreprend en même temps le récit et la critique d'une illusion. On devine l'intérêt de ce livre ; il ne tient nullement aux personnages, qui ne nous touchent point et auxquels nous croyons à peine ; mais, plus qu'à l'histoire même, à l'esprit de l'auteur, qui ne se laisse pas un instant oublier.

*
* *

Salka Valka[2] est une œuvre humaine, et dont l'intérêt est loin de ne tenir qu'à l'exotisme. Écrivain d'origine et de langue islandaises, M. Haldor Laxness ne nous parle que de ce qu'il connaît intimement et lui donne son expression naturelle.

1. Gallimard.
2. Traduit par M. Jollivet (Gallimard).

Car c'est de l'Islande qu'il s'agit, ou plutôt d'une petite bourgade, au bord d'un fjord islandais. Une nuit d'hiver, une femme et sa fille échouent là, à bout de ressources et de courage. Un vent furieux secoue la barque qui, du bateau-côtier, les mène à terre. La neige s'entasse sur les chemins. La femme tient d'une main son sac, son enfant de l'autre. De loin en loin une lumière jaunâtre signale une cabane de pêcheurs. « Maman, pourquoi débarquons-nous ici ? Pourquoi n'allons-nous pas jusqu'à Reykjavik ? (C'est la capitale des cent mille Islandais). — Je suis trop malade. Nous irons à Reykjavik au printemps, quand il fera beau. » Elles n'iront jamais à Reykjavik, vers le Sud et la douceur de vivre. Reykjavik est un paradis qui ne leur était pas destiné, auquel d'abord elles songeront souvent, puis qui s'éloignera, s'effacera parce qu'elles vont trouver ici assez de luttes et de misère pour le leur faire oublier.

Ce n'est pas là un ouvrage éclatant ; il ne se refuse même pas à certaine gaucherie. Mais il en sort un humble rayonnement. Entre la misère de la veille et celle du lendemain, misère sans grandeur, à tout instant menacée par le grotesque ou le mélodrame, ces deux femmes perdent leurs traits particuliers et deviennent les héroïnes inconscientes d'une histoire élémentaire. C'est la neige, la nuit, l'abandon, l'écrasement, un craquement de chaise, une soudaine odeur de terre humide ou de vent marin, une respiration qui se précipite ou s'étrangle, c'est une fois encore la saga de l'homme et des forces qui l'entourent, alliées, hostiles, ou plus souvent indifférentes.

MARCEL ARLAND

NOTES

Pierre Lièvre

Cet homme courtois, discret et secret, qui ne parlait guère qu'à mi-voix, était l'esprit le plus ferme dans ses opinions et le plus irréductible dans ses goûts. Il préférait, en toutes choses, la civilisation et l'art à la nature ; il avouait sans ostentation ni feintes son dédain pour la campagne, pour la mer, pour telle ou telle gloire. Sa critique admirait assez peu de choses parmi nos contemporains, mais il prenait ses partis avec tant de netteté et de probité, qu'on pouvait en tirer profit tout en gardant l'opinion contraire. On pouvait être désapprouvé, presque nié par lui sans lui en vouloir.

Il s'était dépouillé de la préciosité de ses débuts (qui n'était peut-être qu'une sorte de timidité). Ses pièces brèves, pareilles à des proverbes sans proverbes, touchent parfois au vif par leurs mots aigus et leur cruauté sans cris. De « Quelle Horreur » et des autres *Ouvrages galants et moraux*, Benjamin Crémieux a fort bien parlé ici même. Nous aurions aimé les voir jouer, sans décors, devant une centaine de lettrés. A presque tous s'appliquerait cette conclusion de son *Extravagante punie* : si cette moralité vous paraît plus désobligeante que tout le reste, je n'y puis rien. Il s'est excellemment défini lui-même dans le prologue de ce petit récit, où apparaît sa parenté avec René Boylesve.

Le *Supplément au Paradoxe sur le Comédien* mêlait à un dialogue avec Jouvet un pastiche du XVIIIe siècle. Pierre Lièvre avait réédité Crébillon fils au *Divan*. Il goûtait cette époque pour la sobriété du style, pour la vigueur de ses moralistes sans prêches. Il en différait par le cœur et par le son de ses ouvrages. Le XVIIIe siècle galant et moral remplace les illusions par l'ornement infatigable

et ingénieux du plaisir ; avec tant d'invention raffinée, la joie et la volupté deviennent des cadeaux que l'homme se fait à lui-même. L'accent de Pierre Lièvre, aussi lucide, exprimait une insatisfaction aiguë. Un bref récit paru dans le *Mercure*, *Camille*, peignait un libertinage presque sénile, changé en amour véritable par la déception et par la douleur. Cette nouvelle trempée d'amertume est peut-être son chef-d'œuvre.

Son amour pour Corneille, occasion de l'édition du Théâtre de Corneille, par lui, dans la collection de la *Pléïade*, montre son goût pour le tragique. Les admirateurs de Giraudoux n'oublient pas que Pierre Lièvre, en 1916, commençait son *Iphigénie* par ces mots : « Cette guerre (la guerre de Troie) n'aura pas lieu. »

JEAN PRÉVOST

***

ROMANS ET RÉCITS

TERRE DES HOMMES, par *Antoine de Saint-Exupéry* (Gallimard).

On se rappelle un des chapitres culminants de *Vol de Nuit*. La femme du pilote Fabien est venu réclamer son homme à Rivière : « En face de Rivière se dressait non la femme de Fabien, mais un autre sens de la vie... Ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage : ils sont en conflit. » Agir, c'est considérer que « quelque chose dépasse en valeur la vie humaine... Mais quoi ? » A ce moment du récit, Saint-Exupéry se substituait à son personnage et prenait lui-même la parole : « Il existe peut-être quelque chose d'autre à sauver et de plus durable que le bonheur ; peut-être est-ce à sauver cette part de l'homme que Rivière travaille. Sinon l'action ne se justifie pas. »

Saint-Exupéry consacre *Terre des hommes* à chercher à tâtons, puis à définir ce *quelque chose*. Pour mieux se contraindre à la probité du détail, ne rien concéder à l'arbitraire, il a renoncé à la forme romancée de *Courrier Sud* et de *Vol de Nuit*. Il s'est appuyé sur d'autres expériences que celles des pilotes de ligne, et même quand l'aviation fournit l'anecdote (ce qui reste le cas le plus fréquent), il s'applique à négliger la prouesse pour ne considérer que les mobiles humains, le comportement mo-

ral qu'elle authentifie. Reprenant les chapitres les plus significatifs de ses mémoires de pilote et de reporter, dont plusieurs sont déjà célèbres, — l'aventure de Guillaumet dans la Cordillère des Andes, sa propre aventure dans le désert égyptien — Saint-Exupéry les revise, les décape de tout pittoresque inutile, les contraint à livrer tout leur sens vital, puis les groupe et les lie entre eux pour dégager le système et l'exemple.

Liaison parfois forcée, parfois gauche et qui fait au premier abord juger un peu vaine cette volonté d'assemblage idéologique. A perdre leur autonomie, il peut sembler que les divers morceaux perdent de leur force explosive et contagieuse. Mais à mieux considérer le dessein de l'auteur, on doit reconnaître que cette canalisation, cette méticuleuse mise en place de tous les éléments correspond à une hantise de certitude, à la recherche d'un accord complet entre l'élan lyrique et sa justification rationnelle.

Cette recherche de fond, si elle contribue au sérieux de l'enquête, n'est pas sans introduire quelque disparate dans la forme : les notations poétiques, ultra-impressionnistes se juxtaposent aux formules abstraites, sans toujours se fondre avec elles, et le souci de préserver le livre de l'éloquence ou du didactisme, de lui garder cette musicalité charnelle, où le style de l'auteur trouve son climat le plus propice, ne va pas sans quelque afféterie et quelque abus d'esthétisme.

Les aventures exemplaires que nous rapporte Saint-Exupéry, et à partir desquelles il médite pour édifier son code d'existence, sont tantôt des aventures personnelles ou dont il a été le témoin, tantôt des aventures qui ont pour héros, soit ses camarades de ligne, soit des officiers méharistes, soit des dissidents mauritaniens, soit enfin des combattants de la guerre civile espagnole.

Tous ces récits ont en commun un double caractère : les protagonistes y sont sous la menace immédiate de la mort ; tous, par choix ou par hasard, ont été projetés hors de la vie commune, hors des jours ordinaires. Dès le premier chapitre, Saint-Exupéry, se remémorant son premier courrier Toulouse-Casablanca, souligne son mépris de la « sécurité bourgeoise » (« Vieux bureaucrate... tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de question sans réponse : tu es un petit bourgeois de Toulouse. Nul ne t'a saisi par les épaules quand

il en était temps encore... Nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi, ou le poète, ou l'astronome qui t'habitaient d'abord. »)

L'habitude, la routine, tels sont les ennemis de l'homme vrai, les attributs du bourgeois. Ne pas oublier sa condition d'homme, lui être fidèle, c'est ne pas oublier la précarité de la vie, l'insécurité de l'établissement de l'homme sur la planète. Perdu dans la nuit au-dessus du désert, à la recherche du phare de Villa Cisneros, le pilote pique sur une étoile qu'il a prise pour le phare. Dès lors, ce n'est plus à la recherche d'un phare qu'il vole, c'est à celle de la seule planète où il puisse aborder, la Terre. La Terre, avec ses dons les plus humbles, « les croissants chauds et le café au lait » qui, dans la nuit, déjà éternelle peut-être, où tournent le pilote et son radiotélégraphiste, prennent figure de symbole. « Ainsi la joie de vivre se ramassait-elle pour moi dans cette première gorgée parfumée et brûlante, dans ce mélange de lait, de café et de blé, par où l'on communie avec les pâturages calmes, les plantations exotiques et les moissons, par où l'on communie avec toute la terre. »

A cette joie de retrouver les plus simples choses et d'en jouir pleinement, s'ajoute pour l'homme menacé celle du compagnonnage. « La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes ». Trois avions sont en panne dans le désert, en zone de dissidence : « Nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappistes. Mais sur cette nappe mal éclairée, six ou sept hommes qui ne possédaient plus rien au monde, sinon leurs souvenirs, se partageaient d'invisibles richesses. »

Et c'est l'existence de ce compagnonnage, de la responsabilité qu'il implique pour chacun envers tous les autres, qui continue à jouer dans la solitude. Dans les neiges des Andes, exténué, Guillaumet ne renonce pas à faire un pas de plus et puis encore un : « Je ne souhaitais plus que le sommeil. Mais je me disais : ma femme, si elle croit que je vis, croit que je marche. Les camarades croient que je marche. Ils ont tous confiance en moi. Et je suis un salaud si je ne marche pas. » Saint-Exupéry, dans le désert d'Egypte où il est près de périr de soif, observe les traces des renards du désert, les coquilles des escargots qui leur servent de nourriture, il n'abdique rien de son intelligence d'homme.

Il se sent responsable de la volonté de connaissance d'où la science naît.

La grandeur de l'homme, c'est de se sentir responsable. Si Saint-Exupéry admire un Mermoz ou un Guillaumet, c'est qu'ils se sentent de grands responsables « de ce qui se bâtit de neuf là-bas chez les vivants,... responsables un peu du destin des hommes. » Saint-Exupéry prévoit l'objection. Il se refuse à confondre ses camarades avec des casse-cous quelconques. « On veut confondre de tels hommes avec les toréadors et les joueurs. On vante leur mépris de la mort. Mais je me moque bien du mépris de la mort. S'il ne tire pas ses racines d'une responsabilité acceptée, il n'est que signe de pauvreté ou d'excès de jeunesse. »

Et de même, il se refuse à faire entrer en ligne de compte le prestige de l'aviateur, aussi bien que celui du recordman. « La machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil. Un outil comme la charrue. » Comme le laboureur, l'aviateur entre en contact et en lutte avec les éléments. L'avion, loin d'isoler l'homme de sa planète, la lui découvre mieux, l'oblige à la connaître mieux et autrement.

Ainsi c'est dans une connaissance renouvelée et approfondie de la terre et de l'homme, dans un engagement désintéressé qui peut aller à tout instant jusqu'au sacrifice suprême que Saint-Exupéry voit la vérité de la vie humaine. « La vérité, ce n'est point ce qui se démontre. Si dans ce terrain, et non dans un autre, les orangers développent de solides racines et se chargent de fruits, ce terrain-là c'est la vérité des orangers. Si cette religion, si cette culture, si cette échelle des valeurs, si cette forme d'activité et non telles autres, favorisent dans l'homme cette plénitude, délivrent en lui un grand seigneur qui s'ignorait, c'est que cette échelle des valeurs, cette culture, cette forme d'activité, sont la vérité de l'homme. La logique ? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie. »

Vérité toute pragmatique et qui postule l'action pour l'action. Morale de soldat, d'aventurier même et d'aristocrate. Acceptation des valeurs de guerre, et aussi des mythes de vie incommode et dangereuse que les systèmes totalitaires ont mis en circulation pour justifier leurs attentats à l'indépendance humaine. Saint-Exupéry s'insurge contre la guerre, la haine, la servitude et pour ce qui est de l'aristocratie, autre nom de la responsabilité, il la

refuse héréditaire : chaque être humain devrait être amené jusqu'au seuil de la connaissance et de la grandeur.

Le livre s'achève sur cette revendication d'une sélection au départ, séduisante, mais utopique. On ne cultive pas un génie comme une rose. On donne à tous les enfants la possibilité de devenir des génies s'ils le peuvent.

Sur la primauté de l'action et sa valeur universelle, il y aurait beaucoup à dire. L'opposer à la primauté du mercantilisme est présentement fort opportun et emporte l'adhésion. Mais la primauté de l'action sur la contemplation n'est pas aussi aisément admissible, ni celle de la vie difficile sur la vie paisible. Rien n'implique que la vie humaine soit faite pour l'héroïsme plutôt que pour la paix et l'ordre dans la justice.

BENJAMIN CRÉMIEUX

***

LA GRANDE BEUVERIE, par *René Daumal* (Éditions de la N. R. F.).

La publication de la *Grande Beuverie* relève chez son auteur d'une ambition à laquelle les écrivains paraissent avoir renoncé depuis quelques années : celle d'amener le lecteur à s'interroger sur les grands problèmes de l'esprit, tout en s'efforçant de le divertir par des récits cocasses ou fabuleux. Aux termes de cette ambition, le récit doit laisser sourdre de son action même une interrogation philosophique aussi inséparable de sa nature que du feu la fumée. En fait, ce mode d'enseignement est vieux comme l'Évangile, et se rattache, avant tout, au système parabolique de la plupart des fondateurs de religions. Dans la vie profane, il a engendré des chefs-d'œuvre comme *Pantagruel*, *Don Quichotte*, *les Contes* de Voltaire, et, plus près de nous, *Les Aventures du Dr Faustroll*. Au cours de la plupart de ces œuvres, la forme du récit ressort de l'intention de créer une nouvelle langue à l'intérieur du langage, et la nécessité d'une telle tentative, ressentie par chaque auteur, se rattache peut-être au mythe universel qui veut que toute création, voire celle des mondes, soit issue de la Parole. Un langage nouveau devient une sorte de code secret entre le poète et le lecteur, et le caractère que de ce fait il emprunte, confère à son contenu la portée initiatique que comporte toute fable.

Le titre même de l'ouvrage est symbolique : *La Grande Beuverie* c'est, en fait, la recherche éperdue à laquelle se livrent quelques jeunes gens possédés de la soif des idées. La filiation rabelaisienne du conte est ici très nette, puisque son titre est inspiré de la *dive bouteille* dont le sens de réceptacle divin de l'ivresse mystique est bien connu. L'auteur nous fait assister aux discussions oiseuses des membres du cercle de *La Grande Beuverie*, et l'on devine que le récit n'est que la transposition des souvenirs de son adolescence. Toutes les idées qu'il a eu l'occasion d'aborder en compagnie de ses amis lui ont laissé une soif inextinguible.

C'est pourquoi René Daumal entreprend de poursuivre seul sa recherche de la Vérité. Il nous entraîne alors dans une course humoristique à travers les différentes sections de l'activité humaine. Les hommes lui paraissent ne s'adonner qu'à l'élaboration de paradis artificiels propres à endormir l'esprit, soit qu'ils s'efforcent de parfaire les formes de notre civilisation machiniste, soit qu'ils composent des poèmes selon les doctrines ennemies de l'inspiration inconsciente, et de l'inspiration consciente, qui toutes deux aboutissent à mutiler l'esprit humain. Les romanciers et les auteurs dramatiques se voient à leur tour dire leur fait. Puis Daumal s'en prend aux hommes de science qui ne savent, d'après lui, que découper indéfiniment les diverses manifestations de la nature, et ont ainsi perdu à son égard toute vision d'ensemble. L'aboutissement de leurs recherches est exprimé par cette inscription qui surmonte le trône de l'Omniscient : *Je sais tout, mais je n'y comprends rien.*

L'un des passages les plus réussis de la *Grande Beuverie* est celui où Daumal s'en prend aux sociétés à prétention initiatique, et particulièrement à celle des Théosophes, de la famille des Sophes, qu'il montre réunis autour d'un certain Nakintchanamourti, ce qui veut dire « Incarnation-de-rien-du-tout ». A un moment donné le maître répond aux questions de ses disciples : « Fichez-moi la paix. » Voici l'interprétation de ces mots que Daumal prête à une vieille dame, en proie à une foi inébranlable autant qu'ingénieuse : « Examinez bien, disait une vieille, la première phrase que le Maître a prononcée : « Fichez-moi la paix. » Quatre mots : c'est le tétragramme cabbalistique, le sacré quaternaire du Bouddhagourou, que les Grecs prononcèrent Puthagoras « Fichez » est, selon la gran-

maire (qui fut jadis une science sacrée), à la deuxième personne. « Moi », c'est la première personne et l'article « la » indique la troisième : image de la trinité. Remarquez d'ailleurs que « fichez », deuxième personne, a deux syllabes, et que le Maître commence par la deuxième personne, et non par la première pour signifier que notre point de départ, à nous humains, est dans la dualité et dans la lutte. Ensuite vient la première personne, c'est-à-dire que nous nous élevons à la notion du « moi » qui surmonte la dualité. Enfin, avec l'article « la », qui contient deux lettres en une seule syllabe, nous dépassons l'illusion du moi pour nous identifier à la réalité impersonnelle. Le quatrième mot « paix » qui n'est plus soumis à la division trinitaire, désigne bien l'état qui est atteint lorsqu'on a parcouru les trois stades précédents. Bien d'autres arcanes sont encore contenus dans ces quatre mots, mais ils ne sont accessibles qu'aux initiés. Tout est dit dans cette simple phrase. Seul un dieu peut parler ainsi. »

Après la Théosophie, la Psychanalyse est exécutée en une page et demie, ce que l'on est en droit de trouver un peu court. Le refus inconscient que l'auteur manifeste à l'égard de toute discussion sincère d'une technique aussi grandiose ne relève-t-il pas de la compétence même de la Psychanalyse ? Après une brève promenade dans les salles de l'Académie, notre héros se réveille dans *la lumière ordinaire du jour*. Car tous les épisodes de la *Grande Beuverie* n'étaient que le fruit d'un mauvais rêve auquel l'auteur se flatte désormais d'avoir échappé. Les paroles qu'il adresse au soleil atteignent à un vrai lyrisme, et en les lisant nous reconnaissons le très haut talent qui nous a valu les poèmes précieux du *Contre Ciel*, publié en 1936 par les Cahiers Jacques Doucet, et que les amateurs de poésie auraient intérêt à connaître davantage : « Viens, Soleil, la table est servie pour toi : tous les arbres, toutes les herbes, toutes les bêtes et tous les hommes, toutes les mers et tous les fleuves attendent que tu viennes les saisir de tes bras brûlants, les élever jusqu'à ta gueule dévorante, bouche du ciel viens boire et manger, la table est servie de l'Est à l'Ouest. »

La Grande Beuverie se termine par l'assurance que l'homme, actuellement dans un état larvaire, possède en lui le pouvoir de parvenir véritablement à un état d'adolescence spirituelle. Ce grand conte philosophique, plein de saveur et d'invention, fait

honneur à René Daumal, et nous met en goût : il nous laisse sur le regret que l'auteur n'ait pas cru devoir développer la partie positive de son récit. Car nous aimerions bien savoir le remède — qu'il semble connaître — à toutes nos déficiences. Ce sera probablement l'objet de son prochain livre. Et sans doute aurons-nous le droit de nous montrer exigeants, lorsqu'il nous découvrira les secrets de son optimisme, car notre acceptation de lui voir faire table rase de toutes nos activités ne peut lui demeurer acquise que s'il nous apporte un message que nous n'aurons pas, à notre tour, la possibilité de classer dans l'une des catégories dont il a fait le procès au cours de la *Grande Beuverie.* Nous ne pourrions par exemple supporter qu'il ressuscite les Sophes sous un autre costume, après les avoir si joyeusement massacrés. Mais l'intelligence et le talent dont a fait preuve René Daumal au cours de son livre nous incitent à lui faire entièrement confiance.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

***

LES ESSAIS

JOURNAL D'UNE « RÉVOLUTION », par *Jean Guéhenno* (B. Grasset).

« La matière est la même, disais-je un jour à Guéhenno, c'est l'éclairage qui nous sépare ». Et il me répondait que oui — et que l'éclairage, de nos jours, est de toute importance. Que faut-il entendre précisément par là ? Et je m'excuse à peine de chercher à prendre conscience de mes réactions « personnelles » en face d'un témoignage de cette envergure ; je ne crois pas manquer du sens des proportions, puisque le débat nous dépasse infiniment l'un et l'autre (moi surtout qui, de par mon âge, ne sais encore qui je suis ni même s'il importe de le savoir). Il s'agit en somme de vérifier si Wells a raison, qui déclarait récemment que par toute la Planète, chez les nations comme chez les individus, chez les jouisseurs comme chez les travailleurs, et chez les intellectuels comme chez les militaires, la notion d'âge est en train de remplacer, comme ferment d'action, celle de classe.

Tout d'abord, quelle est cette matière « commune » que Gué-

henno exprime avec un lyrisme magnifiquement breton, digne, dans ses accents les plus exaltés, de la rhétorique de Chateaubriand, dans ses moments les plus sûrs, de la sagesse humaine de Renan, — et qui ne court que rarement le danger, lorsqu'une frénésie plus intellectuelle encore qu'affective l'aveugle, de tomber dans un simplisme à la Gustave Hervé ?

Ce n'est point seulement telle Nuit, tel Noël, telle simplicité dans telle splendeur— ainsi lorsqu'il écrit : « Au bout d'une branche une fleur d'hier déjà flétrie pend comme une mousseline chiffonnée. Mais un bouton s'est ouvert ce matin en une grande fleur aux pétales écarlates et noirs, ondulés comme les cheveux d'une femme. C'est sa journée, son tour de confesser la splendeur du monde. Elle a poussé de longues étamines rouges qui, chacune, portent une ombrelle de petites pointes safranées ». Ni même les sentiments si français d'éternité et de communauté, pour ne pas dire d'universalité, qui retrouvent sous la plume de Guéhenno leurs couleurs à la fois modestes et triomphantes : car nous savons qu'ils s'arrêtent trop aisément à nos frontières, qu'en nous-mêmes ils naissent et périssent périodiquement — et qu'ils ont, par ailleurs, présidé à certains des actes les plus sanglants et (s'il faut en croire celui qui les expose aujourd'hui) les plus stériles de l'histoire de France. Et la voie qui porte vers la nature les esprits trop purs, vers la méditation solitaire ceux qui ont pratiqué à l'excès la confession publique, a beau être séduisante et parfois même royale: elle n'en suit pas moins la ligne de plus grande pente de la pensée humaine. Elle est donc, aujourd'hui, fort embouteillée...

Non, ce n'est pas sur le lyrisme ou la rhétorique, ni sur les idées transcendantes, que je me retrouve avec Guéhenno. Ce n'est pas tant sur ce qu'il comprend par la réflexion ou le retour sur lui-même, que sur ce qu'il connaît, au sens claudélien du terme : par naissance et nature ; c'est en somme sur les mœurs. Si séparé qu'il se sente de la Bretagne de ses vacances — séparé, comme disent nos philosophes d'école, qui peut d'autant mieux professer la communauté : j'aime sa façon de parler de la Bretagne où il est né. Et lorsqu'il traite de cette révolution qu'il a fini, par pudeur, par mettre entre guillemets ou entre parenthèses, il m'est indifférent, ou il m'exaspère. Mais lorsqu'il écrit : « Je n'estime vraiment que les hommes de la bande. Ils sentent leur

vie comme quelque chose de total qu'on ne peut dissocier et c'est leur sauvegarde... C'est en eux le bon sens qui résiste quand ils éprouvent que la politique tend à les déposséder » — il me touche, profondément.

Ceci dit, et à partir de cet accord fondamental, je dois bien constater qu'en fait tout nous divise sur les questions du jour : et que l'époque, la perspective historique où nous choisissons de vivre diffère davantage encore que notre âge. Il est fort possible qu'il me compte parmi les « jeunes hommes à la fois frénétiques et dégoûtés et que le dégoût met sur le chemin des imbéciles aventures aussi sûrement que le faisait pour nous en 1914 ce que Barrès appelait notre ferveur ». Pour ma part, je le range au nombre de ceux que l'expérience de la guerre passée a définitivement châtrés dans leurs possibilités d'action publique, ou même dans leur pouvoir de penser utilement pour la Communauté. Et je trouve un pressentiment, et un demi aveu, de cette impuissance dans une phrase comme celle-ci : « La mémoire peut créer une sorte d'inaptitude aux engagements qu'exige de nous l'impitoyable aujourd'hui. » Car s'il est bien possible qu'un certain nombre de garçons de 20 à 40 ans — disons démobilisables — se trouvent dégoûtés, c'est non pas de cet impitoyable aujourd'hui, mais du trop pitoyable hier et de tout ce qui d'hier survit aujourd'hui.

L'expérience cesse d'être féconde qui écrase et tourne à l'obsession. Une vie est mutilée, elle laisse échapper toute une part de la vie, qui succombant sous le poids des horreurs passées refuse de regarder en face les difficultés de l'avenir, ou même du présent. Et la plume de Guéhenno, si souvent raisonnable et prête à invoquer la raison, tourne folle dès qu'elle entre dans le champ magnétique de la guerre. Le même homme qui déclare « Une fois a suffi aux gens de mon âge pour leur apprendre que l'esprit ne découlait pas de la chair mise sous le pressoir, et qu'il n'en découle que du sang » parle aussitôt après du « rêve que nous avons vu se lever de la boue et du sang », et ne trouvait d'autre solution, à l'impasse de septembre dernier, que d'écrire dix brouillons de lettre publique au chancelier Hitler.

Ce n'est pas assez dire que ces rêves de paix perpétuelle, nés d'une guerre à laquelle personne n'était utilement préparé et que la plupart des jeunes hommes de 1914 abordaient avec une

naïveté sans pareille [1], ont pesé comme autant de poids morts, depuis vingt ans, sur toute la politique française : ils risquent, si nous ne réagissons pas brutalement contre eux, de nous écraser. L'idée d'une guerre fatale est aussi absurde que celle de la guerre impossible. Mais à supposer qu'une nouvelle guerre éclate, comment en sortirait-il autre chose qu'un nouveau Versailles, ou un nouveau Sedan, des rêves impuissants et une réalité sinistre, s'il nous est interdit de la regarder en face, d'en préciser les fins, d'examiner les conditions d'une paix véritable et de nous définir nous-mêmes sous la menace de guerre ?

Le *Journal d'une « révolution »* est un témoignage courageux sur l'expérience du Front Populaire, où la matière humaine abondait, mais où les idées et les hommes responsables étaient lamentablement à la traîne des événements. Nous nous sommes abandonnés à notre passion du bonheur, à notre « subjectivité » comme diraient les Allemands qui en ce moment même s'abandonnent à la leur, sans le moindre égard à la situation de l'Europe de 1936 et 1937. Et cet abandon même, ressenti par tous nos voisins comme une provocation, était en vérité une façon de tenter le destin, qui nous mettait en péril de guerre. Guéhenno croit-il donc que, sous prétexte que nous sommes en demeure de payer nos idées et nos actes non point cette fois de nos angoisses, ou de nos illusions, mais de notre sang, nous nous sentons dispensés de penser et d'agir sérieusement ?

A. M. PETITJEAN

***

SOCIOLOGIE

M. G. Payot nous écrit :

Paris, le 12 avril 1939.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu le compte rendu tendancieux que M. Roger Caillois vient de faire dans la N. R. F. du 1er avril de l'ouvrage du professeur Sorokin, président de l'Institut International de Sociologie : *Les Théories sociologiques contemporaines.*

« Une œuvre de quelque maniaque du type collectionneur », « une compilation confuse », « de sinistres âneries », « des analyses

1. Guéhenno me disait un jour que le 1er août 1914 l'avait trouvé jouant l'air de Sambre-et-Meuse sur son violoncelle.

vagues, incomplètes, inexactes », « un mauvais livre », « une caricature », tels sont les compliments accumulés par M. Roger Caillois sur cette œuvre que de vraies critiques scientifiques parues en France ont signalée, au contraire, comme « un exposé très riche concernant les théories sociologiques des soixante ou soixante-dix dernières années », « une somme énorme de labeur, d'érudition, de documentation qui peut contribuer très efficacement aux progrès de la sociologie », « un beau et important ouvrage, dans tous les sens du mot *important* », « un travail documentaire de tout premier ordre », « un instrument de travail que tout amateur de science sociale doit garder à la portée de la main », etc...

M. Roger Caillois exprime de surplus la crainte que la *Bibliothèque Scientifique* des Editions Payot perde par la publication de ce livre « le crédit qu'elle s'est acquis et qu'un pareil manque de discernement risque de ruiner ». Je me permets de tranquilliser M. Caillois sur le sort de la *Bibliothèque Scientifique* que je suis encore en mesure de défendre puisque je lui ai refusé précisément l'an dernier d'y publier un de ses ouvrages qu'il m'avait demandé d'y faire paraître.

Je vous prie de bien vouloir publier cette réponse conformément à la loi, à la même place et dans les mêmes caractères que l'article de M. Caillois — car n'ayant fait le service de presse de l'ouvrage du professeur Sorokin ni à M. Caillois, ni à la *N. R. F.* je n'ai pas provoqué moi-même cette attaque —, et je vous présente, Monsieur le Directeur, l'expression de mes très distingués sentiments.

G. PAYOT
Éditeur

■

Je comprends mal quelle peut être — touchant à un ouvrage de science — la portée des éloges anonymes, que cite M. G. Payot. Les réserves de Roger Caillois du moins s'appuyaient toutes sur une citation littérale, ou sur un argument précis.

Quant à expliquer la sévérité de la critique par une blessure d'amour-propre qui remonterait à plus d'un an [1], c'est mal

1. M. Payot avait en effet refusé d'accepter dans la *Bibliothèque scientifique* une suite d'articles publiés par R. Caillois dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, de mars à décembre 1937.

connaître Caillois. C'est aussi l'avoir mal lu ; car Roger Caillois a publié, depuis un an, plusieurs comptes rendus extrêmement élogieux d'ouvrages de la collection Payot [1] — collection pour laquelle sa réserve ou ses craintes, au sujet du médiocre ouvrage de M. Sorokin, témoignaient au surplus une estime, à laquelle M. Payot a tort, je pense, de demeurer insensible.

J. P.

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DE « LE BRUIT ET LA FUREUR ». LA TEMPORALITÉ CHEZ FAULKNER.

Quand on lit « le Bruit et la Fureur », on est frappé d'abord par les bizarreries de la technique. Pourquoi Faulkner a-t-il cassé le temps de son histoire et en a-t-il brouillé les morceaux ? Pourquoi la première fenêtre qui s'ouvre sur ce monde romanesque est-elle la conscience d'un idiot ? Le lecteur est tenté de chercher des repères et de rétablir pour soi-même la chronologie : « Jason et Caroline Compson ont eu trois fils et une fille. La fille, Caddy, s'est donnée à Dalton Ames qui l'a engrossée ; contrainte de chercher vivement un mari... » Ici le lecteur s'arrête, car il s'aperçoit qu'il raconte une autre histoire : Faulkner n'a pas d'abord conçu cette intrigue ordonnée pour la battre ensuite comme un jeu de cartes, il ne pouvait raconter autrement qu'il n'a fait. Dans le roman classique l'action comporte un nœud : c'est l'assassinat du père Karamazov, c'est la rencontre d'Édouard et de Bernard dans « les Faux Monnayeurs ». On chercherait en vain ce nœud dans « le Bruit et la Fureur ». Est-ce la castration de Benjy ? l'aventure amoureuse et misérable de Caddy ? le suicide de Quentin ? la haine de Jason pour sa nièce ? Chaque épisode, dès qu'on le regarde, s'ouvre et laisse voir derrière lui d'autres épisodes, tous les autres épisodes. Rien n'advient, l'histoire ne se déroule pas : on la découvre sous chaque mot, comme une présence encombrante et obscène, plus ou moins condensée selon les cas. On aurait tort de prendre ces anomalies pour des exercices gratuits de virtuosité : une technique romanesque renvoie toujours

1. Notamment la *Naissance de la Chine* de Creel, et l'*Histoire de la Philosophie chinoise*, de Zenker.

à la métaphysique du romancier. La tâche du critique est de dégager celle-ci avant d'apprécier celle-là. Or, il saute aux yeux que la métaphysique de Faulkner est une métaphysique du temps.

Le malheur de l'homme est d'être temporel. « Un homme est la somme de ses propres malheurs. On pourrait penser que le malheur finirait un jour par se lasser, mais alors c'est le temps qui devient votre propre malheur [1]. » Tel est le véritable sujet du roman. Et si la technique que Faulkner adopte semble tout d'abord une négation de la temporalité, c'est que nous confondons la temporalité avec la chronologie. C'est l'homme qui a inventé les dates et les horloges : « le fait de se demander constamment quelle peut bien être la position d'aiguilles mécaniques sur un cadran arbitraire (est) signe de fonction intellectuelle. Excrément comme la sueur [2]. » Pour parvenir au temps réel, il faut abandonner cette mesure inventée qui n'est mesure de rien : « le temps reste mort tant qu'il est rongé par le tic-tac des petites roues. Il n'y a que lorsque la pendule s'arrête que le temps se remet à vivre [3]. » Le geste de Quentin, qui brise sa montre, a donc une valeur symbolique : il nous fait accéder au temps sans horloge. Sans horloge aussi, le temps de Benjy, l'idiot, qui ne sait pas lire l'heure.

Ce qui se découvre alors, c'est le présent. Non pas la limite idéale dont la place est sagement marquée entre le passé et l'avenir : le présent de Faulkner est catastrophique par essence ; c'est l'événement qui vient sur nous comme un voleur, énorme, impensable — qui vient sur nous et disparaît. Par delà ce présent il n'y a rien, puisque l'avenir n'est pas. Le présent surgit on ne sait d'où, chassant un autre présent ; c'est une somme perpétuellement recommencée. « Et... et... et puis. » Comme Dos Passos mais beaucoup plus discrètement, Faulkner fait de son récit une addition : les actions elles-mêmes, même lorsqu'elles sont vues par ceux qui les font, en pénétrant dans le présent éclatent et s'éparpillent : « Je me suis dirigé vers la commode et j'ai pris la montre toujours à l'envers. J'en ai frappé le verre sur l'angle de la commode et j'ai mis les fragments dans ma main et je les ai posés dans le cendrier et, tordant les aiguilles, je les ai arrachées et je les ai posées dans le cendrier également. Le tic-tac continuait toujours [4]. »

1. P. 110.
2. P. 84.
3. P. 92.
4. P. 87.

L'autre caractère de ce présent, c'est *l'enfoncement.* J'use de ce mot, faute de mieux, pour marquer une sorte de mouvement immobile de ce monstre informe. Chez Faulkner il n'y a jamais de progression, rien qui vienne de l'avenir. Le présent n'a pas été d'abord une possibilité future, comme lorsque mon ami paraît enfin, après avoir été *celui que j'attends.* Non : être présent c'est paraître sans raison et s'enfoncer. Cet enfoncement n'est pas une vue abstraite : c'est dans les choses mêmes que Faulkner le perçoit et tente de le faire sentir : « Le train décrivit une courbe. La machine haletait à petits coups puissants, et c'est ainsi qu'ils disparurent, doucement enveloppés dans cet air de misère, de patience hors-temps, de sérénité statique... » Et encore : « Sous l'affaissement du Coghei, les sabots, nets et rapides comme les mouvements d'une brodeuse, *diminuaient sans progresser*, comme quelqu'un qui, sur le tambour d'un théâtre, est rapidement tiré dans les coulisses [1]. » Il semble que Faulkner saisisse, au cœur même des choses, une vitesse glacée : il est frôlé par des jaillissements figés qui pâlissent, reculent et s'amenuisent sans bouger.

Pourtant cette immobilité fuyante et impensable peut être arrêtée et pensée. Quentin peut dire : j'ai brisé ma montre. Seulement, quand il le dira, son geste sera *passé.* Le passé se nomme, se raconte, se laisse — dans une certaine mesure — fixer par des concepts ou reconnaître par le cœur. Nous avions déjà noté, à propos de « Sartoris » que Faulkner montrait toujours les événements quand ils s'étaient accomplis. Dans « Le Bruit et la Fureur » tout se passe dans les coulisses : rien n'arrive, tout est arrivé. C'est ce qui permet de comprendre cette étrange formule d'un des héros . « Je ne suis pas, j'étais. » En ce sens aussi, Faulkner peut faire de l'homme un total sans avenir : « somme de ses expériences climatiques », « somme de ses malheurs », « somme de ce qu'on a » : à chaque instant on tire un trait puisque le présent n'est rien qu'une rumeur sans loi, qu'un futur passé. Il semble qu'on puisse comparer la vision du monde de Faulkner à celle d'un homme assis dans une auto découverte et qui regarde en arrière. A chaque instant des ombres informes surgissent à sa droite, à sa gauche, papillottements, tremblements tamisés, confettis de lumière qui ne deviennent des arbres, des hommes, des voitures qu'un peu plus tard, avec le recul. Le passé y gagne une sorte de surréalité :

1. Page 129... C'est moi qui souligne.

ses contours sont durs et nets, immuables ; le présent, innommable et fugitif, se défend mal contre lui ; il est plein de trous, et, par ces trous, les choses passées l'envahissent, fixes, immobiles, silencieuses comme des juges ou comme des regards. Les monologues de Faulkner font penser à des voyages en avion, remplis de trous d'air ; à chaque trou la conscience du héros « tombe au passé » et se relève pour retomber. Le présent n'est pas, il devient ; tout *était*. Dans *Sartoris*, le passé s'appelait « les histoires » parce qu'il s'agissait de souvenirs familiaux et construits, parce que Faulkner n'avait pas encore trouvé sa technique. Dans « Le Bruit et la Fureur », il est plus individuel et plus indécis. Mais c'est une hantise si forte, qu'il lui arrive parfois de masquer le présent — et le présent chemine dans l'ombre, comme un fleuve souterrain et ne réapparaît que lorsqu'il est lui-même passé. Lorsque Quentin insulte Blaid [1], il ne s'en rend même pas compte : il revit sa dispute avec Dalton Ames. Et lorsque Blaid lui casse la figure, cette rixe est recouverte et cachée par la rixe passée de Quentin avec Ames. Plus tard Shreve *racontera* comment Blaid a frappé Quentin : il racontera la scène parce qu'elle est devenue histoire — mais quand elle se déroulait au présent, elle n'était rien qu'un glissement furtif sous des voiles. On m'a parlé d'un ancien censeur devenu gâteux et dont la mémoire s'était arrêtée comme une montre brisée : elle marquait perpétuellement quarante ans. Il en avait soixante, mais il ne le savait pas : son dernier souvenir c'était une cour de lycée et la promenade en rond qu'il faisait chaque jour sous les préaux. Aussi interprétait-il son présent à la faveur de ce passé ultime et tournait-il autour de sa table, persuadé de surveiller des élèves en récréation. Tels sont les personnages de Faulkner. Pires : leur passé, qui est en ordre, ne s'ordonne pas en suivant la chronologie. Il s'agit en fait de constellations affectives. Autour de quelques thèmes centraux (grossesse de Caddy, castration de Benjy, suicide de Quentin) gravitent des masses innombrables et muettes. De là cette absurdité de la chronologie, de la « ronde et stupide assertion de l'horloge » : l'ordre du passé c'est l'ordre du cœur. Il ne faudrait pas croire que le présent, quand il passe, devient le plus proche de nos

1. 158-167. Cf. page 162 le dialogue avec Blaid inséré au milieu du dialogue avec Ame : « Avez-vous jamais eu une sœur, etc., et la confusion inextricable des deux batailles.

souvenirs. Sa métamorphose peut le faire couler au fond de notre mémoire, comme aussi bien le laisser à fleur d'eau ; seules sa densité propre et la signification dramatique de notre vie décident de son niveau.

(à suivre) J. P. SARTRE

*
* *

MORT DANS L'APRÈS-MIDI, par *Ernest Hemingway* (Editions de la N. R. F.).

Parmi les sujets les plus dangereux qui puissent s'offrir à l'écrivain, l'on doit compter ceux qui ont déjà donné lieu à une abondante littérature technique. Sujets où tout, évidemment, a de grandes chances de se trouver en porte-à-faux : du point de vue des spécialistes, la partie littéraire de l'œuvre prendra aisément figure de frivole bavardage ; du point de vue littéraire, ce qu'elle comportera de technique pourra sembler pesant, à moins que l'auteur, soucieux exagérément de dorer au lecteur la pilule, n'élimine délibérément le risque d'être accusé de pédanterie au prix de simplifications grossières, sinon d'entorses données à la technique. Il va de soi qu'un ouvrage consacré par un littérateur à un sujet tel que l'art tauromachique, sur lequel les livres et brochures spéciales aujourd'hui publiés se chiffrent par milliers, n'échappera que bien difficilement à pareil double écueil. Le fait pour un romancier tel qu'Ernest Hemingway de tenter honnêtement de rédiger à l'usage du public lettré une introduction à la tauromachie représente donc une audace qui, à elle seule, mérite la sympathie. Mais encore convient-il de voir comment l'auteur, pour esquiver les deux dangers marqués plus haut, aura su louvoyer.

Quant à son agencement, *Mort dans l'après-midi* se présente comme une suite de considérations touchant à la corrida, à la vie professionnelle et à la personnalité des toreros, coupée de divers intermèdes et suivie de plusieurs appendices. L'édition en langue anglaise comportait en outre un choix de photographies très saisissantes qui, malheureusement, n'ont pas été reproduites dans l'édition française.

D'une manière générale, il semblerait que Hemingway, conscient du risque auquel il s'exposait, ait tenu à réduire au minimum les interférences entre les commentaires personnels et les exposés

d'ordre technique. Cette manière de faire, irréprochable en soi, serait à coup sûr excellente, n'étaient certaines facilités auxquelles sa souplesse même incline parfois l'auteur : à côté de morceaux d'une indiscutable beauté, telle l' « histoire naturelle de la mort » (dans lequel Hemingway, faisant appel à son expérience de la guerre, développe ce thème de la mort violente qui est le leitmotiv du livre), telles les réflexions sur l'art d'écrire en tant que formulation de la réalité, et telles aussi les notations sur l'Espagne (substrat terrestre et vivant de la corrida en tant qu'institution), l'auteur se trouve entraîné à admettre des morceaux beaucoup plus contestables, telles les histoires d'homosexuels dont on perçoit malaisément quelle est ici l'utilité. Plus nettement encore, il apparaît regrettable que Hemingway ait jugé bon, pour introduire plusieurs de ces intermèdes ou animer certaines fins de chapitres, de recourir à la fiction d'une conversation entre lui-même et une dame âgée, fantaisie assez médiocre qui diversifie moins le rythme qu'elle ne brise l'émotion. Même inégalité pour ce qui concerne les appendices : à la suite d'un glossaire très clair et très substantiel qui apprendra — sans que jamais l'on s'embourbe dans le jargon — beaucoup de choses au profane, l'on trouve une collection quelque peu arbitraire d'observations relatives aux réactions individuelles de personnes connues de l'auteur devant la corrida espagnole, partie d'un intérêt psychologique assez mince, que remplacerait avantageusement la moindre étude des divers mouvements collectifs que les péripéties de la course suscitent dans l'arène.

En dépit de ces quelques scories et de certaines opinions tendancieuses (comme le jugement, paraît-il, terriblement indulgent porté sur le matador américain Sidney Franklin), *Mort dans l'après-midi*, littérairement et taurinement parlant, est un livre important. Quand il ne reviendrait à Hemingway que d'avoir défini la corrida comme une tragédie — « la tragédie de la mort du taureau, qui est jouée, plus ou moins bien, par le taureau et l'homme qui y participent, et où il y a danger pour l'homme mais mort certaine pour l'animal » — quand il n'aurait fait que réduire à ses justes proportions le pittoresque de la course (simple écume d'un spectacle en vérité nu et sévère) et déclarer que, seul, le caractère impermanent d'un tel art empêche de le classer parmi les arts majeurs, il aurait contribué beaucoup

à dissiper certains malentendus nuisibles à une conception saine de la corrida. D'un point de vue littéraire, le ton du livre — direct et dépouillé — est empreint de cette qualité que, faute d'autre mot, l'on baptisera « humaine », qualité sur quoi repose la valeur particulière de tant d'ouvrages émanés d'auteurs américains et, très précisément, de la plupart des contes et romans de Hemingway. En raison de ce ton très simple, Hemingway atteint à la grandeur chaque fois qu'est mise en jeu dans son livre cette question cruciale de la vie et de la mort, en face de laquelle, si abruptement, nous place la corrida.

Entre la publication de *Death in the afternoon* et celle de sa traduction française, il s'est écoulé six années. Ce n'est pas sans tristesse et malaise qu'on revit avec Hemingway cette belle époque du tourisme espagnol, alors qu'on pouvait vagabonder de fête en fête et goûter librement un genre d'existence qui ne sera bientôt plus qu'un pieux souvenir pour les archéologues.

MICHEL LEIRIS

***

LE THÉATRE

ONDINE, par *Jean Giraudoux*, à l'Athénée.

Dans le désordre et la pauvreté du théâtre d'aujourd'hui, les pièces de Jean Giraudoux apparaissent comme de belles et profondes lueurs. Elles viennent rappeler à ceux qui se laisseraient tenter par des erreurs quelquefois charmantes, ce que doit être le théâtre, ce qu'il est : un des arts qui exigent les plus constantes vertus du style, l'éclat le plus pur et le plus soutenu du langage. Elles nous enseignent que les artifices les plus ingénieux et même les plus poétiques de la scène, ne sauraient masquer un instant l'absence ou la médiocrité d'un texte. C'est une vérité élémentaire que l'on oublie trop souvent.

Ondine est une des réussites les plus émouvantes de Giraudoux. Nous y voyons le poète, entouré des tentations familières, les repousser une à une et, au milieu de toutes les fantaisies d'une imagination romantique, appeler sur ses héros d'une voix inflexible et grave, les fatalités de l'amour. Qu'est-ce qu'Ondine ? Ondine, c'est l'amour poussé par le hasard, le hasard des forêts et des lacs, et qui choisit le premier homme qu'il rencontre, un homme qui n'était pas fait pour lui. Mais, Ondine, c'est d'abord

une ondine, amoureuse d'un chevalier. Dans la pauvre cabane de pêcheurs où elle rencontre Hans, ce qu'elle découvre aussitôt c'est la beauté des hommes, c'est la beauté du monde humain. Et voici que l'ondine est prise, voici qu'elle invente pour elle d'autres joies que celles de la nature humide, un autre bonheur que celui des poissons. Elle ne devra plus quitter ce Hans magnifique qui, lui aussi, découvre auprès d'elle un sentiment qu'il croyait connaître et qui se voit, dans un moment de splendeur, assez fort pour le porter.

De cette rencontre imprévisible, Jean Giraudoux a su exprimer la grâce foudroyante et, déjà, tout ce qu'elle peut cacher de malheur. Ce chevalier s'est cru plus grand que lui-même. Ondine a donné sa confiance au chevalier et les divinités du fleuve ont beau lui révéler ce qu'est le cœur des hommes, tous deux sont maintenant retenus par des chaînes, ils sont pris dans les filets du pêcheur.

Au second acte, Ondine verra le monde, le chevalier verra l'amour. Cela se passe sous la forme d'une présentation à la cour royale. Ondine se moque de l'étiquette, elle tient à sa vérité d'ondine. Hans se plie à l'étiquette et tient à son rang de chevalier que cette ondine va lui faire perdre. C'est la querelle, ce sont les déceptions qui arrivent, la jalousie et bientôt le désespoir. Tout cet acte est emporté dans un mouvement scénique qui risque d'abuser les esprits distraits. Sous prétexte que l'on y fait grand cas d'une machinerie savante, que l'on y jette les nuages de l'illusion, que les barbes y poussent toutes seules parce que le temps y passe un peu plus vite qu'à l'ordinaire, on dira que Jean Giraudoux s'abandonne au démon du compliqué. Or, c'est faux. On aurait tout de même tort d'oublier que nous assistons là au choc de deux mondes irréductibles, celui des hommes et celui des dieux. Car, tous les dieux sont derrière Ondine, ils sont là pour la secourir, pour faire de sa vérité, la vérité. Et cela ne peut aller, évidemment, sans jeter quelque trouble dans l'ordonnance des cérémonies. Mais cette complication justifiée du spectacle n'atteint pas l'œuvre une seconde et la langue de Jean Giraudoux se dépouille sans cesse à mesure que la pièce gagne en émotion et en profondeur. Nous le voyons bien dans cette admirable invention de théâtre qui permet au roi des ondins, maître du temps, de faire se dérouler sous nos

eux des scènes capitales que des mois et des années auraient éparées dans la vie. Alors, les héros s'affrontent et se mesurent. ls s'interrogent, ils se précipitent dans leur drame, ils s'engagent ur la voie inexorable de leur destin.

Eh bien, oui, le chevalier n'était pas prêt pour la belle aven-ure. Il a trahi, il a trompé Ondine qui s'est évanouie dans les lots et qui s'efforce de le sauver en s'accusant du mensonge. Mais l'heure de la sentence a sonné : le chevalier devra mourir, Ondine oubliera tout de ce qui l'a tentée sur la terre. Une dernière encontre leur est accordée et, l'un près de l'autre, ils se demandent ce qu'ils furent et ce qui les condamne. C'est en vain qu'Ondine se raccroche à son expérience humaine qu'elle inscrira bientôt dans la mer. Le cri de ses sœurs a retenti trois fois et le monde disparaît à ses yeux comme un mirage, emportant pour toujours ce héros mort qu'elle ne reconnaît pas.

Tour à tour mélancolique et rêveuse, la pièce s'élève jusqu'au pathétique le plus dépouillé de toute emphase. Les inventions dramatiques et scéniques s'y multiplient sans l'alourdir. Les traits de comédie et même de bouffonnerie y sont nombreux mais, peu à peu, l'histoire se dépouille de ses ornements pour atteindre à l'instant prodigieux où l'amour est traversé par la mort.

Ce conte est mis en images par M. Pavel Tchelitchew avec une imagination parfois un peu chargée, mais riche et somptueuse. Mme Madeleine Ozeray a trouvé là son meilleur rôle. Elle est soulevée par la passion, elle est l'amour et la transparence, elle est Ondine. M. Louis Jouvet, raide et vaincu par le sort, a montré avec force qu'il était le plus grand tragédien de notre temps.

KLÉBER HAEDENS

***

HAMLET, par *Jules Laforgue* ; LA FAIM, d'après *Knut Hamsun*, à l'Atelier.

Les spectacles de M. Jean-Louis Barrault sortent de l'ordinaire. Ils attirent, d'abord, par la foi qui les anime, l'ardeur constante qui les soutient. On y sent une passion pour tout ce qu'il y a de matériel au théâtre, un goût certain des lumières et des décors, des couleurs, des gestes aussi et des éclats romantiques de la voix. On est sûr d'y voir un acteur transporté par son art, un

metteur en scène audacieux et habile, parfois réellement inspiré. On est sûr que Jean-Louis Barrault va briser avec les routines et les petits sujets de théâtre. Dans les théâtres qu'il dirige la médiocrité n'entre pas.

Tout cela, nous devons le compter à ce jeune homme ardent nous ne devons pas lui mesurer la place qu'il mérite de tenir parmi les « animateurs de théâtre ». Mais, par malheur, l'art de M. Jean-Louis Barrault est beaucoup plus un art du spectacle qu'un art littéraire véritable. Ce qui frappe dans son interprétation de *La Faim*, c'est l'extrême indigence du texte qu'il nous invite à entendre. Qu'est-ce que *La Faim* ? C'est presque le ballet muet de la misère. La nuit des villes y devient la rencontre bien réglée des noceurs et des prostituées sous les becs de gaz de la place ; un danseur nu, une allégorie silencieuse et c'est le désir. Le chant de la ville, c'est le murmure à bouche close des mariniers et des filles. De tous ces mouvements soigneusement ordonnés, de ces chants, ces cris, ces plaintes, ces décors lumineux ou sombres, monte, par instants, un charme désespéré qui n'est pas sans émouvoir. Mais il faut reconnaître que cette émotion est assez grossière et assez fugitive : elle disparaît avec le navire qui s'en va sur la mer, emportant le rêveur misérable et le capitaine masqué, elle tombe à la seconde même où tombe le rideau sur la scène, parce que M. Jean-Louis Barrault n'a pas su donner une expression *littéraire*, profonde et durable, du malheur et de la faim.

Hamlet, ou les suites de la piété filiale apporte de plus grandes satisfactions pour l'esprit. Cette fois, il y a un texte et c'est une heureuse idée d'avoir porté à la scène cette moralité de Laforgue après avoir fait les coupures nécessaires. Sans doute, on ne va pas dire que ce texte est admirable. La phrase de Laforgue manque souvent de force et d'ampleur, elle est quelquefois chargée d'artifices. Mais, tout de même, on trouve dans cette parodie un peu grimaçante, une poésie amère, un humour fiévreux qui retiennent l'attention. C'est à coup sûr la création la plus curieuse de l'année.

KLEBER HAEDENS

*

LES REVUES

EURYDICE

Je croyais ne pouvoir m'accorder à *Eurydice*. Et en effet, que de sonorités qui ne sont que sonorités. Il y a là des imitations assez faibles de Ronsard, et même — on ne s'y attendait pas en ce lieu — de Victor Hugo. Et pourtant je trouve que ce numéro commence et se termine admirablement :

Nu, tel que pour la mer et l'étreinte des lames,
Nu, tel que pour l'amour on se prend corps à corps,
Nu, tel que pour son dieu se consume la flamme,
Je veux descendre nu dans le lit de la mort.

Evidemment, les deux derniers vers ne valent pas les deux premiers. Mais que soient loués et remerciés l'auteur des premiers, et le directeur qui a su qu'il fallait les mettre en exergue, tout au haut de la revue. Ils sont de Charles Corm.

Le second collaborateur de marque, c'est Joachim du Bellay, dont Joseph Rouault nous donne la traduction des *Deprecatoria ad Deum*, de Pic de la Mirandole, accompagnée, entourée du texte traduit, de la traduction anglaise de Thomas More, et de la traduction en grec par un ami d'Amyot, Federicus II Morel. Quelle solidité dans les vers de Joachim du Bellay. Pas de clinquant. C'est d'un ton sérieux, qui semble éviter — par avance — les éclats de voix du reste de cette sympathique revue. Sympathique, puisque le directeur a deux fois si bien choisi.

Pour juger des poèmes de l'école néo-classique, rien ne vaut que d'essayer de les imiter tant mal que bien :

LOUANGE DE MOÏSE PAR PAN

Que je chante d'abord ta corne,
Moïse au flanc du Sinaï
Et ce double éclair duquel s'orne
Ton front par les traîtres haï.
Tes pieds je les compare à ceux
De Poséidon qui dépasse
Par sa vitesse et son audace
La course de son règne aqueux.
Loué sois-tu, toi et tes tables.
Moi je regagne mon étable
Car je suis Pan, le sais-tu pas ?
Et préférant à tes défenses
Mes chants rauques, avec mes danses,
Je me hâte vers mon trépas.
Le grand Pan est mort, c'est la joie.
Dans l'océan universel
Brillant de ciel, semé de sel,
Tessaromégiste je noie,
Ma douleur, mon espoir, ma joie.

JEAN WAHL

L'AIR DU MOIS

JULIA.

Julia pénètre dans la maison à peu près chaque matin comme une employée lointaine et indifférente pendant quinze ans.

Les premiers temps elle me parlait de sa demeure près de la Place Maubert. Ah ! cette maison, une des plus belles et des plus usées de Paris.

La façade en retrait, flanquée de deux ailes carrées, une partie donnant sur le quai.

Ai-je rêvé de l'antre de Julia ? Je n'y suis jamais allée.

Mais trois ou quatre fois par an, je m'y arrêtais surtout le soir, et je regardais intensément.

Lorsque Julia y emménagea, elle vit au fond de son unique chambre un placard.

Elle ouvrit la porte, qui donnait sur un long couloir obscur où on ne pouvait avancer que courbé sur les genoux.

Je sus que son oncle qui était marchand d'oiseaux y trouva une lampe carcel et des habits d'homme.

Pendant quelques années ce couloir fut uniquement notre sujet de conversation et puis Julia se maria et épousa un Russe, mécanicien dans un garage près de chez elle.

Je les vis d'abord sur une photographie, elle en robe blanche avec des perles dans les cheveux — à Bobino plus tard — couple solide, entourés de fumée. Elle devint plus évasive encore. Le Russe avait toujours faim, elle commençait à se fatiguer de lui faire des bortsch surtout qu'il ne les trouvait jamais à son goût.

Mais nous parlions encore de la Place Maubert. La Seine. Notre-Dame qu'elle voyait d'une lucarne en montant sur une chaise, et des clochards qui avaient leur quartier général dans un café en bas de chez elle.

Elle était bien avec tout le monde. Son confort paraissait aller du côté de la boisson.

Je n'y faisais pas très attention. Toujours si belle, calme et répondant complaisamment à mes questions. J'appris ainsi que le chat d'un opticien du Bd. Saint-Germain portait des lunettes. J'ai même eu l'adresse de la boutique. Un ambassadeur plus que poète y alla et me remercia. Ce chat qui circulait sur le boulevard avec des lunettes fut aussi le sujet de nos entretiens. Je sus sa couleur, ses heures de sortie, cependant je n'oubliais pas le couloir.

Il était rempli de rats. Quelle déception d'apprendre que Basile, le mari, ce grand et beau cosaque, en avait peur.

Alors ce lieu m'apparut redoutable en secret.

Tout naturellement Julia parla de moins en moins et après une certaine absence lorsqu'elle revint, elle avait déménagé.

Elle habitait Montmartre derrière Notre-Dame-de-Lorette, un quartier qui ne nous intéressait ni l'une ni l'autre, et les brouilles avec le mari commencèrent.

« Je suis une vadrouilleuse, disait-elle. Je n'aime qu'être dehors, marcher, fumer des cigarettes et m'arrêter devant un café crème. »

Elle se taisait, la fumée lui sortait par le nez, ses belles mains bougeant à peine.

D'ailleurs elle était si peu dans son ménage, qu'un soir le Russe me téléphona.

Julia depuis son mariage mentait. Les quelques paroles qui sortaient de sa bouche sur ses occupations étaient autant de mensonges.

Ses causettes avec les petites dames. Ses dimanches avec une famille du Bd. Raspail. Ses sorties à la foire du trône avec des commerçants n'étaient que des propos vaseux.

Le Russe vaincu par cette inertie et son travail mourut en trois jours à l'hôpital et Julia prit un deuil sévère.

Elle fit la veuve pendant à peu près un mois et désirant la verdure, habita la zone au delà de la porte de Montrouge.

Toujours exacte à son travail elle court la tête baissée, ce sont ses pensées qui l'obsèdent, vers quel but ?

Elle se dispute avec ses voisines, avec le receveur de l'autobus, elle me raconte cela lorsque le scandale est passé.

Un jour, je l'attendais pour la vêtir d'étoffes soyeuses et gaies, et je vis arriver après un retard de deux heures une Julia terreuse, roulée dans la boue et complètement noire. Je ressentis une amertume que je gardais pour moi. A quoi bon ! Depuis elle pose imperturbable, son beau front qu'elle découvre pour la peinture, son nez droit, ses yeux calmes aux paupières lascives.

Le cou s'épaissit, les mains sont toujours belles et lorsqu'elle prend la pose, cette fille jamais vulgaire devient une fière sultane de blancheur éclatante, un ange silencieux. Julia mystère. Sais-je où vous couchez, où vous êtes dans la journée ?

Le matin je vous vois apparaître à la même heure. Vous fumez une cigarette, mettez la couronne de mes reines et devenez une femme parée et muette.

Le souterrain perdu, quelquefois je l'évoque.

Que de belles chansons, valses tristes, vous m'avez rapportées de la rue.

Et la dernière que je vous avais demandée je ne l'ai jamais eue. Peu à peu Julia perd la mémoire. Les soucis d'une vie qui ne s'arrange pas. Le vin rouge. Elle croit à la guerre parce qu'elle ira dans les usines fabriquer des munitions.

Le chat à lunettes a disparu. Le souterrain existe encore. Peut-être aurai-je un jour une explication.

Le temps passe.

MARIE LAURENCIN

POLITIQUE PERSONNELLE.

avril 1939.

Elle existe présentement dans les démocraties comme dans les dictatures. Par leur persistante complaisance pour les chefs d'Etats fascistes, leur manque de fermeté dans la résistance, leur refus d'une réelle alliance russe, les directeurs de la politique étrangère en France et en Grande-Bretagne ne sont plus du tout d'accord, comme ils l'étaient en septembre, avec l'homme de la rue dans leurs nations respectives. Ils agissent pour leur compte, du moins celui de leur classe.

Ce désaccord n'est toutefois que platonique et aucunement de nature à les gêner. Si de Southampton à Inverness et de Brest à Perpignan des cortèges parcouraient les rues en criant : « A bas Chamberlain... A bas Bonnet », il faudrait bien que ces autocrates disparussent. Mais les peuples ne se livrent à ces sortes de mouvements qu'en fait de politique intérieure, soit pour renvoyer le président Grévy soit pour empêcher le roi Edouard VIII d'épouser la femme qui lui plaît.

Il suit de là que les peuples, en raison de leur bâillonnement dans les dictatures, de leur inertie dans les démocraties, *n'ont aucune part à la politique extérieure de leurs pays*. Leurs chefs font ce qu'ils veulent. Je suis de plus en plus persuadé qu'ils

le concertent de nation à nation et en sont toujours aux mœurs définies dans *Ruy Blas* :

Donnez-moi l'arsenic, je vous cède les nègres.

J'évoque très bien, au lendemain de l'invasion de la Bohême ou de l'occupation de l'Albanie, tel gouvernant, de part ou d'autre de la Manche, téléphonant aux dictateurs : « Nous allons un moment faire du bruit, enjoindre à nos radios de vous malmener, brandir des alliances défensives, esquisser des mobilisations ; mais soyez sans crainte, très vite nous freinerons et nous causerons. » Quant aux masses, elles s'éveilleront un matin, soit pour les masses allemandes avec une guerre terrible qu'aura voulue leur chef, soit pour les masses françaises dans une vassalité totale que leur ennemi aura réalisée sans même combattre et avec l'aide de leurs ministres. Toutes choses qu'elles subiront sans joie, mais sans révolte.

Je m'en veux parfois de donner mon attention à de tels cloaques.

JULIEN BENDA

IMAGES DES MONTAGNES : LES FEUX

Le premier s'est allumé, à l'ubac, au-dessus de Rambaud, où la vieille tour de guet sert de clocher. Le ciel n'avait pas encore toutes ses étoiles ; juste contre la lune croissante était tendu le Bouclier d'Orion. Puis une autre lueur rouge se vit du côté de Théus et de la Bâtie-Vieille ; puis une autre, à l'adreich, sur le col de Manse. Des fusées partirent, en face, du flanc de la colline de Saint-Mens qui s'appelait jadis Kappadoce. S'illuminèrent en même temps les hauteurs secondaires du fond de la vallée, vers le sud, à la Tourronde et à Sainte-Marguerite ; et au nord-est du côté de la Rochette. De toutes parts, les villages et les hameaux faisaient des signes les uns aux autres et aux planètes lointaines.

Sur la route je croisai des enfants qui couraient les champs avec les Brandons de paille, faits de tiges droites de la moisson dernière liées très serré comme des faisceaux de licteurs et capables de brûler longtemps. Ils brandissaient leurs torches, les attisaient en remuant l'extrémité des tiges brûlantes, et leurs moulinets dessinaient dans la nuit de grands soleils rouges dont les étincelles venaient tomber sur les champs où perçait le blé d'automne.

C'était la grande purification du pays par la flamme.

C'était la grande apothéose qui terminait les semaines d'effe: vescence commencées à Noël, où l'on avait senti tressaillir le germes dans le ventre de la terre enneigée. C'était l'explosio de flammes et d'étincelles qui inaugurait le recueillement de quarante jours d'avant la grande explosion pascale. Une cyclo thymie cosmique rythmait la marche de l'année. Quelque semaines encore et d'autres feux s'allumeraient pour le solstic d'été, pour l'apogée de la course du soleil invincible. Mais dès présent l'astre était sûr de sa victoire, dès à présent le jour avai affermi ses progrès sur la nuit.

Tous ces cris lumineux vers d'invisibles et très incontestable réalités s'imposaient comme un rite particulièrement authen tique et profondément religieux ; et l'on ne pouvait pas ne pa éprouver le frisson qu'inspire la présence du « sacré ».

Le village où j'arrivais, riche et célèbre pour ses somptueu légumes, n'avait pas de feu. Au café, l'on discutait les coups de boules de la journée, ainsi que les mérites respectifs de la belote et de la manille. Comme je posais la question « C'est vrai, dit-on, c'est aujourd'hui les Brandons » et l'on sortit regarder les feux de ceux qui n'avaient pas oublié les dieux. Celui de Théus s'était éteint, et voici qu'on le rallumait plus triomphant encore. Ici vieux et jeunes se rejetaient mutuellement la responsabilité de l'oubli. Pour moi je partis absolument convaincu que cette négligence porterait malheur aux légumes de la saison prochaine.

Quand je me retournai, le riche village était toujours obscur, mais à quelque cinq cents mètres plus haut, entre deux pics devinés dans l'ombre, un chalet venait d'allumer son bûcher propitiatoire qui brillait doucement comme au creux d'une épaule gigantesque.

EMILE DERMENGHEM

A PROPOS DE GEORGES BRAQUE.

Il était à prévoir que le visiteur de l'exposition Braque évoquerait irrésistiblement la manifestation précédente, dont le héros fut, comme on sait, Picasso. Partisans d'un art de mise au point rationnelle, du goût et de la finesse françaises et adeptes de l'art éruptif et tout chaud-servi, s'affrontèrent en de courtoises discussions. Il ne saurait être question, bien entendu, en pure critique d'art, que de comparer chaque artiste avec lui-même et de dessiner la courbe de son évolution ; il faut cependant convenir que si la besogne est aisée avec Picasso, sans cesse entraîné par des courants divergents, elle paraît

moins facile, moins tentante, en ce qui concerne Braque dont l'évolution emprunte une trajectoire si tendue qu'il est malaisé, sans un recul considérable, d'en apprécier la ligne. On connaissait déjà cette mince silhouette de femme dans son intérieur : elle déployait — non, elle désignait — une partition, hier, devant un piano ; placée aujourd'hui devant un chevalet, et tenant dans sa main l'épure d'une composition, elle nous introduit précautionneusement dans le nouveau monde des formes inventoriées par le peintre, ou plutôt dans une nouvelle pièce de cet appartement, on veut croire innombrable, dans lequel Georges Braque se déplace avec une lenteur extraordinairement surveillée.

A la décharge des amateurs de comparaisons, on peut dire que si le comportement des deux anciens camarades de combat apparaît bien différent, leurs propos touchant l'acte de peindre, sacrifiant également à la religion moderne de l'inconscient, coïncident en tous points. « Ce n'est que lorsque mon tableau est terminé que je sais ce que j'ai voulu faire, confesse Picasso. On ne sait pas ce que l'on fait », affirme Braque de son côté, aux yeux de qui le peintre est comme gorgé d'éléments naturels, et dans l'ignorance de ce qu'il va « rendre » (le mot est de lui). Il s'agit donc, dans les deux cas, d'improvisation : celle de Picasso, si l'on en croit l'apparence de ses toiles, faite de jets, d'éclatements, de trombes, de matière violemment triturée, est spontanée, foudroyante, mais devant les calmes surfaces de Braque, la permanence des motifs, le jeu tout classique des équilibres et des allitérations, le dosage précautionneux des éléments les plus subtils, comment croire à une pure manifestation de l'inconscient ?

Il faut y croire cependant, car la qualité, qui est aussi indéniable chez Braque que chez Picasso, ne peut être atteinte que par les voies providentielles du seul tempérament ; mais on a trop tendance aujourd'hui à entendre par ce mot un don fulgurant dont les manifestations sont soudaines, irrésistibles, torrentielles ; on ne peut concevoir, dans ce vacarme des machines, cette jactance des moniteurs, ces hurlements sportifs et militaires, cette épilepsie générale, que le génie soit une vertu paisible, silencieuse et réfléchie. Michel-Ange, Rubens, Delacroix et Van Gogh sont, certes, de beaux orages dont les éclats font écho, admirablement, au fracas de l'époque actuelle, mais les Van Eyck, les Clouet, les Le Nain, Vermeer, Chardin et Corot sont également parmi nous, chercheurs souriants d'un équilibre de plus en plus enviable ; leur électricité, pour

n'aboutir qu'à de courtes étincelles, n'en a pas moins les mêmes sources invisibles et profondes.

Je ne m'étendrai pas à nouveau sur l'urgence de leur message et le grand danger couru par tous ceux qui ne voient en eux que des représentants du moindre effort, pressé que je suis de reprendre une idée qui m'est chère, à savoir que si la solution finale du véritable problème que pose un tableau est donnée par l'inconscient, cela n'implique pas forcément que ce dieu intérieur doive être invoqué tout au long de l'entreprise artistique, comme le prétendent tant de fiers-à-bras de la truelle et du pinceau. Le choix du sujet, la révélation de certaines lois essentielles, les trouvailles même de la technique ressortissent indiscutablement à une certaine activité involontaire ; il est entendu que ce ne sont pas les plus appliqués ni les plus prévoyants qui créent les meilleures œuvres ; cependant le Poussin déclarait qu'il n'avait « rien épargné pour être grand ». C'est probablement qu'il connaissait cette vérité trop négligée : on ne risque rien à trop calculer, si l'on a du tempérament, car rien ne peut empêcher celui-ci d'apporter ses révélations décisives, et même de bouleverser en dernier lieu tous les calculs. Et c'est peut-être cela qui est « bouleversant » dans une œuvre, de voir que tant de soins raisonnables ont été annulés par une résolution de la dernière heure. Qui oserait soutenir que ce moment suprême eût pu se présenter dès les premiers instants ? Le don pur, lorsqu'il a à s'exercer sur le champ des spéculations de l'esprit, trouve, semble-t-il, un tremplin plus efficace que devant le vide et l'interrogation toute nue. On sait fort bien, d'ailleurs, par quelles secrètes pentes engluées de déchets de sensations et de souvenirs, la pensée s'achemine vers ses spéculations les plus désintéressées...

ANDRÉ LHOTE

ISRAËL

Un mot personnel. Me le permet-on ?

J'avais, naguère, décrit un grand rassemblement de Juifs de tout poil, y compris ces Juifs d'amour, qui n'ont de circoncis que le cœur. Nés chrétiens, ils gardent la nostalgie d'une certaine odeur d'huile rance au creux puissant de la main de Dieu.

A la pointe du monde, mes Juifs tranchaient de tout. Je les avais reconnus mais, hier, il me fut donné de les connaître. Contre le mur ou sur la poussière de la route, ainsi, quand on rencontre, pour commencer, l'ombre de ceux qu'on va rencon-

trer, qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'ils viennent du soleil, ou d'à peu près ?

Je les ai rejoints dans un hôtel de premier ordre. Pour commencer, l'un d'eux m'avait admis chez lui. C'était un soir quelconque, mais, à la maison de ce Juif, des fruits d'Orient dans des jattes, les lampes à huit godets, un gros livre qui prie, ouvert, sur un pupitre, comme un melon majeur où s'abreuver échangeaient les signes insistants d'une disposition votive et sacerdotale toute éparse aux éléments de la vie domestique. Là, cela sentait Noël une fois pour toutes. Un ascenseur hydraulique vous transporte à cette demeure par une trémie archaïque à une vitesse de rampement. On voit défiler des déserts de verre blanc, de sombres coupes d'étage, des palmeraies cristallisées, des espaces de sel rose... Mon Juif, donc, à travers Paris, vers ses frères, sur la rive gauche, en auto, me conduisit. Ils se tenaient dans deux salles juxtaposées, l'une carrée, l'autre étroite et longue. Dans le fer de cette hache posée à plat, il y avait un globe terrestre et, au mur, des armes de nègres. Dans le manche, où ils siégeaient, trente ou quarante, en deux séries parallèles, devant une table nappée, des portraits de colonisateurs figuraient, Chanzy, Brazza.

Ces Juifs, cossus, étoffés, l'un d'eux était comme un lion de neige et de charbon, un autre promenait le turban de sa barbe, un autre encore, le crâne ras, avait bizarrement échancré, en l'épilant, le contour de sa chevelure sans épaisseur, dessinée comme une feuille de figuier. Tous portaient la calotte de velours.

Ils s'ébrouèrent, pépiant comme des nonnes, prirent le café, fumèrent de petites pipes. Leur président, octogénaire, était un enfant d'ivoire. Les jours de vent, il lui faut s'emplir les poches de cailloux. Croché au ras de la table, son visage, la barbe, les cheveux, la peau, apparaissait d'une blancheur égale, hormis les lèvres, couleur de fard rouge, indécentes. Quant à ses yeux, leur profondeur vrillée, giratoire et finalement bleue sous un peu de cataracte, ils me faisaient tourner la tête.

Que ces hommes gais paraissaient heureux ! Ils arrivaient de Londres, de Jérusalem, de Riga, ou bien de Vienne, de Berlin. Ceux d'Allemagne, avec, dans leur veston, de bons passeports de la Gestapo, et leur coupon de retour pour Tempelhof, me disaient : « Ah oui ! Nous allons tous nous prénommer Israël, et, les femmes, Sarah... » Et de se taper sur les cuisses dans un grand brouhaha d'aise ! Ils se respiraient mutuellement, se

tenaient chaud, ne doutaient de rien. Ils évitaient de parler de Hitler et des autres, prudence ou psychologique indifférence. Mais je discernais dans leur accent, à l'égard de ces mannequins casqués, une sorte de bienveillance ironique. Le démiurge qui, dans les matières de la création, implique l'esprit de Dieu, se réfracte à son tour dans des organisateurs subsidiaires. Le Hitler, en pressurant le peuple juif, le condense et le ranime. Il ne peut instrumenter que dans le cadre d'une fatalité qui l'absorbe, le domine et le dépasse et qui appartient à la gloire, à la pulsation de l'Éternel, ce roi de toutes les armées.

J'adore les Juifs. Ceux-là, longtemps, j'avais rêvé de les voir, ces hommes religieux et puissants, bien tranquilles dans leur espèce d'uniforme. Je pensais bien que, même au plus fort des rafles et des bannissements, entre les Juifs et leurs bourreaux il devait toujours y avoir quelque détail à régler de concert. Les intendants du cirque, sous Néron, demandaient aux chrétiens s'ils préféraient l'ours ou la panthère... Parmi les chrétiens, les plus sages, au nom des autres, répondaient, s'entremettaient. De même, ces personnages gros, gras et fidèles, chefs retrouvés de leur peuple déjudaïsé, organisaient des soupes, des écoles, négociaient leur propre vente et celle de leurs congénères, à l'Angleterre, à l'Amérique. Dans les pays allemands, leurs usines fermées, leurs comptes bloqués, ils ne savent, chaque jour, si, le lendemain, ils seront crucifiés à Buchenwald ou, au contraire, en train de discuter le cigare à la main, avec un chef de la police, qui, de temps en temps, oublie tout ça et leur donne du cher monsieur.

J'en traquai un contre un guéridon. C'était le moment ou jamais d'apprendre exactement en quoi consiste leur religion. Ces Juifs suprêmes allaient tout me dire. Le ciel ? L'enfer ? La vie posthume ?

« Le ciel et l'enfer, pour les Juifs, c'est comme l'Alsace et la Lorraine, pour Léon Gambetta. Vous savez bien... Y penser toujours. N'en parler jamais. Un Juif qui ne croirait pas au ciel et à l'enfer ne serait pas un Juif. Mais, si la religion chrétienne propose l'opinion de l'homme sur les mystères divins, la religion juive exprime l'opinion de Dieu sur les affaires humaines. Notre récompense ou notre damnation, après la mort, il ne nous appartient, en aucune manière, de les supputer. Mais, par définition, un croyant, c'est un créancier. Notre présence en ce monde où l'homme couronne la créature et complète le créateur constitue, en elle-même, une aventure suffisante et

une réalité passionnante, qui impliquent le ciel et l'enfer, le présent et l'avenir, l'éternité... »

Un autre Juif s'approche, venu du Liban par Bruxelles, couleur de lune avec des yeux indigo. On me le présente comme un Aaronide. Petit-fils d'Aaron, le frère de Moïse (Les S. S., alors, avec leur vareuse noire, me parurent au loin, décroître, devenir minuscules, improbables...).

« Dieu a fait l'homme pour que l'homme le bénisse. Dieu a besoin de l'homme. Il faut aimer Dieu. L'homme est mauvais. Mais Dieu lui-même, comment est-il ?... Celui-là seul qui a le ventre plein de sainte écriture à en crever » (tous, soudain, en cercle autour de moi, mimèrent l'enflure d'une ripaille énorme) « celui-là seul, qui n'est ni vous, ni moi, ni, peut-être, personne, peut parler de la Splendeur. »

AUDIBERTI

UT COMMUNICENT

On devrait de plus en plus essayer de signifier, soit d'écrire avec des idées plutôt que d'écrire avec des mots, des locutions, un entrain à une cantilène, une recherche ou un souci d'éviter des répétitions, des assonances, des rimes, bref tout un art dans quoi s'affirme ou prétend à s'affirmer la perfection d'une langue, mais qui est anachronique et inutile dès que très vite, avec les moyens que nous possédons, une certaine étendue kilométrique est franchie. De l'autre côté — et c'est une ville — on est tout étonné de trouver des gens aussi bien que nous sinon mieux pourvus de transports en commun et de chasse-neige et parfaitement habillés et avisés et du meilleur ton, pour qui tout ce que nous pouvons dire de si remarquable avec nos raccourcis est peine perdue.

Ce qui existe, ce sont les valeurs : ce qui se constate : du lourd beau drap qui drape, de l'être et de la race, du sang dans les visages — un tumulte que fait la richesse — des arcades, de cossus perfectionnés vélocipèdes, de riants livres à tranche d'or, des bocaux et des denrées magnifiques dans de vieilles boutiques éternisées par le frottement. En bref on s'aperçoit qu'on ne nous a pas attendu pour exister et que notre existence à nous, où se dépense tout ce vertige d'objectivation qui nous tue, à peu de chose près compte pour rien. Cet être qui ne parle pas — à qui suffit un patois — est beaucoup plus actuel et beaucoup mieux formé ethniquement et musicalement et philosophiquement. Il ne nous est en aucun point inférieur (c'est cela que l'on a de la

peine à admettre) : il nous est plutôt supérieur. Donc, nous, c'est peine perdue ce martyre et cette usure qui nous rend pâles, distraits, convulsés, poussiéreux, négligés, suffisants, malingres, stupides. Il fut un temps où tout ce qui fait cela en défaut le faisait en qualités. Ce temps est révolu. Il faut s'en apercevoir surtout. C'est affreux de ne pas s'apercevoir des choses et de se laisser dissoudre comme on le fait.

Le comble c'est d'avoir l'air inactuel. Nous qui, en fin de compte, n'avons voulu que ça, nous rabattant sur ce qui au moins semblait nous appartenir en propre, il s'est trouvé que c'était une présomption. L'inconfort en effet rend mal élevé. Il n'y a plus d'acuité littéraire possible ni surtout plus de moyens d'être informés comme on l'est partout — comme il est indécent de ne pas l'être — dans la négligence et l'écrasement et la lutte pour respirer et passer.

Il y a une perfection dans les civilisations verbales, je ne nie pas cela du tout, mais elle n'est pas de l'ordre de ce qui se constate — de ce qui se voit, de ce qui s'éprouve — dans si peu de temps qu'est la vie. Et alors à quoi bon ? Surtout elle n'a pas de public. C'est ça qui est grave : l'appréciation fait défaut. Il n'y a qu'à franchir deux cents kilomètres — moins peut-être — et c'est fini, nous n'existons plus. Seulement on nous regarde et, à part ce que nous pouvons dire qui n'est pas entendu, il n'y a que le résultat de ce martyre et de cette usure pour rien qui est constatable, qui n'est pas à notre honneur. Jamais les Grecs n'étaient devenus laids ni non plus les Chinois au point que réalise en nous ce vieillissement. Il faut croire que nous avons atteint le comble en fait de verbalisme.

Le remède ?

Repartir... ou plutôt arriver. Oui, arriver, plutôt. Avec un complet, une valise neuve légère. Poser cette valise à côté de soi et s'asseoir sur une chaise brûlante sur la chaussée. Tout peut recommencer. Jamais l'être dans ce qui est l'être n'a été atteint par une civilisation.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. Un décret-loi réprime sévèrement les subventions de l'Etranger à la presse française.

Berlin. Le Dr Ley, chef du Front du Travail, explique qu'il avait longtemps conservé quelque répugnance à l'égard du Führer qui ne savait ni boire ni fumer.

Paris. Aucun journal français n'a encore disparu.

Berlin. M. Henry Bordeaux propose que la France et l'Allemagne, d'un commun accord, sauvent la civilisation.

Paris. Le prix littéraire de la « Table ronde », décerné par Colette et François Mauriac, vaudra au lauréat 200 bouteilles de Bourgogne.

Ajaccio. Un télégramme : « Père gravement malade, reviens vite » : tel est le nouveau moyen imaginé par le Comte Ciano pour rapatrier les Italiens de Corse.

Paris. A la suite du dépôt d'un projet de loi sur la répression de l'obscénité, les écrivains s'occupent à réviser leurs manuscrits. Denoël fait retirer du commerce *Bagatelles,* et *l'Ecole des Cadavres.*

New-York. Sous les fondations de son pavillon à l'Exposition, la Cie Westinghouse enfouit une torpille, enfermant de multiples échantillons de notre civilisation : ouvrir en l'an 6939.

Paris. C'est à MM. Parker et Dufour de la Thuillerie que reviendra le soin de dénoncer les livres obscènes. L'un est Commissaire de la Marine, l'autre secrétaire de la Ligue pour le relèvement de la Moralité. Tous deux honnêtes, paraît-il, et même délicats.

Berlin. Le 1er mai est célébré à Moscou et à Berlin par de grandes fêtes. A Paris, par deux manifestes.

Rome. Les journaux italiens, afin de justifier une conquête récente, imaginent une heureuse mais subtile distinction entre le *statu quo* statique et le *statu quo* dynamique.

Paris, 4 mai. *Paris-Soir* annonce qu'aux fêtes organisées en l'honneur du 150e anniversaire de la Révolution, « M. Albert Lebrun occupera l'emplacement exact de Louis XVI ».

Burgos. Par décret du général Franco, les usines espagnoles tourneront, même si elles n'ont pas de commandes, et les boutiques ouvriront, même si elles n'ont rien à vendre.

Londres. L'Allemagne se plaignant d'être encerclée, le *Foreign Office* propose de lui accorder la même garantie qu'à la Pologne

New-York, 23 mai. L'on trouve l'écrivain Ernst Toller pendu dans sa maison.

Prague. Le Reichsprotektor conseille aux prêtres de s'abstenir, autant que possible, de prêcher sur la « résurrection », thème ambigu.

Lünebourg. Par décret du syndicat du tourisme allemand, le nom de « Tombeau d'Annibal », qui restait accroché à des blocs erratiques, sera remplacé par celui d'Hermann Billung, chef saxon, mort en 973.

Liége. M. de Corte découvre une hérésie, le *surnaturalisme* qui empoisonnerait, paraît-il, pas mal de chrétiens — parmi lesquels Maritain et Mauriac. Ajoutons Bernanos.

LES LIVRES

I. Le Roman.

CH. PLISNIER : *Meurtres* (Corrêa).

Méfions-nous des romanciers qui prétendent ne soutenir aucune thèse, lorsque le roman ne fait que suppléer chez eux à l'activité politique, ou même religieuse... Plisnier reste puissant, mais devient trop conscient de ses forces.

JACQUES BAÏF : *Les Navires truqués* (Denoël).

Beaucoup de truquage dans ces navires, mais aussi beaucoup de vie et de vitalité dans le récit des « erreurs » d'un garçon prodigue, qui n'a rien d'un aventurier, aux prises à la fois avec une jeune fille et une aventurière.

JEAN DISSARD : *En montée* (Beauchesne).

Curieux début en littérature d'une jeune fille catholique. On peut bien augurer de son avenir littéraire. Et de son catholicisme ?

II. Littérature.

M. WILMOTTE : *l'Epopée française* (Boivin).

Issue de l'Enéide, et du lyrisme religieux, l'Epopée française est l'œuvre des jongleurs attachés à la personne du seigneur, bien plus que des clercs. Cette épopée, où l'on voyait naguère un « chant populaire », est donc une littérature de classe.

A.-M. SCHMIDT : *La Poésie scientifique en France au XVIe siècle* (A.Michel).

Sous couleur de thèse, c'est une véritable réhabilitation de la poésie du XVIe siècle que tente ici M. Schmidt. Il lui rend en tous cas ses résonances courtoise, païenne, voire même hérétique et alchimiste.

LINA MORINO : *la N. R. F. dans l'Histoire des Lettres* (N. R. F.).

La première étude où la *N. R. F.* soit considérée comme « consacrée », et cependant vivante et courant tous les risques d'une vie nouvelle.

III. Les Essais.

DIVERS : *L'Economie dirigée en régime collectiviste* (Librairie de Médicis).

Critiques du planisme socialiste, qui raviront les sociologues allemands et les polytechniciens français.

MARCEL MALEN : *Au delà du machinisme* (Desclée de Brouwer).

Pour que l'homme soit divin, un catholique voudrait que l'économie fût humanisée — et il annonce le déclin du machinisme, en même temps que la restauration de la « personne ».

MARCEL MONTARRON : *le Poison blanc* (Denoël).

L'opium n'est plus qu'un rêve : l'héroïne est si commode... Et la police est désarmée car la plupart de ses indicateurs sont des trafiquants.

LÉON TROTZKY : *Leur morale et la nôtre* (Le Sagittaire).

Trotzky n'a rien perdu de sa dialectique et de son agressivité : mais on le sent terriblement isolé.

IV. L'Histoire.

ANDRÉ TARDIEU : *l'Année de Munich* (Flammarion).

« Un homme contre un système » — ou un régime. Contre ce système, cet homme n'est pas sans lucidité. Mais quel est le sien ?

DOUGLAS REED : *La Foire aux folies* (Corrêa).

On aurait tort de faire un prophète de ce correspondant du *Times* en Europe centrale et balkanique. Pour voir clair, pour annoncer les catastrophes, il lui suffit de la bonne humeur, de la franchise et de l'étonnante liberté d'esprit que conservent encore quelques grands journalistes anglais.

H. BEUVE-MÉRY : *Vers la plus Grande Allemagne* (Hartmann).

Ouvrage probe et magistral, où l'expérience et la documentation nourrissent puissamment l'idée. Beuve-Méry annonce que le national-socialisme sonnera peut-être le glas du nationalisme.

HENRI BERTRAND : *le Docteur Schacht* (N. R. F.).

En face de la République de Weimar, le Dr Schacht, qui réunit quelques-unes des plus solides vertus allemandes, a cru à Hitler. En face de Hitler il croit à la nécessité d'une monnaie, d'une économie saines. — Ouvrage dont la technicité même est passionnante.

BENOIST-MÉCHIN : *Eclaircissements sur « Mein Kampf »* (Albin Michel).

Bien mieux qu'un résumé, parfaitement objectif : un prodigieux *raccourci* de cette « Bible », d'autant plus saisissant qu'il est éclairé par les événements qui se sont précipités depuis 1925.

KÉRILLIS et CARTIER : *Laisserons-nous démembrer la France ?* (Nouvelle Revue Critique).

Les données diplomatiques et la « politique » de Kérillis sont soumises aux accès de sa sensibilité. Mais il connaît parfaitement les milieux nationalistes, et les pages où il traite de la rupture entre les « élites » et les « cadres » sont excellentes.

V. Lettres étrangères.

JEAN BABELON : *Cervantès* (Nouvelle Revue Critique).

Thèse : « Cervantès est un sage qui se contemple, et qui jouit du spectacle qu'il se donne. » La démonstration, poursuivie avec une extrême fidélité et un certain brillant, fournit un document de premier ordre sur la naissance du roman européen.

ANDRÉ GERMAIN : *Gœthe et Bettina* (Editions de France).

Gœthe et Bettina, en présence l'un de l'autre, exactement tels que nous pouvions les imaginer, chacun de son côté... Lecture somme toute agréable et inutile.

STEFAN ZWEIG : *les Pages immortelles de Tolstoï* (Corrêa).

C'est par le retour sur soi, et la confession, que des écrivains essentiellement doués pour la vitalité et la sensualité peuvent exercer une action révolutionnaire. L'on en trouve ici la parfaite démonstration.

HAROLD NICHOLSON : *Diplomacy* (Londres).

A l'usage des apprentis diplomates anglais. Pour la première fois un homme de tradition consent à examiner, comme radicalement nouvelles, les méthodes de la diplomatie totalitaire.

STEPHEN ROBERTS : *The House that Hitler built* (Methuen).

Roberts est allé, dans la compréhension de Hitler, Goering et Goebbels, aussi loin qu'un Anglo-saxon pouvait faire. Mais son livre vaut surtout par une complète étude économique du national-socialisme : accablante.

G. GARRETTO : *Sicile, Terre de Douleur* (Corrêa).

Un roman sur l'insurrection paysanne en Sicile au lendemain de la Grande Guerre, qui est fortement et honnêtement révolutionnaire.

A. J. CRONIN : *Aux Canaries* (Albin Michel).

Le souffle des Canaries parvient à donner quelque charme à ces insignifiantes et très anglaises histoires d'amour, de médecine et de puritanisme.

VI. Les Revues.

Dans le *Divan*, une nouvelle de Louis de la Salle : *La femme du cuirassier*, dont les premières pages sont admirables, et la fin décevante.

Dans le *Mercure de France* (15 mai), un étrange et pourtant *simple* récit d'André Dhôtel : *Jean-René sur les toits*.

Europe donne une curieuse étude du Docteur J. Fretet : *Flaubert, l'épilepsie et le style*.

Les *Nouveaux Cahiers* sortent de l'atonie où les avait jetés Munich : il faut lire l'*Exode rural* de Tarde, et les réflexions de Detœuf et de Rougemont.

La Pensée, trimestrielle, sera l'organe du « rationalisme moderne ». (lisez marxisme) : un bon article de Langevin ; et des réflexions de Politzer contre la philosophie existentielle : assez naïves.

La *Zukunft*, journal de l'émigration allemande, a publié le 28 avril un numéro franco-allemand. La part française en est parlementaire et médiocre : mais il marque une évolution essentielle de la pensée émigrée allemande (O. Klepper, W. Münzenberg, H. Rauschning, W. Thormann).

SPECTACLES

Le STUDIO DES URSULINES poursuit un très bel effort, passant régulièrement tous les classiques du cinéma.

Au VIVIENNE, *Anges aux Figures Sales* nous a permis de revoir — en plein mélo — les étonnants gamins new-yorkais de *Back-Street*.

Au MAX LINDER, le *Fils de Frankenstein* n'est qu'un bâtard de son père, dépassant les limites où l'évidence des ficelles du « genre terrifiant » n'empêche nullement d'être terrifié.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME LII (JANVIER-JUIN 1939)

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

N. R. F.

VIENT DE PARAITRE

ÉDITIONS " JE SERS " PARIS

LÉON MAÈS

SELMA LAGERLÖF

SA VIE — SON ŒUVRE

Préface de M. L. Maury

Pour la première fois :

UNE BIOGRAPHIE

ET UNE ÉTUDE DE L'ŒUVRE COMPLÈTE DE SELMA LAGERLÖF.

1 vol. 250 p. 10 hors texte hélio-typo : **20** fr.



Rappel : L'œuvre de Selma Lagerlöf aux Éditions " Je Sers "

LE CYCLE DE GÖSTA BERLING

GÖSTA BERLING .... 1 vol. : **40** fr.

LA MAISON DE LILLIECRONA .... 1 vol. : **15** fr.

LE TRIPTYQUE DES LÖWENSKÖLD

L'ANNEAU DES LÖWENSKÖLD .... 1 vol. : **12** fr.

CHARLOTTE LÖWENSKÖLD .... 1 vol. : **18** fr.

ANNA SVÄRD .... 1 vol. : **18** fr.

VIENT DE PARAITRE

LES ÉCUS DE MESSIRE ARNE .... 1 vol. : **18** fr.

F.

N. R. F.

. R. F.

N. R. F.

Vient de paraître :

VERVE N° 5-6

Couverture spécialement composée par ARISTIDE MAILLOL

Numéro spécial sur

LA FIGURE HUMAINE

200 PORTRAITS

Parmi les reproductions Hors texte en couleurs et or exécutées par Draeger

LES PLUS BEAUX FOUQUET DE CHANTILLY. — LES ÉCHECS AMOUREUX. — LES DAMES DE RENOM DE BOCCAGE (Bibliothèque Nationale).

Parmi les reproductions en quadrichromie :

Choix des portraits de la NATIONAL GALLERY, du MUSÉE DU LOUVRE, du MUSÉE CONDÉ à Chantilly et des collections particulières : **REMBRANDT, RUBENS, CLOUET, CORNEILLE DE LYON, CRANACH, DURER, VAN EYCK, MARINUS, POLLAJUOLO, BALDOVINETTI, COROT, CONSTANTIN GUYS, RENOIR, BONNARD.** Des portraits de Grégoire le Grand, de François Ier de Louis XIV, de Montaigne, etc.

Un cahier de 12 grands portraits lithographiques en couleurs par :

PIERRE BONNARD, GEORGES BRAQUE, ANDRÉ DERAIN, PAUL KLEE, FERNAND LÉGER, HENRI MATISSE, GEORGES ROUAULT.

Une galerie de portraits photographiques des origines de la photographie à nos jours (BRADY, D. O. HILL, NADAR, DISDERI, etc.).

TEXTES INÉDITS par André GIDE, Paul VALÉRY, André SUARÈS, Jean GIRAUDOUX, Jean PAULHAN, Pierre REVERDY, ALAIN, Jules SUPERVIELLE, Georges ROUAULT, Marcel JOUHANDEAU, Adrienne MONNIER, Ambroise VOLLARD, Manha GARREAU-DOMBASLE, Henri MICHAUX, Charles BOREUX, Henri MALO, Henri HOPPENOT, J. P. SARTRE, Marcel RAVAL, Jean GRENIER, René DAUMAL, Emile A. VAN MOÉ, Gisèle FREUND, Jean SALTAS et Alfred JARRY.

Prix du N°	France et Colonies		150 fr.
	Etranger		150 fr. + port
Prix de l'abonnement (Nos 5, 6, 7 et 8)	France et Colonies		260 fr.
	Etranger	demi-tarif	297 fr.
		plein tarif	322 fr.

CHÈQUES POSTAUX : 2189.95

Directeur : E. TERIADE - 4, rue Férou - PARIS-VIe

F.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Récentes publications :

MARIE DUJARDIN

—

Un de bonne famille

ROMAN

Un volume in-16, 384 pages : **15** fr.

40 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés, à **40** francs

---

Voici un roman d'une qualité remarquable. Le héros et tout son milieu — la moyenne ourgeoisie — sont dépeints d'une plume vengeresse non exempte d'une fine et acerbe ronie. MANUEL LELIS.

Un terrible acte d'accusation et une œuvre d'art originale : Marie Dujardin a fait un mploi heureux du « monologue intérieur »... Il se trouve, en effet, que ce monologue intéieur permet de suivre le cours parallèle et contrastant des paroles et des pensées, et qu'en utre ce film rapide des images qui s'entremêlent aux idées et aux rêves donne une imression de vie et de réalité. CHRISTIAN SÉNÉCHAL.

Je ne reprocherai pas à l'auteur un excès de rigueur. Je suis d'accord avec elle pour penser u'une certaine bourgeoisie ne mérite pas autre chose qu'une rapide extermination. ANDRÉ BILLY.

L'auteur jouit du privilège de dominer d'assez haut son ambiance originelle pour pouoir la juger, sans indulgence comme sans la naïve colère des écrivains qui contemplent ne classe sociale « du dehors ». R. D'ETIVEAUD.

Marie Dujardin saisit la vie de près, elle en démarque impitoyablement les nuances. Le iracle, c'est qu'une telle observation n'alourdit jamais l'écriture... Le livre de Marie ujardin est un grand livre. GABRIEL-URSIN LANGÉ.

Marie Dujardin a écrit *Un de bonne famille* en romancière de haute qualité. Le cinéma evrait s'inspirer d'une telle œuvre, pouvoir transposer son humour, son esprit, sa finesse. es simples aventures font penser à du Mauriac et à du Tristant Bernard, ce qui est xtraordinaire. LUCIEN WAHL.

Un des meilleurs livres qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. GUSTAVE-LOUIS TAUTAIN.

Analyse d'une probité et d'une hardiesse également rares. ROGER CAILLOIS.

Un don exceptionnel d'analyse psychologique ; je ne vois rien dans la littérature conmporaine qui égale le monologue de Dianah. C'est du plus grand art. ANDRÉ SPIRE.

Les scènes érotiques qu'on trouve dans ce roman (notamment le chapitre intitulé « Nuit njugale ») méritent toute notre réprobation. ABBÉ BETHLÉEM.

R. F.